This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

142.04
R455a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
28.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRECÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

H:

301959

LE

TOUR DE FAVEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR MM. LATOUCHE ET DESCHAMPS;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Favart, par les comédiens sociétaires de l'Odéon, le 23 novembre 1818.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les deux auteurs de cette pièce ont jusqu'ici gardé l'incognito dans le monde. Très-jeunes encore tous deux, c'est leur début dans la carrière littéraire, et ce joli ouvrage donne d'eux les plus heureuses espérances ; mais comme ils ne sont pas autrement connus encore dans les lettres, et, à raison de leur âge même, toute notice sur eux serait superflue. Leur modestie d'ailleurs les ayant engagés à se cacher sous le voile de l'anonyme, et même du pseudonyme, nous n'essaierons pas de le lever plus qu'en les nommant en tête de leur pièce. Ils s'étaient refusés à cet honneur, mais nous sommes bien aises de le leur rendre.

PERSONNAGES.

GERVAL PÈRE, négociant.
GERVAL FILS, jeune officier à la demi-solde.
VERDELIN, journaliste.
LORMON, bourgeois de Paris, passant l'été à Auteuil.
JULIETTE, sa nièce.
CLAIRE, femme-de-chambre de Juliette.
DEUX LAQUAIS de Gerval père. (Personnages muets.)

La scène est à Auteuil, dans la maison de Lormon.

Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre où ils doivent être placés au théâtre ; le premier inscrit tient la droite.

LE

TOUR DE FAVEUR,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente un salon de campagne ; à droite un cabinet, sur le devant une table couverte de livres et de papiers.

GERVAL FILS, CLAIRE.

CLAIRE.

C'est vous, Monsieur, qu'ici l'on m'a prescrit d'attendre !

GERVAL FILS.

Oui, Claire ; et tu peux voir si je tarde à m'y rendre.
Ton protégé, ma chère, est donc admis enfin !
Personne en ce salon ni personne au jardin ?
Claire, c'est donc ici que Juliette habite ?
Va, cours, vole à son oncle annoncer ma visite.

CLAIRE.

Tous les deux sont sortis.

GERVAL fils.

A huit heures du soir ?
Quand monsieur de Lormon consentait à me voir ?

CLAIRE.

Il est allé d'Auteuil à Paris, pour affaire
Qui presse, et que jamais, dit-il, on ne diffère ;
Sa chère Juliette accompagne ses pas,
Mais à rentrer, Monsieur, ils ne tarderont pas.

GERVAL fils.

Et quel est donc l'objet d'un aussi prompt voyage ?

CLAIRE.

Ah !... dame, ils sont allés voir un grand personnage
Près duquel tout Paris s'empresse en cet instant
Pour la première fois.

GERVAL fils.

Ah ! quelqu'homme à talent !

CLAIRE.

Eh ! non ; car ce Monsieur demain dans la disgrâce
Pourra tomber, dit-on.

GERVAL fils.

C'est donc un homme en place ?

CLAIRE.

Eh ! non.

GERVAL fils.

De t'expliquer achève promptement.

CLAIRE.

Tous deux sont allés voir PHILOPŒMEN.

GERVAL fils.

Comment
Philopœmen ? Eh ! mais qu'est-ce ? Une tragédie ?

CLAIRE.

En cinq actes, Monsieur.

GERVAL fils.

Bon! quelque rapsodie
Qu'on exhume ce soir au Théâtre-Français.
Et voilà donc qui vient traverser mes projets.

CLAIRE.

On va rentrer, vous dis-je; et Monsieur ni sa nièce
Ne veulent assister qu'à la première pièce.
Ils brûlaient de la voir, serait-il tems demain?

GERVAL fils.

Il se fait déjà tard : le parterre inhumain
Souvent à l'action mettant lui-même obstacle,
Par un aigre concert allonge le spectacle.

CLAIRE.

Fi, Monsieur, pour l'auteur nous n'avons nul effroi.

GERVAL fils.

Ah! vous ne craignez point?...

CLAIRE.

Au contraire, ma foi!
D'avance il est prôné; surtout Mademoiselle,
Elle en parle avec feu! « Claire, me disait-elle,
» Qu'un tel début promet de succès éclatans!
» L'auteur qu'on va juger, à peine a dix-sept ans,
» Le même âge que moi! »

GERVAL fils.

Dix-sept ans!

CLAIRE.

Oui, vous dis-je?
Tous les journaux d'avance attestent le prodige ;
La pièce est sans mentir l'œuvre d'un jeune auteur.

GERVAL fils.

Et son tour est venu?

CLAIRE.

C'est un tour de faveur.

GERVAL fils.

Quel conte!

CLAIRE.

Expliquez-moi d'où vient que ma maitresse
En parlant de l'auteur, qu'elle vante sans cesse,
Et dont le nom pour tous est encore un secret,
Regarde avec transport... vous savez quel portrait.

GERVAL fils.

Le mien?... Mais...

CLAIRE.

Seriez-vous cet auteur? Je le gage.

GERVAL fils.

Je n'en ai le talent, Claire, ni le courage ;
Je ne suis qu'un soldat.

CLAIRE.

Eh bien! parlez; au fait,
Voyons; monsieur Clairville, êtes-vous en effet
L'époux que peut un jour choisir notre héritière,
Bien né, riche, constant, digne enfin?...

GERVAL fils.

Oui; ma chère.

Cet hiver, dans le monde où brillaient ses appas;
Sans oser lui parler, j'ai suivi tous ses pas;
J'ai senti qu'à son oncle il fallait d'abord plaire;
Mon père en est connu; mais que sais-je? Une affaire,
Un procès, les divise encore après vingt ans;
J'ai d'un ami commun cherché les soins prudens,
Pour qu'il me présentât et pût m'obtenir grâce,
Quand l'hiver a fini; j'ai suivi votre trace,
Pour mon père, il me croit voyageant loin d'ici,
Mais vous aimez Auteuil, et j'habite Passy.

CLAIRE.

De l'amour espagnol vous seriez le modèle.

GERVAL fils.

Apprends que j'ai quitté la contrainte cruelle :
J'ai rompu le silence; à monsieur de Lormon
J'ai ce matin écrit, ce soir il me répond.
Il accorde à mes vœux un moment d'audience,
J'arrive plein de trouble et plein d'impatience,
Résolu, sans détour, d'exposer à ses yeux
Mon espoir, mon secret... quand ton drame odieux
L'entraîne, le séduit. Quel oubli sans excuse!

CLAIRE.

En attendant, Monsieur n'épargnait pas la ruse :
Il voulait, comme un peintre, en ces lieux être admis,
Par moi-même informé que la nièce a promis
De ses traits, à son oncle, une fidèle image,
Vous offrez vos pinceaux pour ce discret ouvrage;
Et pour faire juger de vos talens ici
(Car vous avez, Monsieur, d'heureux talens aussi),
Vous faites parvenir aux mains de ma maîtresse
Votre portrait; ce tour ne manque pas d'adresse.

D'abord, comme objet d'art, il fait impression;
C'est un joli portrait, puis un joli garçon;
Juliette a rougi; j'ai demandé pour elle
A ce peintre inconnu le nom de son modèle;
Vous, au lieu de saisir ce propice moment
Pour apprendre à son cœur l'heureux nom d'un amant,
A tous mes bons avis vous restez indocile,
Et loin d'être sincère et de nommer Clairville,
Vous désignez... Gerval; ah! mentir n'est pas bien.

GERVAL fils.

Clairville est un faux nom, et Gerval est le mien.

CLAIRE.

Se peut-il?

GERVAL fils.

C'est Gerval que l'oncle doit entendre.

CLAIRE.

Vous me trompiez aussi?

GERVAL fils.

Ne va pas me le rendre!
Mais, dis-moi, penses-tu que monsieur de Lormon
A sa nièce ait appris ma visite et mon nom?

CLAIRE.

Mon Dieu, je l'aurais su; nos têtes n'en font qu'une.
Je devrais vous gronder, mais je vous tiens rancune.
Vous avez un rival que j'aperçois venir,
Et je laisse à Monsieur le soin de vous punir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

GERVAL FILS, VERDELIN.

VERDELIN.

De vous punir, Monsieur, et de quoi? Quelque ouvrage
Qui du public malin n'obtient pas le suffrage...
Aux amis de Lormon je sais me dévouer,
Mon métier ne me plaît qu'autant qu'il faut louer.

GERVAL fils, à part.

Quel métier? A l'ennui faut-il qu'on se résigne?
(Haut)
A qui donc ai-je ici, Monsieur, l'honneur insigne...

VERDELIN.

Mais je suis un critique assez sûr, expert; bref,
Vous voyez d'un journal le rédacteur en chef:
Monsieur, de vos soucis contez-moi le mystère,
Je suis de tels secrets souvent dépositaire,
Et tenez, le plaisir me dispose aujourd'hui
A prêter au talent un favorable appui.

GERVAL fils.

Monsieur, je ne mets point mon nom dans les gazettes.

VERDELIN.

De la gloire pour vous les cent voix sont muettes!

GERVAL fils.

Il se peut que ce nom, jadis avec honneur,
Ait été consigné dans quelque MONITEUR;
Mais, Monsieur, votre gloire est bien moins occupée

Depuis que les Français ont déposé l'épée.

VERDELIN.

Pour moi, là, dans les bois qui bordent ce séjour,
J'ai passé, voyez-vous, le plus fortuné jour :
Beau tems, joyeux dîner, compagnie agréable...
Et qui n'est indulgent au sortir de la table ?
L'esprit s'émeut, s'éclaire, et l'on devient meilleur.

GERVAL fils.

Dans le bois de Boulogne ? Et sans doute, Monsieur
Pour affaire, y cherchait les sentiers solitaires ?

VERDELIN.

Dans ce bois là, Monsieur, je n'ai jamais d'affaires.
Mais je n'ai pas voulu partir de ce canton
Sans avoir fait visite à notre ami Lormon ;
C'est un homme excellent, qui tient pour le classique ;
Sa nièce Juliette incline au romantique :
Pour qui Monsieur tient-il ? Car depuis qu'au concours
Le royal institut voulait qu'en un discours
Des deux genres jugés le bon goût fût arbitre,
On ne s'aborde plus qu'en traitant ce chapitre.

GERVAL fils.

Moi, Monsieur, je ne tiens que pour le beau, le vrai,
Le naturel, partout où je le trouverai.

VERDELIN.

J'entends ; et vous trouvez, du bon goût bravant l'empire,
Des beautés dans Schiller, du génie à Shakespeare ? *

---

*On prononce *Chekspire*.

GERVAL fils.

Oui, Monsieur; de l'Europe en courant les cités
Nous avons vu partout leurs drames récités;
J'ai pensé quelquefois que notre art, qu'on arrête,
Au leur peut emprunter quelque utile conquête.

VERDELIN.

Vrai ?... Je suis plus que vous, Monsieur, de votre avis,
Et, si de tels conseils étaient déjà suivis,
Loin d'être en décadence, à l'époque où nous sommes,
Nous verrions briller l'art et fleurir les grands hommes.
Shakespeare sur la scène aurait plus de succès
Que l'auteur de Cinna.

GERVAL fils.

Vous n'êtes pas français.

VERDELIN.

Tout le monde l'est-il? Mais poursuivons : j'estime
Qu'il n'est qu'un seul chemin pour sortir de l'abîme;
Voulez-vous rendre à l'art l'ame et le mouvement?
Brisez vos unités : voilà mon sentiment.

GERVAL fils.

Et vous le publiez?

VERDELIN.

Non pas; je m'en dispense.
Dans un journal jamais dit-on ce que l'on pense?
Je ne suis pas toujours de mon opinion.
Du classique, Monsieur, j'y suis le champion;
Avant moi j'ai trouvé la couleur établie,
J'ai dû la renforcer; mais enfin, c'est folie
Qu'espérer un chef-d'œuvre avec vos préjugés;
Et ne voyez-vous point pâlir, découragés,

Vos auteurs qu'on attache aux règles d'Aristote?
Règles qu'il ne fit point, car ce siècle radote,
Le pédantisme ignare a seul donné sa voix,
N'est-ce pas du bon sens blesser les simples lois
Qu'enfermer l'action dans les mêmes demeures,
Vouloir précipiter les faits en vingt-quatre heures?
Avec vos unités de salon, de cadran,
Du génie à venir vous enchaînez l'élan.

GERVAL fils.

Tandis qu'ici, Monsieur, la chaleur romantique
Vous transporte, une palme, apparemment classique,
Ce soir se joint peut-être aux lauriers du vieux tems.

VERDELIN.

Comment?

GERVAL fils.

Philopœmen, qu'on joue en ces instans.

VERDELIN.

Que dites-vous? Ce fruit d'une naissante muse
Dont on parlait encor d'une façon confuse,
Qu'à peine on annonça deux mois INCESSAMMENT,
Et dont le jour encor ne fut précisément
Désigné que trois fois?

GERVAL fils.

On le joue; oui, vous dis-je.

VERDELIN.

Comment diable! Et je crois que mon devoir m'oblige
A soumettre la pièce au plus mûr examen?
Que j'en dois au public un compte exact demain?
Qu'il faudra juger tout, et surtout contredire?

GERVAL fils.

Monsieur, je n'en empêche.

VERDELIN.

Et sans doute! A vrai dire,
Pour juger un auteur faut-il donc l'écouter?
Voir sa pièce? Du tout. On se laisse emporter,
Influencer, séduire, et l'on se passionne;
Public, acteurs, le bruit, tout vous impressionne;
On cède à ce qu'on sent, et l'on juge fort mal;
Éloigné du théâtre, on reste impartial.

GERVAL fils.

Les maîtres du logis sont allés au spectacle.

VERDELIN.

Eh bien! voilà qui lève et détruit tout obstacle:
J'en saurai deux fois trop! Et nous verrons après...
D'ailleurs, Philopœmen! ça doit être mauvais;
J'aurai bien du malheur si la pièce était bonne.
Monsieur, je suis charmé que ce hasard me donne
L'heureuse occasion de vous connaître; et puis
Nous serons bien payés de ces légers ennuis:
La nièce va paraître; elle est riche, jolie;
Ma présence est de l'oncle assez bien accueillie.
Pour époux à la belle il peut me présenter,
Et je brûle, entre nous, de leur faire accepter
Mon hommage, mes vœux...

GERVAL fils., l'interrompant.

J'ai la même espérance.

VERDELIN, à part.

Peste soit du rival et de la concurrence!
J'étais fort bien tombé!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRE.

CLAIRE.

Nos maîtres, tous les deux,
Rentrent en cet instant.

VERDELIN.

Je vole au-devant d'eux.
(Il sort.)

CLAIRE.

Vous, dans son cabinet, Monsieur va vous attendre.

GERVAL fils.

As-tu disposé tout? as-tu bien su m'entendre?
La fête, mon tableau?...

CLAIRE.

Votre ordre est accompli.

GERVAL fils.

Réparons de la nièce un innocent oubli.
Sois discrète. Ce jour décide de ma vie.
(Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

CLAIRE, JULIETTE, VERDELIN.

JULIETTE.

Ah! Monsieur Verdelin, vous me voyez ravie,
Enchantée; un ouvrage, un succès! quels transports!
N'est-ce pas? vous avez secondé nos efforts,

Payé par des bravos votre droit de présence?
Du goût et du talent quelle heureuse puissance
Que celle d'émouvoir, de subjuguer les cœurs,
Et de prêter son ame à tous les spectateurs!

VERDELIN.

Si j'en crois votre avis, la réussite est grande,
Le succès mérité?

JULIETTE.

Mais je vous le demande?

VERDELIN.

Moi? j'immole à vos goûts mon propre jugement.

JULIETTE.

J'avais de ce succès l'heureux pressentiment:
J'y prenais part d'avance; et tu peux juger, Claire,
Si mon cœur palpitait quand, aux cris du parterre,
La toile se relève! On s'agite encor plus...
L'acteur paraît... silence! Il fait ses trois saluts;
Et, d'une voix modeste, il dit: « Messieurs, l'ouvrage...

VERDELIN.

Eh! bien?

JULIETTE.

« Que nous avons ce soir eu l'avantage
» De jouer devant vous, est de Monsieur Gerval. »

CLAIRE ET VERDELIN.

Gerval?

JULIETTE.

Gerval, ma chère; à cet heureux signal
Des cintres aux balcons les bravos se répondent,
Les acclamations se croisent, se confondent.

J'ai rougi, tressailli, d'un succès si complet,
Et, la main sur mon cœur, j'ai senti...

CLAIRE.

Le portrait!
Gage mystérieux, jamais tu ne nous quittes.

VERDELIN, à part.

Malencontreux auteur, on peut de tes mérites
Te faire repentir.

SCÈNE V.

CLAIRE, JULIETTE, LORMON, VERDELIN.

LORMON, sortant du cabinet.

Restez, Monsieur, restez;
Des éclaircissemens vont nous être apportés,
Vous ne tarderez pas à savoir ma réponse.

JULIETTE.

A qui parlez-vous donc?

LORMON.

Ma chère, je t'annonce
Un aimable étranger qui nous survient ce soir;
L'un et l'autre songeons à le bien recevoir.
Son entretien m'a plu; sa candeur, son ivresse,
M'ont rappelé les tems de ma vive jeunesse.
Je voudrais, sur un nœud assez bien assorti,
Qu'il fût sûr de son père et qu'il n'eût pas menti.
Ne vas-tu pas changer quelque peu ta toilette?

JULIETTE.

Vous me croyez, mon oncle, en vérité, coquette.
Eh! que m'importe à moi votre jeune étranger,
J'étais bien pour Paris, faut-il ici changer?
Parlez-moi de la pièce et de l'auteur sublime....

LORMON.

Encor l'auteur? ta tête et se monte et s'anime....
Eh! bien! je te vais faire un plaisir sans égal.

JULIETTE.

Quel est-il?

LORMON.

Cet auteur, qui n'a point de rival,
Et dont en vérité je te crois amoureuse....

JULIETTE.

Sans l'avoir entrevu? Passion malheureuse!

LORMON.

Ce soir ici viendra; tu verras le vainqueur.

JULIETTE.

Laissez donc, vous m'avez fait palpiter le cœur.

LORMON.

Je ne plaisante point; tandis que dans la salle
Vous vantiez un auteur applaudi sans cabale,
Moi, pour me dégourdir, j'ai couru les foyers.
J'aperçois dans un coin quelques particuliers.
Quinze ou vingt assistans en embrassant un autre;
J'avance, c'est l'auteur: Quelle scène est la nôtre
En nous reconnaissant! je l'embrasse à mon tour,
Car je l'estime fort; ce n'est pas de ce jour,
Vois-tu que sa famille à la nôtre est unie,

Je veux que ce hasard te l'amène et nous lie ;
Je l'invite, il répond à mon pressant accueil,
Et ce soir à souper, je l'attends dans Auteuil.
Là, loin qu'à ton suffrage enfin il se dérobe...

JULIETTE.

Ne remarquez-vous pas, Claire, que cette robe
Me va mal?

LORMON.

Oh ! très-mal.

JULIETTE, à Claire.

J'ai recours à vos soins.

LORMON.

Mais tu n'es point coquette ?

JULIETTE.

En puis-je faire moins
Pour recevoir l'auteur qu'on va fêter à table ?

VERDELIN, à part.

Allons, décidément, sa pièce est détestable.

SCÈNE VI.

LORMON, VERDELIN.

LORMON, voyant sortir Juliette.

Chère enfant ! je jouis de son naïf transport.
De quel étonnement....

VERDELIN, piqué.

Ce drame me plaît fort !
Vous tourne-t-il la tête ainsi qu'à votre nièce ?

LORMON.

C'est selon... Pensez-vous du mal de cette pièce?
Car pour juger soi-même, on attend vos arrêts,
Voyons?

VERDELIN.

Mais.... eh! eh!... pah!... Tenez, je mentirais
À dire que j'ai fort goûté la tragédie.

LORMON.

D'où vient qu'elle n'est point du grand maître applaudie?

VERDELIN, taillant une plume.

Cela vient, voyez-vous, de l'ensemble, du plan;
Je n'ai point trouvé là ces effets, cet élan,
Cette couleur.... ni vous, non plus, je vous assure.

LORMON.

Ma foi, cela m'a fait grand plaisir, je vous jure.

VERDELIN.

Il faut vous défier de votre émotion.
D'abord, vous conviendrez que l'exposition
Est obscure....

LORMON.

Mais non; le peuple de Messène
S'assemble....

VERDELIN, à part.

Bon! c'est là qu'est le lieu de la scène.

LORMON, poursuivant.

On traite s'il faut rendre ou garder dans les fers
Philopœmen....

VERDELIN.

Eh! oui, tous ces faits sont fort clairs;
Le style ne l'est pas; condition utile:
C'est la fleur sans parfum qu'un ouvrage sans style!

LORMON.

Le second acte au moins....

VERDELIN, s'approchant de la table.

Pardon ; j'ai mon journal....
Déjà les aperçus, l'avant-propos banal,
Tout est fait ; je n'ai plus qu'à parler de l'ouvrage.

LORMON, voulant s'éloigner.

Alors, je ne veux pas vous troubler davantage,
Nous reprendrons plus tard notre examen.

VERDELIN, le retenant.

Comment ?

LORMON.

Cela vous distrairait.

VERDELIN, s'asseyant.

Au contraire, vraiment ;
Moi, j'écris sans penser ; et puis, de vos idées
Les miennes franchement pourront bien être aidées ;
Oh ! j'en profiterai plus que vous ne croyez.
Au second acte, donc, qu'est-ce que vous voyez
De si brillant ?

LORMON.

Eh ! mais la scène d'ambassade,
Où ce vieux Achéen débite une tirade
De fort beaux sentimens en plus beaux vers encor !
J'en ai retenu, moi.... plus de quatre !

VERDELIN, écrivant toujours d'après ce que lui dit Lormon.

D'accord ;
Mais c'est de l'action, une intrigue énergique,
Des passions, qu'on veut dans une œuvre tragique ;

Point de beaux vers surtout; rien n'est moins naturel,
Je m'en rapporte à vous; c'est un défaut réel,
Dont parmi nos auteurs je vois qu'on se corrige.

LORMON.

Cependant les beaux vers...

VERDELIN.

Ne valent rien, vous dis-je.

LORMON.

Voyez pourtant, sans lui je m'y serais trompé.
Vous-même, quel endroit vous a le plus frappé?

VERDELIN, hésitant.

C'est le...

LORMON.

Hein?

VERDELIN.

La prison dans le quatrième acte.

LORMON.

Mais la citation, je crois, n'est point exacte;
C'est au troisième...

VERDELIN.

(A part.)

Ah! oui. C'est avoir du guignon.
Toujours au quatrième arrive la prison.

LORMON, s'appuyant sur le fauteuil de Verdelin.

Que d'auteurs voudraient bien, mon cher, lorsque j'y pense,
Être à ma place, là, dans votre confidence!

VERDELIN.

C'est à savoir.

LORMON.

Quoi donc? iriez-vous traiter mal
Un de mes bons amis?

VERDELIN.

Je suis impartial.

LORMON.

On le sait; mais enfin je vous le recommande:
Ne soyez pas trop juste..

VERDELIN.

Oui, son âge demande
Quelques ménagemens.

LORMON, à part.

Il sait tout.

VERDELIN.

Citez-moi
Un passage à pouvoir louer de bonne foi;
C'est tout ce que je veux.

LORMON.

Le moment, par exemple,
Où le tyran, prenant la coupe dans le temple,
Avale le poison au héros apprêté?

VERDELIN.

C'est trop évidemment à Corneille emprunté;
Rodogune...

LORMON.

Ah! c'est vrai. Quel tact juste et sévère!
La scène des adieux où les larmes du père...

VERDELIN.

Corneille au vieil Horace inspire un autre amour.
Pleure-t-il lui?

LORMON.

Corneille!... On vous voit tour-à-tour
Blâmer qu'on s'en écarte et blâmer qu'on l'imite!
Comment donc faut-il faire?

VERDELIN.

Ah! voilà le mérite!

LORMON.

Il a réponse à tout.

VERDELIN, signant son article.

J'ai rempli mon devoir;
L'ouvrage n'est pas bon.

LORMON.

Je commence à le voir.
Pourtant on a traité l'auteur en homme illustre,
On l'a fort applaudi.

VERDELIN, se levant.

Les amis! sous le lustre!

LORMON.

Oui.

VERDELIN, à part.

Fort heureux d'avoir trouvé l'occasion
De faire mon article et son opinion.
Devinez de nous deux qui n'a pas vu la pièce.
(à Lormon.)
Si j'étais établi près de vous, de la nièce,
Je voudrais vous guider, vous apprendre à loisir
A ne pas vous laisser duper par le plaisir.
(Juliette paraît.)
Heureux qui mûrira son jugement précoce!

SCÈNE VII.

LORMON, JULIETTE, VERDELIN.

JULIETTE, accourant, parée.

Entendez-vous, mon oncle, arriver un carrosse?
On entre dans la cour...

LORMON.

Eh bien! n'en doutons pas,
C'est l'auteur.

JULIETTE.

Monte-t-il? qui retarde ses pas?
Je comprends le motif : à son âge, on sent naître.
Quelque timidité, quelque trouble.

LORMON, gaîment.

Ou peut-être
L'étourdi cause, rit, et s'amuse en chemin.
(Remontant la scène.)
Arrivez donc, jeune homme, et qu'on vous voie enfin.

SCÈNE VIII.

VERDELIN, LORMON, GERVAL père, JULIETTE.

GERVAL, père.

(Il est vieux, goutteux, et marche pesamment appuyé sur deux domestiques.)

Prêtez-moi vos deux bras : soutiens-moi Dominique,

Ne te souviens-tu pas que j'ai ma sciatique.
Tâchez donc de marcher avec même lenteur.

JULIETTE.

Quel est donc ce vieillard?

LORMON.

Eh! viens, mon cher auteur.

VERDELIN.

L'auteur?

GERVAL, en s'asseyant.

Mon cher Lormon!

JULIETTE, à elle-même.

Ah!... dans ce jour j'espère,
En effet, d'un tel fils l'honneur revient au père;

(A Gerval.)

Ils ne font qu'un tous deux. Je fais mon compliment,
Monsieur, à votre fils... ou petit-fils.

GERVAL.

Comment?

JULIETTE.

Son ouvrage a, ce soir, fait un plaisir extrême,
Et lorsqu'à dix-sept ans...

GERVAL.

Je les prends pour moi-même,
Ces éloges flatteurs qu'on veut bien me donner.

JULIETTE, à son oncle.

Que dit-il?

LORMON.

Il dit vrai.

GERVAL.

Pourquoi vous étonner?

JULIETTE.

C'est que... tous les journaux, Monsieur, mais voyez comme
On nous trompe, avaient dit la pièce d'un jeune homme.

GERVAL.

La pièce est en effet (ces détails sont constans)
L'œuvre de mon collége et de mes dix-sept ans;
Les journaux, sur ce fait ne vous ont point déçue;
Mais voilà quarante ans que la pièce est reçue.

VERDELIN.

Quarante ans!

GERVAL.

Et trois mois.

VERDELIN.

Veuillez nous raconter...
Sur tout notre intérêt, Monsieur pourrait compter.
(A part.)
Voilà pour mon journal une excellente histoire.

JULIETTE.

Ainsi mon oncle...

GERVAL.

Eh! oui, je lus, j'en ai mémoire,
Vers soixante et dix-sept, au théâtre français,
Ce même ouvrage, objet d'un si tardif succès.
Je me flattais, dans l'âge où l'on croit aux promesses,
Pour les représenter qu'on recevait les pièces;
Qu'on pouvait au public soumettre son travail...
Mais attendez, souffrez qu'avant tout ce détail

Je rappelle à mes gens un ordre nécessaire :

(A ses laquais.)

Repartez pour Paris ; chez le banquier Lemaire
Vous passerez demain pour ces bons au porteur :
S'il m'était aujourd'hui venu quelque acheteur,
Quelque honnête courtier, Ripeyrou de Libourne,
Saint-Charles de Toulon, dites que je retourne
Pour la bourse, et qu'enfin au prix que nous savons
Je consens à payer leur sucre et leurs savons.

(Revenant à Lormon et à Verdelin.)

Je lus donc ; on m'accueille, et tout à Melpomène
Rêvant déjà l'honneur, les périls de la scène.
J'étais pauvre et content, de gloire seule épris ;
Mes parens murmuraient ; pour apaiser leurs cris
Et pour alimenter la verve dramatique,
J'osai solliciter une charge modique :
« Magistrat et poète? Avec un tel travers
» On fait toujours fort mal ou sa place ou ses vers,
» Me dit un vieux commis ; jeune homme, tu t'abuses,
» Bien avec le ministre et mal avec les Muses,
» Choisis. » — Mêmes refus, partout même mépris ;
Mon cœur se révoltait, combattait... (il se lève.) Quand j'appris
Que vers les mers du Sud le jeune Bougainville
Des voyageurs français cherchait la gloire utile,
Je brûlais, sur son bord, de courir me placer...
Mais ce Philopœmen qu'il fallait délaisser!
Tenté par la fortune, arrêté par la crainte,
J'allai voir mes acteurs ; j'exposai ma contrainte,
Et quel tort je risquais en laissant après moi
Mon héros... Quand Lekain, prenant son air de roi :
« Que des Dieux, me dit-il, la faveur vous seconde ;
» Allez, mon bon ami, faites le tour du monde ;

» Et quand vous reviendrez, nous verrons. » Je partis.

LORMON.

C'était là le plus sage entre tous les partis.
Après huit ou neuf ans d'un glorieux service,
Tu reviens.

GERVAL.

Aux acteurs il faut rendre justice,
Ah! les rôles étaient presque tous copiés.

VERDELIN.

Oui, mais vos Achéens, vieillis, estropiés.

GERVAL.

Quatre fois embarqué, quand je rentrais en France,
J'accourais au théâtre avec mon espérance;
A chaque tour du monde on m'avait reculé.
J'eus de nouveau besoin d'emploi; je postulai :
On se souvint partout de mon métier funeste,
La réprobation n'est pas pire, ou la peste;
Le péché des auteurs ne me fut point remis,
Convaincu de talent, je ne fus pas commis.
J'examinai mon sort; eh! quoi, faut-il, me dis-je,
D'un renom si stérile adorer le prestige?
Si j'avais quelque jour un fils, et qu'amoureux
D'une jeune héritière, il lui portât ses vœux?
Il faudrait d'un refus lui voir subir l'outrage,
Car des fils du poète on prescrit l'héritage,
Fussé-je auteur du Cid, nos lois après dix ans
Viendraient de mes travaux dépouiller mes enfans;
J'ai vu que le talent souffre, pèse, importune,
Et comme un sot alors, moi, j'ai fait ma fortune.

LORMON.

Pour les Indes trois fois chargeant des cargaisons,
Tu recueillis...

GERVAL.

Eh! oui, deux ou trois millions;
Je puis vouloir briller, et que mon fils s'allie...
C'est un brave garçon, il a vu l'Italie;
Il était militaire avant qu'on fît la paix;
Il s'occupe à présent, comme je m'occupais,
Du commerce; mes biens sont à lui, la rapine
Me les eût-elle acquis; descendant de Racine
Qu'aurait-il? quelque gloire.... et l'hôpital au bout.
Mais j'ai vendu du poivre, il peut prétendre à tout.

VERDELIN.

Dites-nous cependant qui leva tout obstacle,
Servit Philopœmen; car c'est un vrai miracle.

GERVAL.

Un de mes vieux amis, nouveau surintendant
Au théâtre nommé; de mes vers confident,
Jadis il les avait admirés dans nos classes;
Il s'en souvint; voulut me venger des disgrâces,
Dans un carton poudreux la pièce se trouva,
« Mais j'avais soixante ans quand cela m'arriva. »

LORMON.

Il me semble te voir, plein de sollicitude,
Suivre tous les tracas d'une pièce à l'étude.

GERVAL.

J'ai maudit l'amitié dans son fâcheux bienfait;
Va, ce tour de faveur est un tour qu'on m'a fait.

VERDELIN.

Tour de faveur ?

GERVAL.

Sans doute ; alors que des ténèbres.
On voulut m'arracher, ou plus ou moins célèbres,
On trouva trente auteurs avant moi prétendans.
Tous réclamaient (par eux ou par leurs descendans).
Que de ressentimens ! que de haines posthumes !
On prépare aujourd'hui contre moi vingt volumes :
Ici, j'aurai blessé le fameux règlement,
Et là, l'autorité m'appuie injustement.
On dira vrai, mon cher ; à trente métromanes
J'ai fait des passe-droits ; j'ai courroucé des mânes !

VERDELIN.

Du moins le comité par un accueil flatteur....

GERVAL.

On crut à mon aspect voir l'ombre de l'auteur.
Au théâtre ?... étranger. Quelques vieilles ouvreuses.
N'ont reconnu de moi que mes mains généreuses.
Les acteurs ?.... Comme avant la révolution ;
Plus paresseux encore.

VERDELIN.

Oh ! la tradition
Se conserve ?

GERVAL.

Une duègne, autrefois jeune actrice,
Qui récitait mes vers d'une voix protectrice,
Et qui, malgré tant d'âge et de calamités,
Nous représente encor les ingénuités,
Se lève ; et fière encor d'avoir eu ma parole,

Par droit d'ancienneté m'a réclamé son rôle.
Mais quoi, mon cher Lormon, je bénis mon succès.
S'il consacre l'oubli de nos fâcheux procès.
Cet incident ranime une amitié plus pure,
J'en veux serrer les nœuds.

LORMON.

J'en accepte l'augure.
Eh! qui pourrait, mon cher, te refuser ce soir?
Consulte Verdelin, il est plein de savoir.
Pour égaler, vois-tu, les bonnes tragédies
Il faut changer encore, et que tu modifies....

GERVAL.

Changera qui pourra : je vous suis obligé;
Moi, depuis quarante ans, j'ai bien assez changé.

LORMON.

J'ai des soins à donner; viens ma nièce.

JULIETTE.

Et mon rêve?

LORMON.

Peut-être, il n'est pas tems encore qu'il s'achève.

SCÈNE IX.

GERVAL, VERDELIN.

VERDELIN, avec empressement.

Vous me voyez, Monsieur, transporté; quel plaisir
D'approcher un auteur que l'on vient d'applaudir,
Et d'ajouter soi-même à ces bruyans éloges

Étourdiment lancés du parterre et des loges,
Cet hommage senti, ce suffrage éclairé
Aux hasards de la vogue en tout tems préféré.

GERVAL

Vous étiez aux Français l'une de mes victimes?

VERDELIN.

Les bravos, je suppose, étaient tous légitimes;
Et jamais, pour ma part, je n'oublirai l'effet
Qu'avec tous ses beaux vers Philopœmen a fait.

GERVAL.

Je suis charmé, Monsieur, que mon vieux Grec vous plaise,
Mais parlons d'autre chose, et mettons-nous à l'aise;
Jeune, de mon succès j'aurais beaucoup joui,
Trop tard d'un demi-siècle il arrive aujourd'hui.

VERDELIN.

Un immortel peut-il se plaindre de son âge?

GERVAL.

Eh! monsieur Verdelin, laissons ce badinage!
Avec mes cheveux gris et mes goutteux accès
Que diable puis-je encor faire de mes succès?
A-t-on vu, s'intriguant pour la pièce nouvelle,
A mon nom proclamé se troubler quelque belle?
A qui de mes lauriers faire hommage entre nous?
Ah! ce n'est qu'à vingt ans que réussir est doux!
L'auteur a cent amis, puis la beauté le fête,
L'accueille, et quelquefois ce fortuné poète
Cache un autre triomphe à d'autres envieux!
Tout se passe autrement quand le poète est vieux.
Moi, que ne suis-je en paix dans ma triste victoire,

Et guéri de la goutte ainsi que de la gloire!

VERDELIN, à part.

(Haut.)

Diable! il rompt tous mes plans... Vous seriez désolé
Comme un autre pourtant d'avoir été sifflé.

GERVAL.

Certes; quand l'âge avance il semble qu'on devienne
Peu sensible au plaisir et beaucoup à la peine.

VERDELIN.

(A part.) (Haut.)

Je pars de là. Monsieur, je voudrais bien savoir
Par qui Philopœmen fut applaudi ce soir.

GERVAL.

Par qui?

VERDELIN.

Oui, faites-moi l'amitié de me dire
Qui vous applaudissait si fort.

GERVAL.

Vous voulez rire;
Pardieu, c'est le public.

VERDELIN.

Eh! bien, qu'est-ce que c'est
Que le public?

GERVAL.

Comment?

VERDELIN.

Répondez, s'il vous plaît.

GERVAL.

Le public! c'est, Monsieur, notre suprême juge,

Contre l'arrêt duquel il n'est point de refuge;
Et dont l'hommage pur s'étendra répété
Par l'équitable voix de la postérité;
C'est le guide éclairé qu'on doit seul reconnaître;
Le talent le respecte et n'a point d'autre maître.

VERDELIN.

Combien faut-il de sots pour vous faire un public?

GERVAL, à part.

Voyez l'impertinent!

VERDELIN.

Perdu dans son trafic,
Monsieur s'était flatté, sur la foi du parterre,
D'avoir bien fermement réussi?

GERVAL.

Je l'espère.

VERDELIN.

Erreur! allez, Monsieur, vous n'êtes pas au bout;
Le parterre n'est rien, et les journaux sont tout.

GERVAL.

Vous êtes journaliste?

VERDELIN.

Oui; mais je suis bon homme.
Tenez, si nul journal ne vous SOIGNE et vous nomme,
Dans huit jours, tragédie, auteur tout est à bas,
Tout sera, pour Paris, comme s'il n'était pas.
Et qui dira demain si la pièce était bonne?

GERVAL.

Ceux qui l'ont applaudie.

VERDELIN.

Eh! non, Monsieur, personne:

On bat des mains, et puis l'on n'en dit rien après;
Chacun a ses ennuis, sa femme, son procès,
L'un rentre en son bureau, l'autre dans sa boutique,
Où, pour se divertir, ils parlent politique;
Seuls, nous parlons de vous, Messieurs; c'est le journal
Qui, seul, de vos succès fait le procès-verbal.
Si vous vouliez, pour vous tenter quelque démarche,
Voir, courir...

GERVAL.

Avant tout, faites donc que je marche.
D'ailleurs, bon ou mauvais, Philopœmen est là,
Faut-il m'embarrasser de ce qu'on en dira?

VERDELIN.

Oui, Monsieur, pensez-y; car, en toute rencontre,
S'ils ne sont pas pour vous, les journaux seront contre;
Et sitôt qu'en leur feuille un article est admis,
Il est de vos amis ou de vos ennemis.

(D'un air de confidence.)

Un autre aurait senti qu'une offre de service
Quelquefois en retour réclame un bon office,
Et que, puisqu'on le flatte, on a besoin de lui;
Il eût avec ardeur recherché mon appui,
M'eût proposé le sien... c'est ainsi qu'on s'arrange,
Mais Monsieur se suffit, dédaigne un tel échange;
A qui n'accepte rien, peut-on rien demander?
Ah! si nous avions pu tous deux nous accorder!

GERVAL.

Eh bien!

VERDELIN.

Vous auriez fait votre article vous-même.

GERVAL.

Que dites-vous, Monsieur? quel impudent système!

VERDELIN, appuyant.

Vous-même, votre article.

GERVAL.

Ah! qui croirait jamais?...

VERDELIN.

On voit que vous venez de l'autre monde; eh! mais
Demandez: à Paris, combien de renommées
Par leurs propres secours se sont ainsi formées!
Tous les auteurs, acteurs, libraires, sont au fait,
Excepté le public, tout le monde le sait.

(Se radoucissant.)

Moi, je vous aurais dit que j'aime Juliette,
Que j'en suis bien vu, mais qu'un rival m'inquiète;
Que l'oncle est tout à moi, mais qu'on peut l'abuser;
Enfin, comme au vainqueur rien n'est à refuser,
Si vous plaidiez ma cause avec un peu de zèle...

GERVAL, à part.

Voilà pourquoi d'abord ma pièce était si belle!
Dans son propre intérêt il me veut ménager.

VERDELIN.

Mais rien à cet accord ne peut vous engager:
Même lorqu'un concours de rares circonstances
Amène un journaliste à faire les avances....
Savez-vous qu'on pourrait, avec un feuilleton,
Faire à Philopœmen regretter son carton?
Admettons que je sois un malveillant: je lance
Un bon article, là, bien méchant, fait d'avance.
Vous est-il échappé quatre vers malheureux?

Je n'en ai retenu que quatre, et ce sont eux.
Dans votre tragédie, avez-vous mis de l'ame,
Du feu, de l'intérêt? je crie au mélodrame.
Que de mots isolés n'auront plus l'air français!
L'ouvrage condamné, je juge le succès;
Vous fûtes appelé par des cris unanimes?
Eh bien! l'auteur avait trois cents amis intimes.
En dépit de l'accueil que la pièce éprouva,
Je dis qu'on n'y va point et personne n'y va.
Entre elle et le public j'oppose ma gazette:
Dans ses retranchemens j'attaque la recette,
Le caissier en pâlit; vos acteurs, le matin,
Penchés sur mon article y lisent leur destin:
Et le soir, presque morts en entrant sur la scène,
Autour d'eux, devant eux, aperçoivent à peine.
Au parterre GRATIS errer quelques billets;
Une loge, une seule, ou bâillent des Anglais.
Enfin Philopœmen, ni glorieux ni riche,
En huit jours enterré, disparaît de l'affiche.

GERVAL, retombant dans le fauteuil.

Ah! vous m'épouvantez, arrêtez; de mon tems
Les Fréron près de vous étaient de bonnes gens!

VERDELIN.

Calmez-vous; je suis bon, très-bon, pour les personnes
Qui se montrent pour moi complaisantes et bonnes
Comme vous; ainsi donc, Monsieur, entendons-nous:
Pour moi vous parlerez, et j'écrirai pour vous.
Ça, j'ai votre parole et vous donne la mienne.
Philopœmen!... je veux que tout Paris y vienne;
Mes articles, sans cesse à louer obstinés,
Lui font des spectateurs de tous mes abonnés.

— Ne perdez pas de tems près de l'oncle, de grâce,
Car mon rival d'assaut peut emporter la place,
Un officier!.... Ah! ça, songez à mettre à part
Tous les vers qu'il faudra que je cite au hasard.
Si pour vous d'un libraire il faut que l'on s'enquête,
Par bonheur, depuis hier, j'en connais un honnête.
— Ce jour est favorable, et Lormon enchanté
Qui retrouve un ami si long-tems regretté,
Aux plus doux sentimens a l'ame toute prête,
Nous peut-il refuser? c'est aujourd'hui sa fête.
Sur mon compte à la nièce un petit mot flatteur.
— Ah! vous serez un jour notre premier auteur,
Ne craignez plus en rien la critique ennemie,

(Il déchire son article.)

A présent marchez droit jusqu'à l'académie.

GERVAL.

Monsieur...

VERDELIN.

Pressez notre oncle, et ma noce à l'instant;
Quel bonheur!... Quel article!... ainsi, je vous attend,
Échange de bienfaits et de reconnaissance...
Charmé d'avoir ici fait votre connaissance.

(Il s'échappe sans que Gerval le voie sortir.)

SCÈNE X.

GERVAL PÈRE.

Mais pour parler de vous, encor faut-il savoir?
Il part. A son bonheur c'est à moi de pourvoir.

De quel tracas la gloire est aujourd'hui la source!
On trafique au Parnasse aussi-bien qu'à la bourse.
Que je suis malheureux d'avoir tant réussi!
Lorsque je songe au sort qu'il m'a prédit ici,
Je ne sais (malgré moi prêtant trop tôt l'oreille)
Quelle paternité dans mon cœur se réveille!
L'amour-propre à mon âge?... il serait ma foi beau!
Que m'importe un succès? Mais aussi quel tableau!
Toujours trois cents amis et jamais de recettes,
Caissier pâle, acteurs morts, les Anglais, les banquettes:
C'est affreux!... Mes lauriers, vous m'avez compromis,
Je me trouve engagé sans avoir rien promis;
Ma foi, voyons Lormon; il aime, ce me semble,
Ce monsieur Verdelin, abouchons-les ensemble,
S'ils s'étaient convenus, j'aurais, sans m'avoir nui,
Su fort innocemment leur prêter mon appui;
Lormon sait ce qu'il doit, et s'il me congédie,
Tant pis pour Verdelin et pour ma tragédie;
Puis retournons peser mon sucre, mon café,
Et si l'on m'y reprend, je veux être étouffé.

SCÈNE XI.

LORMON, GERVAL.

LORMON.

Je n'ai point avec toi fait de cérémonie;
Je te laissais, d'ailleurs, en bonne compagnie;
Il est aimable au moins, ce Verdelin?

GERVAL.

Charmant.

LORMON.

Vous avez donc bien ri ?

GERVAL.

Non, pas précisément;
Et nous avons traité quelque grave matière.

LORMON.

Oh! c'est à lui tout seul l'académie entière.
Eh! mais, où donc est-il? et qui peut l'occuper?
Il ne s'absente guère à l'heure du souper.

GERVAL.

Il n'est pas loin.

LORMON.

Tant mieux.

GERVAL, à part.

De lui-même il s'y prête.
(Haut.)
Mon ami, prévois-tu, pour ce soir, à ta fête
Quelque bonne surprise?

LORMON, montrant le cabinet.

Et que sait-on? J'ai là
Certain projet moi-même, on verra tout cela.
(A part.)
Il arrive à son fils par une route oblique.

GERVAL, à part.
(Haut.)
Venons à Verdelin: et ce projet s'applique
A l'hymen de ta nièce?

LORMON.

Oui. Quels soins obligeans!

Mais dois-je la jeter, Gerval, au nez des gens ?

GERVAL.

Et... s'il se présentait un parti ?

LORMON, à part.

Nous y sommes :

(Haut.)

Le parti, c'est le fils. Il faut avec les hommes
Agir prudemment ; mais l'offre venant de toi...

GERVAL.

Au moins entendons-nous ; le futur n'est pas moi.

LORMON.

Non, pas toi tout-à-fait, mais un autre toi-même.

GERVAL.

Cela te plaît à dire.

LORMON.

Eh ! point de stratagême.
J'ai tout prévu tantôt, et je savais fort bien
Ce que tu me dirais.

GERVAL.

Moi, je n'en savais rien.

LORMON.

Parlons-nous de la dot ?

GERVAL.

Pour moi, je m'en rapporte...

LORMON.

Mais il faut t'en mêler.

GERVAL.

Non, le diable m'emporte !

LORMON.

Notre amant est encor si neuf, en vérité,
Si timide!

GERVAL.

Tudieu! quelle timidité!

LORMON.

Puis sa cause, après tout, est bien un peu la tienne,
Et ton propre intérêt...

GERVAL.

Encor la même antienne!
Et c'est précisément pour cela que je veux
Ne donner nul avis et n'émettre aucuns vœux.
Car tu sais, mieux que moi, qu'un rival redoutable....

LORMON

Eh! mon Dieu! ton jeune homme est le parti sortable.
A tort tous tes discours se sont embarrassés;
Tous sommes bien d'accord sur le fond, c'est assez.
A présent il faudrait toi-même à la petite
Dire un mot.

GERVAL

J'y consens.

LORMON.

Pour aller au plus vite,
Mettons nos deux futurs en présence?

GERVAL.

Fort bien.
(A part.)
Cherchons ce Verdelin.

LORMON.

Écoute!

GERVAL.

Je reviens.

SCÈNE XII.

LORMON, seul.

Il s'en va, par la main, m'amener Juliette.
Apprenons à son fils qu'à tort il s'inquiète.
Venez, Monsieur, venez; j'ai vu le cher papa.

SCÈNE XIII.

GERVAL FILS, sortant du cabinet; LORMON.

GERVAL FILS.

Comment, vous l'avez vu?

LORMON.

Certainement.

GERVAL fils.

Déjà?
(A part.) (Haut.)
Et moi qui n'ai pas pu le prévenir! Mon père
Dès le premier abord, n'aura point....

LORMON.

Au contraire.
Vos instances ont eu les plus heureux effets.
Bref, soit Philopœmen et son brillant succès,
Dont je vous ai tantôt apporté la nouvelle;
Soit vous-même... Il était enfin d'humeur si belle,

Que nous pûmes à peine échanger entre nous
Trois paroles ; déjà ma nièce était à vous.

GERVAL fils, à part.

Il m'a donc pardonné ! Par quel heureux prodige ?...
(Haut.)
Il vous a demandé Juliette ?

LORMON.

Oui, vous dis-je ;
Et d'ailleurs, dans l'instant, lui-même il va venir.

GERVAL fils.

Mon père ?

LORMON.

Il est ici.

GERVAL fils, à part.

Que vais-je devenir ?
Lui qui me croit toujours à Turin !

LORMON.

Il me semble.
Qu'un tremblement soudain.... qu'avez-vous ?

GERVAL fils.

Rien; je tremble
De plaisir, d'espérance.... En effet, je ne puis
Suffire aux sentimens.... Je ne sais où j'en suis.

LORMON.

Mais dans cette famille, ils ont une manière
D'être gais et contens tout-à-fait singulière !
Çà, vous remettez-vous de votre bonheur ?

GERVAL fils.

Oui.

LORMON.

L'ami Gerval, approche.

GERVAL fils.

Ah! mon Dieu, c'est bien lui!

LORMON.

La future le suit.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GERVAL PÈRE, VERDELIN.

VERDELIN, un papier à la main.

L'ARTICLE est bien, j'espère?

GERVAL père.

Les voici; chut!

VERDELIN, à Gerval.

Ah çà! vous me servez de père?

VERDELIN et GERVAL fils, s'avançant l'un vers l'autre.

Mademoiselle....

GERVAL père, à Verdelin.

Eh bien! tous vos vœux sont remplis!
Regardez cette enfant: — Que vois-je, ici, mon fils?

LORMON.

Tu l'ignorais?

GERVAL père.

Sans doute.

GERVAL fils, se plaçant entre son père et Lormon.

Oui, de quelque artifice

Je me dois accuser ; mais rendez-moi justice :
Avant tout, il fallait vous devoir mon bonheur.
Jaloux, entre vous deux d'être médiateur
Je voulais... ce qu'a fait un hasard favorable :
Ce vœu qui s'accomplit fut-il donc si coupable ?

GERVAL père, courroucé.

Depuis quand d'Italie êtes-vous de retour ?

GERVAL fils.

Je ne suis point parti.

GERVAL père.

Qui vous retint ?

GERVAL fils.

L'amour.

VERDELIN.

Eh ! bien, il est au moins naïf et laconique.

GERVAL père.

Et mes recouvremens ? mes cotons d'Amérique ?
Vous voilà sans état, amoureux, quel travers !
Il ne manquerait plus que vous fissiez des vers.

GERVAL fils.

Les vôtres sont les seuls, mon père, que l'on vante.

GERVAL père.

Lormon, tu dois chérir ta nièce, elle est charmante.
(Montrant Verdelin.)
Tu portes à Monsieur, je crois grande amitié,
Unis-les ; dans leurs vœux je me mets de moitié.

GERVAL fils.

Eh ! mais, que faites-vous ? C'est celle que j'adore !

LORMON.

Tu la voulais pour lui ?

GERVAL père.

Je la demande encore.

LORMON.

C'est prendre bien des soins.

VERDELIN.

Il faut en convenir,
Mon rôle devient pâle et lourd à soutenir ;
Je crois, Dieu me pardonne, ici qu'on me refuse.

SCÈNE XV.

GERVAL FILS, JULIETTE, LORMON, GERVAL PÈRE, VERDELIN, CLAIRE.

JULIETTE.

Ah ! mon oncle, d'un tort il faut que je m'accuse :
Du théâtre aujourd'hui l'esprit préoccupé,
Un devoir, qui m'est cher m'était presque échappé ;
J'oubliais votre fête : une main attentive
M'a partout remplacée ; et je vois, quand j'arrive,
De chiffres, de flambeaux se parer le jardin,
J'en dois remercier, qui ?... monsieur Verdelin ?

VERDELIN.

Non ; l'auteur de ces soins, ma belle demoiselle...

CLAIRE, montrant Gerval fils.

Est Monsieur que voilà.

JULIETTE.

Monsieur... je me rappelle...
Où l'ai-je vu, mon oncle?...

LORMON.

Au bal; puis ce portrait...

JULIETTE.

Vous savez...

LORMON.

Tout.

GERVAL fils.

Mon père!

GERVAL père.

Enfin je suis au fait.

LORMON, à Juliette.

(Montrant Verdelin.)

Pauvre enfant!... pour Monsieur tu l'avais demandée,
(Montrant Gerval fils.)
Et pour ce brave, moi, je l'avais accordée.

GERVAL père, à Verdelin.

Monsieur, j'ai deux enfans; j'allais sacrifier
Sans le savoir, à l'un le bonheur du dernier;
Père dénaturé, je prétends au contraire
Immoler au cadet tous les droits de son frère.
Au nom de celui-ci j'accepte un doux hymen,
Vous, comme vous voudrez, traitez Philopœmen.

VERDELIN.

Je reprends ma justice! elle sera cruelle.

GERVAL.

Eh! bien, vous aurez tort; ma pièce est assez belle.
J'en puis parler, je crois, tout haut, sans vanité,
Car je suis pour moi-même une postérité.

VERDELIN prêt à déchirer son article.

Je vais anéantir... Non pas! ceci renferme
Des observations d'un style heureux et ferme,
Et mon article, ailleurs, peut servir tout entier.

GERVAL père.

Et vous ne craignez pas pour l'honneur du métier ?

VERDELIN.

Mon métier? vous voulez me l'apprendre peut-être,?
C'est de juger, Monsieur, et non de m'y connaître.

GERVAL fils.

Monsieur juge de loin.

GERVAL père.

Il était ?....

GERVAL fils.

Dans Auteuil,
A l'heure où votre muse obtenait tant d'accueil.

GERVAL père.

Et moi, qui redoutais les yeux d'un si grand maître!
(A Verdelin.)
J'en suis fâché, Monsieur, mais on va vous connaître;
Vous ne pouvez plus nuire, avec vos jugemens,
A personne.

VERDELIN.

Si fait, dans les départemens.

GERVAL père.

Allez, on y voit juste ; et l'estime publique
De la mauvaise foi distingue la critique;
Honneur au vrai talent, qui se montre partout
Guide éclairé des arts et défenseur du goût ;
Mais du mal et du faux ces ignares apôtres....

VERDELIN.

Vous avez bien raison, ces gens font tort aux autres.
Je reste.

LORMON.

Et quel article enfin nous restera ?
Le public vous attend.

VERDELIN.

Le public attendra.

(A Gerval père.)

Monsieur, si le dégoût, au théâtre ordinaire,
Ne vous avait contraint d'être millionnaire,
Vous eussiez été loin!

GERVAL père.

Comme vous je le crois.
Mais Thalie et sa sœur vont recouvrer leurs droits;
Dans leur quartier natal un temple s'édifie,
Et l'émulation du talent est la vie.
J'applaudis à ces plans : et bien qu'ayant été
L'un des heureux du siècle, il est de l'équité
Que les rois fainéans qui gouvernent la scène
Sans un TOUR DE FAVEUR accueillent Melpomène ;
Que le public soit juge, et que dorénavant
On puisse être du moins sifflé de son vivant.
Je ne dis pas qu'un jour je n'essaie à reprendre

Mes pinceaux; j'ai le plan d'un certain ALEXANDRE !....
« Puissent bientôt les Grecs, vengés, indépendans.... »
(Il ressent une douleur de goutte et poursuit en souriant.)
Je suis fou, je retourne à mes correspondans,
Aux soins de mon commerce ; et dans ces jours prospères,
Aux plaisirs de tous tems. Mon vieil ami, les pères
De folle vanité n'ont que de courts accès,
Le bonheur des enfans, voilà leur vrai succès.

FIN DU TOUR DE FAVEUR.

PLAUTE

OU

LA COMÉDIE LATINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

PAR M. LEMERCIER;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 20 janvier 1808.

Animus æquus est optimum ærumnæ condimentum
PLAUTE.

NOTA. La Notice sur M. Lemercier, se trouve dans le tome X des Tragédies, ou 10e vol. de la présente collection.

OPINIONS

SUR

LA COMÉDIE DE PLAUTE,

RECUEILLIES PAR L'AUTEUR.

Une comédie en trois actes n'est pas tellement importante pour son auteur même, qu'il lui faille la défendre ou en appuyer le succès par une grave *préface*. On doit toujours proportionner les frais qu'on fait à la valeur des choses. Je me bornerai, en publiant mon *Plaute*, à présenter les remarques que j'ai recueillies et les réponses qu'elles m'ont suggérées.

Si ce sont les meilleurs modèles qu'il est nécessaire d'imiter en tout dans l'art qu'on cultive, ce seront chez nous *Corneille* et *Racine* qu'on suivra dans le genre dramatique-tragique, et le seul *Molière* dans le comique. Transcrivons ici cet avis de *Molière* qui s'excusait de ne pas protéger l'un de ses ouvrages par une dissertation superflue : « *Je ne manque point*, écrivit-il, *de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la*

tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste. J'aurais parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auraient pas refusé ou des vers français ou des vers latins. J'en ai même qui m'auraient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. » On sent à cette phrase combien ce docte écrivain, qu'il m'arrivera plus d'une fois de citer dans mon récit, évitait le travers de la pédanterie et toute vanité dogmatique, manie de notre siècle, non moins dissertateur que les siècles du Bas-Empire, pleins de subtilités métaphysiques et théologiques.

La représentation de ma pièce ayant excité dans le parterre, au commencement du troisième acte, des débats très-vifs dont j'avais, en froid spectateur, attentivement étudié les causes; le succès qu'a remporté *Plaute* ayant été un moment disputé, je crus que je pouvais sans inconvenance aller entendre les différens avis pour en profiter, et je parcourus les corridors du théâtre. Je ne l'eusse pas fait, si l'ouvrage fût tombé, de peur que ma présence ne s'interprétât comme une insouciance affectée des jugemens de tous. Si, au contraire, son succès n'eût pas été suspendu,

j'aurais craint de témoigner cette risible complaisance pour soi-même d'un auteur qui vient humer l'encens des louanges. L'état douteux des opinions me devenait avantageux, puisqu'il m'était instructif, et je sortis de ma loge sans embarras de ma figure.

Dans les divers groupes assemblés près du foyer, une personne m'aborde, et, après les complimens d'usage sur ma réussite, me demande, en s'étonnant de mon calme, si je l'ai conservé pendant tout le tems du spectacle. — Non, lui dis-je, à l'instant où les querelles se sont élevées entre les auditeurs, je songeai que mes amis se trouvaient dans la salle, et je fus ému : l'intérêt de cœur qui les exposait par zèle pour moi, m'est plus sensible que l'intérêt de mon amour-propre; ce dernier n'est rien au prix de l'autre, et ne m'agite guère.

Une autre personne qui combattait mes détracteurs m'aperçut, et me dit que je devrais être affligé des sévérités du public : elle n'accusait que sa rigueur de l'effet produit par mes propres fautes. Je l'interrompis : « Non, Monsieur, votre bienveillance pour l'auteur vous rend aveugle sur les dispositions marquées par la multitude. Ce même public lui a bien accordé l'indulgence qu'il avait sollicitée, et

le résultat le plus honorable dont il puisse jouir, est cette preuve générale de bonté et d'attention, véritable prix de son travail; faveur dont il est reconnaissant, douce preuve d'estime qui resserre son indispensable engagement de se faire toujours estimer. Le public, laissé à lui-même, n'est point tel ou tel parterre d'un jour, c'est le durable et unique maître d'un écrivain, c'est de lui que partent les leçons les plus directes, les plus profitables, les plus nobles récompenses, et sa voix, ou soudain, ou à la longue, surmonte toutes les partialités. Je n'avais exprimé cela dans mon *Prologue*, que parce que je le pensais, et non pour m'attirer sa faveur. Une douzaine de perturbateurs a seule causé le tumulte, et je distinguai même en ce bruit que le vœu du grand nombre protégeait la pièce. Les longueurs de quelques scènes pesaient d'autant plus dans les défectuosités de l'ouvrage, qu'on craignait qu'elles ne le renversassent, et toutes les mains ont pris plaisir à en relever les parties fortes et le dénouement.

— Au moins, me répondit-il, vous conviendrez que votre *Plaute* n'a été que superficiellement senti par les gens du monde, et que les principaux traits de son caractère et des personnages qui l'entourent ont échappé

à ces gens-là. — Aucun, Monsieur; les gens du monde ne méritent pas le reproche que vous leur adressez, la plupart ont exercé leur goût par la lecture, dans le commerce des beaux-esprits, dans l'observation des choses. Il ne s'agit pas ici de prononcer sur de la haute poésie, ni sur des détails scientifiques, mais sur des mœurs théâtrales, mais sur le langage des passions et des ridicules. Où a-t-on cru que la bonne compagnie ne fût pas une excellente école de plaisanterie, de connaissance du cœur, et du vrai jeu des scènes de la vie? Tel homme qui n'a jamais fait imprimer une feuille, se laisse prendre à ce qui le divertit ou l'attache, saisit le bon par un sens droit et naturel, se forme une opinion à soi, et l'ose énoncer, tandis qu'un pesant érudit n'émet pas la sienne, ou ne sait penser que d'après sa bibliothèque et que sur la foi de ses confrères.

— Vous me surprenez, répliqua-t-il, de préférer le suffrage des ignares à celui des lettrés. — Ne confondons pas, et n'outrons rien : il est des ignorans en société comme il est des grimes dans les colléges; ce ne sont pas les moins nombreux ni ceux qui tranchent le moins hautement en leurs décisions. L'indulgence et la réserve signalent les gens vraiment instruits.

— J'entends pourquoi vous dites cela, ajouta un témoin de notre explication, vous êtes l'auteur de *Plaute*. Vos collègues ; qui vous traitent avec amitié, vous inclinent au sentiment que vous manifestez. Il vous importe de vanter cette réserve et cette bonté des hommes qui vous ménagent en leurs jugemens. — Oui, Monsieur, les littérateurs dignes de ce nom ont mis à profit la peinture que notre *Molière* offrit comme un miroir aux gens de lettres ses contemporains, lorsqu'il railla *leurs ménagemens de pensées, leur trafic de réputation, leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers*. Relisez *la critique de* L'ÉCOLE DES FEMMES. Les écrivains d'aujourd'hui se louent quand ils en ont sujet, ou se taisent. J'en ai déjà rencontré plusieurs qui m'ont marqué de l'approbation : un coup-d'œil m'a suffi pour voir qu'elle était sincère ; car la dent de l'envie ne mord pas le cœur de tous : il y a dans la république des lettres de dignes citoyens et une populace.

Je m'esquivais et glissais vers un autre groupe, lorsqu'un inconnu me tira par l'habit et m'entretint à l'écart en un coin. — Votre succès me charme, dit-il avec politesse ; mais je redoute que l'influence des feuilles publi-

ques ne le démente ou ne l'atténue, si vous n'engagez pas quelques amis de leurs rédacteurs à vous soutenir ou à vous épargner leurs attaques. — Moi, Monsieur! ah! j'ai plus de confiance dans la droiture d'intention du grand nombre, que d'effroi de la perversité de quelques-uns. Je me livre, je garderai mon silence habituel, et n'aurai jamais pour mes ouvrages de rapport personnel qu'avec mon vrai maître, le public. Les gens impartiaux me soutiendront, si je vaux la peine qu'on m'appuie, et ne douteront point que je ne sois touché de leur éloge ou de leurs conseils.

— Discutons, s'il vous plaît, poursuivit l'inconnu, l'objet de votre *Prologue* et celui de votre comédie. N'auriez-vous pas dû mieux éclaircir votre but, exposer davantage ce qu'était *Plaute*, les circonstances de sa vie, ce que pensaient les anciens de son talent; enfin, détailler tout, afin de tout apprendre à un parterre neuf, et que vous dérangiez de la routine de son théâtre moderne? — Je ne sais, répondis-je, si j'aurais pu prévoir par-là toutes les oppositions qui naissent dans chaque esprit, et s'il eût été convenable d'attribuer au parterre une ignorance qu'il n'a pas. N'accomplit-t-on pas son projet quand on se fait bien comprendre? Puisqu'il est vrai qu'on a

beaucoup applaudi et un peu murmuré, l'a-t-on fait sans avoir compris? non sans doute. J'avais donc assez préparé mon sujet, et l'on se fût lassé d'une explication sur ce que chacun pouvait savoir comme moi. J'ai cru suffisant de nommer *Plaute*, poëte comique latin, qui vécut contemporain de *Scipion* au tems de la république romaine, et de dire qu'en empruntant de lui mes ressorts de comédie, j'imitais *Molière*, son vainqueur.

— Fort bien, mais à quoi bon nous ramener à l'enfance de l'art sorti de sa grossièreté originelle? Rien ne vous y forçait, ainsi que votre modèle qui le forma et le perfectionna à l'époque où la bonne comédie manquait chez nous de bons exemples. — Aussi n'ai-je pas voulu rappeler les Français à ce premier genre, mais offrir comme un tableau curieux la source d'où la comédie est née, et l'esprit de son créateur. Le seul caractère de *Plaute* m'a fourni un portrait original digne de notre scène; c'est-là ce que les progrès de nos modernes m'ont appris à représenter; c'est-là ce que ne m'a point prêté la *Thalie* romaine. Les élémens que je lui ai repris m'ont aidé à environner *Plaute* d'accessoires assortis au costume qu'il porte. L'eût-on reconnu entouré d'autres interlocuteurs, non plus que couvert

de l'habit qui nous revêt? Il faut que tout, en un spectacle, soit conforme à son objet principal pour maintenir l'illusion, et je n'ai redonné le simple rudiment de l'art que pour l'opposer au goût, à la mode et à l'afféterie des pièces brillantées par le marivaudage.

Nous nous arrêtâmes-là au bruit de quelques personnes qui s'écriaient l'une à l'autre en passant: *Ah! le plat ouvrage! — Point d'intérêt. — Aucun nœud. — Que vous en semble? — Détestable! Et pourquoi? — Parce qu'il est détestable.* (On eût cru entendre encore le marquis de la critique de *l'École des Femmes*, et ses *tartes à la crême*)! — *Ni but moral, ni goût, ni plan!*

Mon inconnu demanda les raisons de leurs arrêts à ces déterminés rigoristes, et j'en interrogeai plusieurs tranquillement; mais je me convainquis bientôt qu'ils étaient plus embarrassés de motiver leur sentence que de la prononcer, et que moi de la subir.

Je retournai donc vers mon inconnu, qui reprit de cette manière: — On vous reproche de n'avoir animé votre fable par aucune action attachante; il fallait choisir un sujet qui émût et entraînât: n'était-ce pas aisé à imaginer? — Oui, certes; mais je me fusse empêtré dans l'inconvénient du drame, qui, dans ses puissans moyens d'émouvoir, se doit bien distin-

guer de la comédie; etce dernier genre lui-même se distingue en trois différens: la comédie d'intrigue, où la curiosité des événemens est le seul intérêt; la comédie de caractère, où la fidèle imitation des traits qu'on prétend peindre est l'unique point de l'attention; et enfin, la comédie, où ces deux parties sont jointes, et redoublent par le mélange de leurs qualités le bel effet théâtral; telle est celle de l'*École des Maris* et du *Tartuffe :* la mienne n'est que du second genre, et le personnage de *Plaute* m'a paru le remplir. *Le Misantrope, l'Avare, les Femmes savantes*, sont dénuées d'action; le mouvement des ridicules tient aussi plus de place dans ces pièces, et leur seule vivacité s'y développe d'autant mieux dans leurs cinq actes.

J'aurai lieu de vous faire remarquer encore une division dans les trois genres de comédie. Nos pères, moins scrupuleux, et plus sages que nous peut-être, riaient à des pièces dont le seul but était d'exciter l'enjouement par des folies facétieuses: ils ne recherchaient pas une intention grave dans l'*Étourdi*, dans *les Fourberies de Scapin*, dans *l'Amphytrion*, dans *le Légataire*, dans *la Femme Juge et Partie*, et ils savaient bon gré à un auteur dont la gaîté se bornait à les dérider : car c'est un

grand bienfait que de nous divertir de nos soucis. Mais, puisqu'on exige maintenant un but moral à tous les jeux d'esprit, n'ai-je pas le droit ici d'assurer que rien n'est d'un meilleur exemple pour les mœurs que l'aspect de ce *Plaute* que sa philosophie place au-dessus des coups de la fortune, qui se contente de peu, qui ne rougit de nulle condition, qui ne se targue ni de ses talens ni de sa fermeté, qui résiste à la pauvreté même, dont la force mâle n'a pas même besoin de la pitié, qui vit libre au milieu des hommes sans les braver, qui les peint pour les instruire et les amuser, et qui ne connaît de dominateurs que les dieux et l'équité de sa conscience? Une pareille image n'est-elle pas consolante pour le peuple, et ce courage en un sort malheureux ne plaît-il pas à tous ceux qui souffrent, et qui n'ont pour les distraire et les dédommager, ni luxe, ni festins, ni confidens? Je suis satisfait d'avoir tourné cela du côté riant; il m'eût été trop facile d'attendrir, si l'art de la comédie m'eût permis de faire pleurer.

— Je ne vous contredis pas en ce point, répliqua l'inconnu: mon cœur avait senti comme le vôtre, et mon désir était de vous entendre expliquer vos vues. Il est d'autres objections contre votre ouvrage que j'ai d'avance réfutées.

Celle, par exemple, d'avoir pillé *Molière* en dessinant un avare: ce reproche est injuste, puisque *Molière* l'avait pris à *Plaute*, et que les profondes traces laissées par un grand maître ne rendaient que plus difficile pour vous de marcher par le chemin où il imprima son génie. D'ailleurs, la présence de l'auteur comique en votre scène est un résultat neuf et de création. Chez *Molière*, c'est un avare qui perd un trésor ; chez vous, c'est *Plaute* qui trouve un avare: la noblesse du poëte en contraste avec la bassesse d'un homme qui se livre corps et ame pour avoir de l'or, et baise les genoux de celui même qu'il qualifiait de voleur ; voilà un frappant effet qui vous appartient et n'avait pas encore été produit.

Mais que je sache pourquoi vous avez usé de cette intrigue d'une femme vendue à *Dæmone* et à *Euclion*, sous le titre de leur fille et de leur nièce? — C'est, lui dis-je, une épreuve que j'ai tentée sur le goût présent des hommes, à qui j'ai soumis une scène admirée de Cicéron comme une des plus belles et des plus comiques du théâtre latin, et applaudie il y a tant de siècles! Cette épreuve n'est pas moins curieuse pour tous que pour moi: ce n'est qu'en risquant des expériences sur l'esprit humain qu'on finit par apprendre et ac-

quérir l'art de lui plaire. J'ai exposé la scène dont vous parlez, pour en faire l'étude et pour ma propre instruction.

Mon homme approuva mon essai. J'eus lieu ensuite de me convaincre que le goût de *Cicéron* était encore le nôtre : cette scène ayant été de mieux en mieux accueillie, aurait été plus goûtée encore, si un moins inhabile auteur l'eût traduite.

A peine avais-je salué et quitté mon inconnu, que deux raisonneurs bénévoles très-connus de moi, me saisirent au passage : l'un, rigide pédant, tout hérissé d'argumens et se raidissant sur des apophthegmes qu'il ne comprend pas; l'autre, faux puriste, toujours plus indigné que *Philaminte* des outrages qu'il croit faits à la langue et à la grammaire. Le premier ne pouvait me pardonner, disait-il, de n'avoir pas respecté les règles de l'art dramatique dans la contexture de ma comédie. J'avoue que je ne savais en quoi j'y avais manqué, et je lui repartis par ces paroles que je me souvenais d'avoir lues dans le bon *Molière* : — *Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorans et nous étourdissez tous les jours! Il semble, à vous ouir parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant*

*ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëme, et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours sans le secours, d'*Horace *et d'*Aristote. *Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et* QUE CHACUN NE SOIT PAS JUGE DU PLAISIR QU'IL Y PREND ?.... *Ne cherchons pas le raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.*

Mon érudit ignorait d'où je tirais cette réponse, et n'y trouva pas le sens commun : je souris en moi-même de ce qu'il blâmait ainsi la raison de *Molière* et se prenait à mon piège.

Le second critique n'entra pas dans ces difficultés; il se récria contre mon style. — Que d'expressions triviales ! que de mots bas et hasardés sans choix ! quelle inégalité dans le ton ! J'essayai d'abord de me disculper du tort des grossières pointes faites par les mauvais plaisans qui séparent les syllabes et détournent les significations des mots. Jamais la pudeur d'un écrivain un peu sévère ne saurait prévoir la licence des équivoques ordurières; il n'y

songe point : le bon ton donne cette innocence à l'esprit.

J'ajoutai que la familiarité des locutions les plus communes convenait le plus à la franchise des personnages comiques : un mode uniforme de langage confond toutes les conditions, empêche de discerner les habitudes des maîtres et des valets. Notre délicatesse, trop scrupuleuse, bannit la naïveté et glace le rire ; souvent même une expression un peu crue anime la saillie du ridicule. Je sais, comme on l'a cent fois répété, qu'il ne faut pas ressembler à Molière en toussant et crachant comme lui : on peut ne pas faire dire à *Sosie* qui s'excuse d'avoir refusé le baiser conjugal à *Cléanthis* :

J'avais mangé de l'ail...

Mais sifflerions-nous donc, mais perdrions-nous cette charmante scène pour ne pas entendre ce même *Sosie* s'écrier à sa femme ?

Quoi ? je ne couchai point !

Ce mot *coucher*, que prononce si naïvement encore *Alcmène* devant son mari ; ce mot soulèverait le scandale et les huées, et pourtant il sert de fondement même à la situation

la plus risible, à ce qu'on nomme *vis comica*. Laissons donc à ce genre toute son aisance, sa vérité, sa liberté, si nous voulons être égayés comme nos pères. Ne circonscrivons pas l'usage des termes aux mesures glacées du ton de nos salons : le fard, le jargon étroit et précieux de quelques sociétés est étranger, inintelligible au peuple qui vient écouter et saisir les ridicules de tous les états. Vous amoindrissez l'art en le restreignant ainsi. Chaque auteur deviendra sérieux par timidité, si vous appelez son enjouement bouffonnerie et son naturel indécence.

D'accord ! me répondit le critique (car ces sortes de gens approuvent toujours le précepte, et en blâment toujours l'application) : néanmoins les choses vulgaires se peuvent relever et orner par les expressions nobles. Pourquoi dans ces vers, par exemple,

Et qui droit en ses mœurs veut voir son fils marcher ;
Marchant plus droit que lui, ne doit pas trébucher.

Pourquoi ce verbe *trébucher* ? on l'a murmuré.—Eh, Monsieur ! c'est l'expression nette et correcte : il ne dépendait que de moi de substituer là des vers infailliblement applaudis à la fin d'une tirade ; je n'avais qu'à dire :

Et qui droit en ses mœurs veut voir son fils marcher,

Marchant plus droit que lui dans sa ferme sagesse,
Ne doit de la vertu jamais se détacher!

Ces grands mots de *sagesse*, de *vertu*, tout pleins de l'emphase du drame, ne sont pas sifflables; mais les amateurs éclairés n'eussent pas reconnu en ces vers le ton vrai de la comédie.

Je ne défendrai pas tous les termes que j'emploie; j'ajouterai seulement qu'il en est même d'inusités qui sont quelquefois préférables aux autres; et ce n'est pas les juger raisonnablement que de les isoler en les ôtant de leur place pour les condamner. *Le Misantrope* dit, en parlant d'un fourbe :

Au travers de son masque on voit A PLEIN le traître.

A plein ne se dit point, et ne s'est dit qu'en ce vers; et là, il est excellent : le sentiment le plus vif l'a dicté.

Notre conversation durait, quand je revis l'inconnu qui m'avait d'abord arrêté. Cet honnête homme poussa le zèle jusqu'à me rapporter les autres bruits qu'il avait écoutés pour m'être utile. Son soin obligeant me gagna le cœur; car il ne m'apportait pas d'éloges, mais de nouvelles leçons, ou cherchait près de moi des réfutations justes aux erreurs qu'on semait au hasard. — On blâme, dit-il,

votre personnage d'*Épidique*, et je l'ai défendu. C'est une espèce de *Dave*, rôle ancien, esclave acheté, et non un valet à gages, rôle habituel aujourd'hui dans nos comédies. Tous vos masques sont antiques, hormis celui de *Zélie*. —Vous avez raison, Monsieur : à Rome on ne produisait pas en spectacle les dames romaines, mais des courtisanes vendues; et cela, non par licence, comme on le croit, mais par une pudeur qui respectait les mœurs publiques en couvrant les mœurs domestiques d'un mystère prudent. Une veuve enjouée, mais tendre, devait prendre sur notre scène la place d'une mérétrice qu'il n'eût pas été décent d'offrir à des spectateurs français. — On est surpris, continua-t-il, que vous ayez commencé deux actes par deux longs monologues. Se peut-il que la même plume qui a tracé de hauts sentimens dans l'un ait écrit le grossier badinage de l'autre? — J'ai commencé deux actes ainsi pour qu'on remarquât mieux les deux hommes qui parlent. Là, c'est *Plaute* qui entre en colloque avec soi-même; là, c'est *Epidique*. Le libre penseur ne vit que par ses idées, et ne s'ennuie pas de vivre, quoique infortuné. L'esclave ne vit que par ses sensations, et est las de vivre dès qu'il souffre. — Toutes ces intentions se re-

marqueront, me dit l'inconnu; et il me serra la main affectueusement.

L'un des témoins souriant avec malignité ; — Ainsi vous croyez, me dit-il, avoir raison en tout, et vous êtes très-content de vous-même! — Je suis loin de là, répondis-je; et je vais vous le prouver. Un auteur est suspect s'il se donne toujours raison; mais veut-on, lorsqu'il croit n'avoir pas tort qu'il se la refuse par une humble affectation, et qu'il imite les hypocrites qui se courbent jusqu'à terre sans déguiser leur orgueil?

Il m'interrompit en m'accusant d'avoir déjà signalé ma bizarrerie par l'ouvrage de Pinto, qu'il qualifiait de monstrueux. Je le priai de ne pas démentir la foule de suffrages honorables que cette comédie politique m'avait obtenus, ni les applaudissemens que le public avait accordés à chacune des représentations qui suivirent la première, si orageuse. Je lui démontrai que ce genre de composition, très-différent du drame héroïque, par la présence des seuls ridicules qui en exclut le pathétique empesé et larmoyant, jetterait peut-être un vif éclat s'il recevait une forme plus régulière, et qu'un jour il plairait beaucoup à nos Français nés spirituels, railleurs, et aimant les vives impressions comme les Athé-

niens. *Pinto*, d'ailleurs, est ma seule innovation dans ma carrière théâtrale; car mon *Plaute* est une imitation de l'antique, ainsi que mon *Agamemnon*.

Mon homme se fâcha, et me dit que j'avais profané sur le théâtre des choses sacrées auxquelles la comédie ne doit pas toucher, et que l'opinion avait condamné cette licence. — Je ne connais, dis-je, de sacré que la vertu, de bon que le vrai, de juste que le public; et il n'a pas puni *Molière*, qui démasqua les vices et les imposteurs sur son théâtre. Vous vous convaincrez, Monsieur, de mon respect pour un tel arbitre des mœurs et du goût, en revenant voir mon *Plaute*. Les retranchemens et les corrections que je médite prouveront au public que ma soumission à ses arrêts aura tâché d'effacer les fautes qu'il m'a bien désignées; si je ne le contente pas, ce ne sera que par impuissance de mieux faire.

Alors une multitude d'hommes, de femmes, d'auteurs, de savans, de nouvellistes, de chansonniers, descendit devant nous les escaliers qui retentissaient de ces mots : — Les acteurs ont joué à ravir! je viendrai les revoir dans *Plaute*. — Moi, j'ai mal entendu, je reviendrai prendre une meilleure place pour juger *Plaute*. — Vous respecterez notre som-

meil, car nous y reviendrons dormir. — Je gage que la seconde représentation sera une chute; j'y assisterai. — Je gage, moi, que la salle sera vide; je viendrai m'en assurer. — Nous avons ri et applaudi à *la Comédie latine*, parce qu'elle remplit son titre, parce qu'elle nous présente la vieille intrigue, les *Daves*, les *Euclions* du tems de la guerre punique, et souvent des tableaux pittoresques. Nous reviendrons nous transporter un moment à Rome. — Nous, parce que nous aimons l'auteur (heureux si c'eût été là le mot des jolies femmes)! Un étranger disait à son voisin : — Monsieur, quel est ce grand acteur comique qui joue *Plaute*? — C'est, Monsieur, un grand acteur tragique. — Cet admirable talent dans les deux genres a illustré *Garrik* autrefois, — et aujourd'hui *Talma*. — Je reviendrai l'applaudir.

— Bon! me dis-je, ils y reviendront. La salle était pleine à la seconde représentation, et celles qui l'ont suivie n'ont pas trompé mes espérances.

J'avouerai toutefois que je ne fondai jamais l'honneur d'un succès véritable sur l'affluence des spectateurs ni sur le silence des critiques. La riante comédie de *l'Ecole des femmes* fut cruellement critiquée, et le public vint en

foule l'applaudir avec justice. La sévère comédie du *Misantrope* fut dédaignée du parterre, qu'elle n'attira pas; et le public rendit enfin hommage à ce chef-d'œuvre. Mille autres exemples attestent qu'infaillible appréciateur du bon et du mauvais, des grands et des petits ouvrages, ainsi que des diverses actions des hommes, le tems est le seul juge irrécusable.

—

PROLOGUE DE PLAUTE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MERCURE.
THALIE.

PROLOGUE.

—

MERCURE, THALIE.

THALIE.

Seigneur Mercure, ici qui vous fait donc venir ?
Est-ce que Jupiter, pendant la nuit prochaine,
Vous a chargé de vous tenir
A la porte d'une autre Alcmène,
Tandis que ses bontés pour quelque Amphytrion
S'amuserait encore à dorer la pilule
Par qui la naissance d'Hercule
Attira ma dérision.

MERCURE.

Thalie, épargnez-nous les traits du ridicule,
Et des Dieux ménagez le roi.
Son tonnerre est plus fort que n'est votre férule :
Malheur à qui se joue à plus puissant que soi !

THALIE.

J'ai droit de me moquer de quiconque est risible :
Du vieux Destin il sait l'arrêt.
Gêner mes libertés n'est pas long-tems possible ;
S'il tonnait pour cela, Momus m'en vengerait ;
Tout l'avenir le raillerait ;
Car ainsi que l'Amour le rire est invincible ;
Mais le haut Jupiter dédaigne un malin trait.
Mon esprit moqueur ne consterne
Que les humbles mortels ou qu'un dieu subalterne.

MERCURE.

Je suis un dieu d'esprit au-dessus des propos.

THALIE.

Vanter l'esprit qu'on a, c'est risquer la satire :
Ne parlez pas du vôtre, ou craignez les bons mots.

MERCURE.

D'où vient que mon seul nom toujours me les attire ?
Que de maris trompés sans moi seraient plus sots !
Parfois n'est-il pas doux aux Thébains qui reviennent
Que mon honnêteté place sur leur chemin
De bons valets qui les retiennent,
Lorsqu'amoureux acteur un dieu les double enfin ?
Malgré les envieux, à la ville, en province,
On m'honore, et l'on sait que des amis du prince
L'ami de Jupiter est le patron divin.
Espérez-vous, indiscrète Thalie,
En me raillant être bien accueillie ?

THALIE.

A vos craintes, je m'aperçoi
Que le titre de Plaute, affiché dans la ville,
Rallume votre injuste bile
Contre un comique auteur qui railla votre emploi.

MERCURE.

Oh ! que de tant de hardiesse
Il fut bien châtié par moi !
Protecteur des larrons et de tous gens sans foi,
Je leur fis un butin de toute sa richesse.

THALIE.

Le plus grand de ses biens ne lui fut pas ôté.

MERCURE.

Quel était ce bien ?

THALIE.

La gaîté,
Une ame forte, et l'art de peindre la faiblesse
De la bizarre humanité.
Lui-même est aujourd'hui le sujet de sa pièce,
Hommage à Plaute mérité.
Ce père de la comédie,
Qui fut un de mes premiers fils,
Ne fit pas larmoyer ma figure enlaidie,
Et devant les Romains, sur ma scène applaudie,
La montra sans grimace abandonnée aux ris,
Vivre en son naturel, et d'une main hardie,
Arrachant aux regards surpris
Des ridicules et des vices
Les masques rehaussés par un vrai coloris.
Cet art, qui du public le rendit les délices
Sur Térence plus pur lui fit gagner le prix.

MERCURE.

Je le sais, et j'en eus dépit au fond de l'ame;
Mais quoi? me souvenant que Plaute me fit voir
En complaisant valet d'une adultère flamme,
Par votre Molière, Madame,
Je lui fis voler son miroir.
Ce grand peintre des cœurs effaça ses ouvrages
Par la franche couleur des siens;
Et tous ses naïfs personnages
Seront à jamais les soutiens
De son renom fondé sur d'éternels suffrages.

Oui, grâce à la publique voix,
Plaute est anéanti par l'éclat de Molière :
Molière envisageant les grands et les bourgeois,
Les travestit si bien, prit si bien leur manière,
Qu'aux tableaux égayés par sa docte lumière,
Nous autres, Dieux, avons ri mainte fois
Qu'il ait fait de bon cœur rire même les rois,
Dont la grave mine est si fière!

THALIE.

Oui, sans bouffonerie il a su plaire à tous.
Son style plein de verve est plaisant, vif et doux :
Son mime de chacun prend le ton et le geste ;
Noble comme Térence, il fait parler Alceste ;
Prompt et gai comme Plaute, agir Sosie et vous :
C'est-là que son goût vrai surtout se manifeste.
Sa sagesse n'eut point ce dédain singulier.
Du gros rire du peuple et du ton familier.
Quand son bon Chrisalde conteste,
Il rappelle sans fard, par le plus simple mot,
Et son rôt qui se brûle, et le sel de son pot.
Plus d'un chef-d'œuvre nous l'atteste,
Ses acteurs parlent net en leur profession ;
Le bûcheron fagot, l'imposteur onction,
Le médecin purgation...
Je consens qu'aux maris, pour cause,
On sauve la naïveté
De l'épithète qui les glose :
On ne rira pas moins de leur morosité ;
Car adoucir pour tous le terme inusité,
Pour eux n'adoucit pas la chose ;
Mais je veux que la vérité
Repousse du faux ton l'uniforme système,

Que l'auteur disparaisse, et que le vice même
Soit traîné sur la scène en propre original,
Et qu'on craigne un peu moins de sembler trivial
Par la force comique et l'enjoûment extrême.
En ses vivans effets Molière est sans égal;
On dirait que partout sa raison inflexible
Pourchassant les travers, veut les mettre aux abois :
Si même son art infaillible
Ne put les corriger, rendre les cœurs plus droits,
C'est que l'homme est incorrigible.

MERCURE.

Les Ménechmes qu'ici Regnard fit revenir
Annonçaient un rival à votre époux unique.

THALIE.

On sent trop l'écrivain à son style caustique;
Molière de trop d'art eut l'art de s'abstenir;
Et comme a dit le Satirique,
J'ai sur mes brodequins grand'peine à me tenir,
Tant, depuis son trépas, je suis mélancolique!
Ce n'est donc point pour le lui comparer
Qu'on ose ressusciter Plaute;
Et ce n'est qu'un portrait qu'on essaie à montrer
Du modèle premier d'une gloire si haute.
Melpomène a su plaire en r'ouvrant le chemin
Où passa chez les Grecs le cothurne tragique;
On peut se plaire à voir dans le pays latin
Où marcha la muse comique.

MERCURE.

De quel œil pensez-vous que les Parisiens
Verront la comédie antique,
Si votre art nouveau ne s'applique

À rajeunir son masque et ses traits anciens ?

THALIE.

Peut-être ils jetteront un œil de complaisance
Sur l'image de Plaute au vieux tems des Romains,
Trouvant à peindre en eux tous les travers humains
Dont les Français encor peignent l'extravagance.
Les spectateurs seront, je pense, récréés,
Si de cet auteur-là le caractère brille,
De l'entendre au milieu de ceux qu'il a créés
Comme un père dans sa famille.

MERCURE.

Moi, qui n'oubliai pas là-haut
Comme avec irrévérence
Fit parler les Dieux ce maraud,
Je veux par vingt sifflets tirer de lui vengeance...

THALIE.

Ah ! pour un dieu d'esprit, vous êtes par trop vif !
Est-ce que sans entendre un vrai public condamne ?
J'en appellerais, moi, comme mon Métromane,
Du parterre en tumulte au parterre attentif ;
Le public est un juge éternel, pur et sage,
Qui prévoit tout, sent tout, peut tout apprécier :
Il sait ce qu'aux auteurs coûte le moindre ouvrage,
Et, bien loin de les effrayer,
Avec bonté les encourage.
Le talent des acteurs qui pourront m'appuyer
Des faveurs de ce juge eut plus d'un témoignage,
Et ce c'est qu'en leur jeu que j'ose me fier.

MERCURE.

Eh bien ! tirez-vous-en, je vais souffler l'orage.

THALIE.

Adieu donc! J'ai regret, ici seule avec vous,
De n'avoir nul témoin de notre dialogue;
Si l'on vous entendait, ce partial courroux,
Blessant les gens sensés, plaiderait bien pour nous
Et nous servirait de prologue.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

PLAUTE, poète comique.
EUCLION, oncle de Leusippe.
DÆMONE, frère d'Euclion.
LEUSIPPE, fils de Dæmone.
ÉPIDIQUE, esclave de Leusippe.
ZÉLIE, veuve romaine.

La scène se passe aux environs du port d'Ostie. Plusieurs bâtimens se découvrent sur les côtés du théâtre; vers le milieu est une masure sur le seuil de laquelle on voit la statue d'un dieu des foyers : cette ruine est attenante à l'une des maisons.

PLAUTE,

OU

LA COMÉDIE LATINE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PLAUTE, seul.

Que de mon mauvais sort j'ai lieu d'être fâché !
S'il me traite si mal, ce n'est pas par ma faute...
Qui l'eût dit, que le pauvre Plaute
Dût à tourner la meule être un jour attaché !
Que lui sert toute la doctrine
Qu'il puisa dans les bons écrits ?
Hélas ! n'en a-t-il tant appris
Que pour gagner son pain à moudre la farine ?
— Allons, Plaute ! tais-toi : tu raisonnes très-mal ;
Les livres qu'Athènes renomme
T'instruisent à lutter contre un destin fatal ;
Et c'est là des leçons la plus utile à l'homme.

Souffre donc tout en sage ; et considère comme
Les humains sur la terre ont tous un sort égal
Depuis toi, si chétif, jusqu'au fier Annibal.
Héros qui, l'an dernier, fut si terrible à Rome,
Et qu'à son tour pourtant fit tomber un rival.
— Je réponds à cela, Plaute, et non sans justesse,
Que n'étant ici bas consul ni général,
Tu n'as pas tant besoin d'éprouver ta sagesse ;
Pour vivre philosophe avec quelque succès,
Que, sert de t'exercer à vaincre les excès
D'une pitoyable détresse ?
Négociant honnête, ainsi que tu le fus,
Ayant bon lit et bonne table,
Un manteau moins usé, décence convenable,
Car la nudité rend confus,
Tu serais plus heureux, et non moins estimable.
Si les Carthaginois, près des murs de Sarsine,
En fuyant ne t'eussent pas pris
Tes biens, ton coffre-fort, et tes chers manuscrits,
Tu coulerais tes jours avec les beaux esprits,
En sage de meilleure mine ;
Et plus d'un parasite, en goûtant ta cuisine,
Vanterait tes travaux, et tu vaudrais ton prix.
Entends-tu cela, Plaute ? — Oui ; mais Plaute y réplique,
Que, né d'une humeur fantastique,
S'il eût trop savouré cette félicité,
Son aveugle amour-propre eût dédaigné peut-être
La douce médiocrité,
Bonheur qu'il eût pu méconnaître,
Et seul bien qu'il envie en son adversité ;
J'ajoute que, plus riche, il serait plus vanté :
A l'encens des flatteurs l'orgueil se laisse prendre ;

Qui sait de mes talens si moi-même entêté,
Je ne me fusse cru le vainqueur de Ménandre,
Avant même d'avoir lutté?
Que dis-je? du Destin le bizarre caprice,
En préservant ma vanité,
Ne me rend pas ce seul service.
Au milieu des humains saurait-on même agir,
Si l'on ne les eût vus sous leur diverse face?
Je tirerai du moins ce fruit de ma disgrâce,
Que, jeté bas sans que j'aie à rougir,
Je puis m'élever haut sans que rien m'embarrasse.
— A merveille! Irais-tu jusques à te louer
De ce maudit hasard qui toujours te ballotte,
Et qui se plaît à te jouer?
— Eh! pourquoi non? l'art que cultive Plaute
Doit chercher à s'instruire en tous les rangs divers:
Heureux, j'ai vu les grands, j'ai connu leurs travers;
Malheureux, des petits j'achève ici l'étude;
Et le hasard, propice ou rude,
M'apprend comment partout je ferai dans mes vers
Parler les bons et les pervers.
Ainsi des gens de toute classe,
A mon gré, j'étudie et les tons et les airs;
Et par tous les états le ciel veut que je passe,
Jadis maître, aujourd'hui valet,
Pour que naïvement j'en trace
Un tableau vivant et complet.
Patience! qu'un jour Minerve me seconde,
Et mes brodequins imprévus
Iront faire rire le monde,
Des vices effrontés que chez lui j'aurai vus.
— Seigneur Plaute, arrêtez: car en son monologue

Votre superbe esprit s'échauffe tant soit peu.
— Eh, non! toujours en nous, c'est ainsi qu'avec feu
Naît du pour et du contre un secret dialogue;
Et que, du sort nous allégeant les coups,
Pour mieux tromper nos maux, et mieux nous en distraire,
Notre babil imaginaire
Étourdit nos chagrins, et nous enlève à nous.

SCÈNE II.

PLAUTE, LEUSIPPE.

LEUSIPPE.

ÉPIDIQUE! est-ce toi?

PLAUTE.

Non : c'est Plaute qu'arrête
L'attrait de respirer l'air si pur du matin;
Compagnon du meûnier voisin,
Je rêve, en mon loisir, content qu'un jour de fête
Ait suspendu pour moi le travail du moulin.
Mais employez mon zèle; et, pour un prix modique,
Plaute agira pour vous aussitôt qu'Épidique :
Car, jadis fortuné, je dépensai mon bien
A rendre gratis des services;
Mais n'en ayant plus le moyen,
Sans honte d'être gueux, je vends mes bons offices,
Pensant qu'être honnête homme en ne possédant rien,
Vaut bien mieux que d'avoir beaucoup d'or et des vices.

LEUSIPPE

Ce langage de toi jamais ne me surprend :

Comme l'esclave Ésope, ici, tu moralises ;
Et déjà te singularises
Par des subtilités au-dessus de ton rang.

PLAUTE.

L'homme qui pense est-il grand ni petit sur terre ?
Je ne fais que du pain, et suis encor tout fier
D'en avoir sans que ma misère
Ait à fléchir sous un patron altier.
Mon seul lien, Seigneur, est un penchant sincère
Pour vous à qui je dois mon gain chez ce meûnier.

LEUSIPPE.

Ton salaire est trop peu de chose...

PLAUTE.

Peu de chose est beaucoup pour qui n'a rien, et plus
Qu'un pont d'or qu'on fait pour Crésus :
C'est le besoin en tout qui mesure la dose.
Enfin, je vous dois tout ; j'en suis reconnaissant :
A vous le témoigner un sentiment me lie ;
Et j'aime en vous, d'ailleurs, jusqu'à votre folie :
Cela vous soit dit en passant.

LEUSIPPE.

Je te retirerais de ta triste fortune,
Si j'étais opulent.

PLAUTE.

Ou bien, moins dépensier.
Puis à votre âge on n'a qu'un père pour banquier ;
Et convenez, Seigneur, que la blonde et la brune
Tirent plus d'un effet sur lui chaque quartier.
Vos Phrynés savent ce métier :
Heureux encor si vous n'en aviez qu'une !

Pardonnez, s'il vous plaît, à mon ton familier.

LEUSIPPE.

Quoi, Plaute? as-tu donc su que je suis infidèle,
Et qu'une jeune esclave amenée en ce port....?

PLAUTE.

Vous émeut d'un si beau transport,
Que l'aimable Zélie est au rebut pour elle.

LEUSIPPE.

J'en ai quelques remords... mais Pulchrine est plus belle!
Pulchrine est dans les fers! ses larmes, ses malheurs
Relèvent à mes yeux sa grâce naturelle...

PLAUTE.

Oui, rien n'est plus touchant qu'une maîtresse en pleurs!

LEUSIPPE.

Un pirate insolent la tient sous sa tutelle:
De parens qu'elle ignore elle est née en ces lieux,
Mais illustres, sans doute; et sa décence est telle,
Que je la crois au moins d'un sang...

PLAUTE.

Du sang des Dieux.

LEUSIPPE.

Des nochers audacieux
L'enlevèrent alors que la guerre punique
Emporta jusques dans l'Afrique
De nos bords dévastés le butin précieux.
Elle m'a tout conté: tiens, que je te confie...

PLAUTE.

Dites; ces vols, ces rapts, tous ces jeux des destins,
Ce sont ressorts de comédie

Très en vogue chez nos Latins.
Ils sont fort de mon goût ; j'ai cultivé leur muse ;
Et des amans surtout la passion m'amuse.

LEUSIPPE.

Figure-toi donc qu'un beau soir,
Me promenant sur le rivage,
Un navire me la fit voir
Tandis qu'il mouillait sur la plage.
Quel spectacle ! un concours de soldats, de marins,
Sur deux files rangeait trente femmes plaintives ;
Et leurs ris brutaux et malins
Insultaient la pudeur des plus belles captives.
Quel affront pour Pulchrine ! elle dont le maintien
En tout est la noblesse même !
Leur gaîté redoublait cette tristesse extrême
Que son premier regard fit distinguer au mien.

PLAUTE, ironiquement.

Le regard en dit tant ! un coup-d'œil fait qu'on aime.

LEUSIPPE.

Cher Plaute ! que tu m'entends bien !
Que d'esprit dans cette parole !

PLAUTE.

Aussi de confident veux-je garder le rôle.
Mon mérite avec l'air frivole,
Est de tout bien saisir et de n'oublier rien.
Donc, sans autre préliminaire,
A l'aimable beauté vous jurâtes alors...

LEUSIPPE.

Que, pour la fixer sur nos bords,
J'acquitterais bientôt sa rançon au corsaire,

Dût-elle coûter des trésors !

PLAUTE.

Et vous n'avez pas une mine !
Bon ; voilà comme un fol amant
Croit pouvoir ce qu'il s'imagine,
S'engage, promet, jure, et très-innocemment.

LEUSIPPE.

Épidique est chargé de remplir ma promesse.

PLAUTE.

Votre valet ?

LEUSIPPE.

Lui-même.

PLAUTE.

Ah ! fort bien ! sa souplesse
Acquittera votre serment :
Vous aurez le profit, lui la scélératesse.

LEUSIPPE.

Que veux-tu, Plaute ? égard, raison,
Ne seraient pour moi de saison,
Si Pulchrine restait la proie
De ces vils ravisseurs, fléaux de sa maison.
Ses chagrins, sa vertu, qui me semble héroïque,
Voilà mes intérêts sacrés !

PLAUTE.

Beaux prétextes dont vous couvrez,
Messieurs les amoureux, le désir qui vous pique.
Mais votre éloquence emphatique
N'a jamais le ton plus comique
Que quand vous vous désespérez.

LEUSIPPE.

Cesse de plaisanter ; ce n'est point raillerie :
Mon ame est de ses maux tellement attendrie,
Par tant d'appas divers elle ma su lier,
Que jamais, non jamais, je ne puis l'oublier.

PLAUTE.

Même chose autrefois fut jurée à Zélie :
Moi-même, en vos amours vous servant de valet,
Je le lui dis pour vous à l'appui d'un billet,
Et pourtant votre cœur l'oublie !
Vous savez à quel point je lui porte intérêt ;
Que c'est une femme accomplie :
Car, si je n'eusse appris quelles sont ses vertus
Et qu'à vous marier tendait cette aventure
Je ne m'y fusse en rien mêlé, je vous l'assure
Me verrait-on traité si mal du dieu Plutus,
Si mon honneur prenait conseil du dieu Mercure ?

LEUSIPPE.

Peu sensible et comptant beaucoup sur ses appas,
Elle pourra pleurer de me voir infidèle,
Mais n'en mourra point.

PLAUTE.

Non, ne vous en flattez pas.
Les femmes ont bonne cervelle ;
On en voit peu mourir de perdre leur amant :
Le beau sexe, très-sagement,
Ne regrette pas trop ce qui se renouvelle.
Mais je connais Zélie ; et le délaissement
Affligera son cœur malgré son enjoûment.
Tenez : ainsi qu'il est des blondes et des brunes,

Il est des esprits gais et de tristes esprits :
Par les pleurs, les sanglots, se signalent les unes ;
D'autres, en se moquant se vengent par des ris.
Il est de ces beautés langoureuses, sensibles,
Qui des consolateurs goûtent bientôt les soins ;
Il en est qu'on voit rire, et pourtant susceptibles
De fidèles regrets que l'on apaise moins.
La folâtre Zélie est de ce caractère ;
Et mon œil, en la remarquant,
La jugea fidèle et sincère,
Sous cette apparence légère
Qui prête à son amour un attrait plus piquant.
Ne m'avez-vous pas dit, en me vantant sa grâce,
Qu'elle a dans sa libre gaîté
Je ne sais quoi qui vous agace ?
Que sa jalouse activité,
Par une ingénieuse audace,
Sut, en vous jouant mille tours,
De vos pas mal réglés partout guettant la trace,
A de volages feux vous enlever toujours ?
Gare donc pour vous qu'elle sache
Le nouveau goût qui vous attache,
Et craignez quelques traits de ses malins amours !

SCÈNE III.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, PLAUTE.

LEUSIPPE.

Ah ! je vois Épidique !... Eh bien ? parle, dissipe
Les soucis dévorans dont je suis accablé.

ÉPIDIQUE.

D'avoir couru si fort je suis tout essoufflé....
Patience, seigneur Leusippe.

LEUSIPPE.

Dis, hâte-toi....

ÉPIDIQUE.

Cherchez qui soit plus diligent.

LEUSIPPE.

D'où viens-tu ? qu'as-tu fait ? m'as-tu trouvé l'argent ?

ÉPIDIQUE.

Votre belle, Seigneur, n'est plus chez le pirate.

LEUSIPPE.

O ciel ! quoi ! la lenteur me la laisse enlever,
Traître ! et ta lâcheté se flatte
D'échapper aux tourmens que tu vas éprouver !

ÉPIDIQUE

Du sang froid, mon cher maître, un peu moins de colère....

LEUSIPPE.

Moins de colère, infâme, en puis-je avoir assez
Pour punir le retard ?...

ÉPIDIQUE.

Eh bien ! donc, punissez
L'office que vient de vous rendre
Un trop bon serviteur que vos cris insensés
Empêchent de se faire entendre.

LEUSIPPE.

Et qui te défendra de mes coups mérités,

Si Pulchrine à mes vœux par un autre est ravie ?
Songe qu'il y va de ma vie.
Que me diras-tu ?

ÉPIDIQUE.

Rien, si vous ne m'écoutez.

PLAUTE.

Moi qui suis plus posé, souffrez qu'il me réponde.
Nombre de fois je m'aperçus
Qu'il n'est rien qu'un amant ne brouille et ne confonde :
Les calmes auditeurs sont juges moins déçus.

LEUSIPPE.

Je meurs d'inquiétude !

PLAUTE à Epidique.

Allons, je t'interroge :
Quels fruits ont eus tes soins ?

ÉPIDIQUE.

Les plus dignes d'éloge
Bien plutôt que d'un châtiment.

PLAUTE.

Où la belle captive est-elle en ce moment ?

ÉPIDIQUE.

Chez Euclion.

LEUSIPPE.

Eh quoi ! chez mon oncle ?

ÉPIDIQUE montrant Plaute.

De grâce,
Souffrez que je procède avec lui seulement !

LEUSIPPE.

Ah! que ma patience est lasse!

PLAUTE.

Qui l'a mise en ses mains?

ÉPIDIQUE.

Moi, très-subtilement.

PLAUTE.

Et pourquoi l'as-tu fait?

ÉPIDIQUE.

Parce qu'à ce bon homme,
Véritable aïeul d'Harpagon,
En certain coin obscur je soupçonnais la somme
Qui nous manquait pour la rançon.

PLAUTE.

Si bien donc qu'à ce compte il l'a payée?

ÉPIDIQUE.

Entière.

LEUSIPPE.

Qui? mon oncle?

ÉPIDIQUE.

Votre oncle.

LEUSIPPE.

O mon Sauveur! pardon,
Pardon de ma fureur grossière!

ÉPIDIQUE, à Plaute.

Sa maîtresse est par moi libre en cette maison.

LEUSIPPE.

Guide-moi, viens; je cours la voir, me jeter...

ÉPIDIQUE.

Non.

De par votre valet, halte-là! Je commande
Qu'on reste en paix, et qu'on m'entende.

LEUSIPPE.

Quel supplice!

ÉPIDIQUE.

Encion n'a que Plutus pour Dieu;
C'est le plus dur des pince-mailles,
A qui tirer de l'or arrache les entrailles,
Quoiqu'il en ait caché dans je ne sais quel lieu.
Il fallait accomplir cette œuvre difficile;
Grâce au ciel! mon génie en ruses est fertile;
Et soudain Jupiter nouveau,
J'ai senti ma Minerve armée
Sortir de mon bouillant cerveau.
Mais je tiens à la paix plus qu'à la renommée:
Avant d'aller plus loin, qu'ici pour mon repos
Mon maître, me payant un zélé ministère,
Promette de sauver mon dos
Des coups de bâton de son père,
Car son nom m'a servi.

LEUSIPPE.

Son nom! à quel propos?

ÉPIDIQUE.

Vous n'osiez visiter au port votre captive,
De peur qu'à son prochain retour

Il ne vous surprît sur la rive.
Je fus le messager qu'envoya votre amour.
Vous savez qu'autrefois les brigands de Carthage
Ravirent sa fille à treize ans :
A l'avare Euclion j'ai feint que des marchands
De l'hymen de son frère amenait ce cher gage ;
Que le hasard au port me l'avait fait revoir :
« Hésitez, ai-je dit, d'en rompre l'esclavage ;
» Leur vaisseau quittera la plage,
» Un délai réduira Dæmone au désespoir,
» Dès qu'au retour de son voyage
» Quelque bruit lui fera savoir
» Que de sauver sa fille ayant eu le pouvoir,
» Un frère a tardé trop à délier sa bourse. »
Mon ladre à geint, crié qu'il était sans ressource ;
Mais, feignant qu'un ami lui prêtait un dépôt,
Il m'a fait, par soupçon, accompagner d'un sot
Dont les crédules mains ont avec politesse
Au corsaire averti payé votre maîtresse,
Qu'on nous a livrée aussitôt.
Eh bien ! suis-je un maraud, un traître ?

LEUSIPPE.

Non, non, embrasse-moi.... mon ami ! mon soutien !

ÉPIDIQUE.

Quoi ! vous abaissez-vous jusqu'à me reconnaître ?
Près de vous un esclave est un homme de rien.

PLAUTE.

Vivent les passions ! il n'est que leur lien
Qui rapproche à l'instant et serviteur et maître.
La Nature, naïve en sa vivacité,
Des rangs fait seule disparaître

La bizarre inégalité.

ÉPIDIQUE.

On vous eût cru saisi par les fureurs d'Oreste.
Près de l'objet dont mon soin manifeste
Vous rend aujourd'hui possesseur ;
Songez devant votre oncle à la traiter en sœur.

PLAUTE.

Vous savez bien qu'à Rome une loi très-mal faite
Donne sur les gens qu'on achète
Le plein droit de vie et de mort :
Ainsi n'oubliez pas de remplir votre accord,
Et songez au péril qu'il courut pour vous plaire :
S'il n'avait pu tromper votre père aujourd'hui,
Vous le rossiez ; et pour l'avoir su faire
Il risque d'autre part d'être assommé par lui.

ÉPIDIQUE.

Tout était gain dans cette affaire.

PLAUTE.

Fâcheux état des indigens !
L'humeur de nos patrons nous expose à des crises ;
Certains d'être impunis, eux seuls font les sottises,
Et tout le mal est pour leurs gens.

LEUSIPPE.

Hâtons-nous, mes amis ! allons revoir Pulchrine ;
Et toi, compte à jamais sur mon affection.

ÉPIDIQUE.

Soit dit : frappons au logis d'Euclion.

PLAUTE.

Il n'est pour vous d'aucune urgence
Qu'en cette intrigue-ci je me rende suspect ;

A vos parens, Seigneur, je dois quelque respect,
Et me retire par décence.

LEUSIPPE.

Va-t-en au port; je crains que trop de diligence
Ne ramène mon père, et que par son aspect
Il n'enlève à mon cœur sa plus chère espérance.

PLAUTE.

Je me place en vedette, et mon œil circonspect
A vos folles amours prêtera sa prudence.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, EUCLION.

EUCLION.

Qui heurte si fort?

LEUSIPPE.

Moi.

EUCLION.

Bonjour, mon cher neveu!
Ton valet Épidique a déjà pu te dire
Que ta sœur est chez nous; ta sœur est en ce lieu;
Te la faire connaître est ce que je désire.

LEUSIPPE.

Votre désir, mon oncle, est aussi tout mon vœu.

EUCLION.

Tu la vis bien petite. Elle fut enlevée

Lorsque nous voyagions au loin ;
Mais le ciel juste en a pris soin :
Qu'elle est belle et bien élevée !

LEUSIPPE.

De tant de qualités rendez-moi le témoin ;
J'ai hâte de la voir !

EUCLION.

Mon neveu, patience !
Sa rançon coûte gros, très-gros ! et ton devoir
Est d'engager ton père à payer cette avance ;
La supporter long-tems est hors de mon pouvoir.

LEUSIPPE.

Voyons ma sœur d'abord ; il me tarde à cette heure
De l'emmener...

EUCLION.

Où donc ?

LEUSIPPE, troublé.

Où ? mais....

ÉPIDIQUE.

Dans la demeure
De son père Dæmone, afin qu'à son retour
Il l'embrasse.... et mon maître même....
Brûle d'en faire autant.... Il sent déjà qu'il l'aime,
Tant c'est un vif instinct qu'un fraternel amour !

EUCLION.

Non, non, de mon logis je ne veux qu'elle parte
Qu'après que mon argent me sera remboursé.

LEUSIPPE.

Ah ! Dieux !

EUCLION.

Cela te fâche !

LEUSIPPE.

Oh ! point.

EUCLION.

As-tu pensé
Qu'autrement de ma porte aucun pouvoir l'écarte ?
Elle est ma garantie.

ÉPIDIQUE.

A ce compte, Seigneur,
La nièce en hypothèque est ici votre gage.

LEUSIPPE.

Après votre beau trait, mon oncle, quel langage !
Songez que la vertu, l'honneur....

EUCLION.

Oh ! les beaux traits, l'honneur, la vertu... peu m'importe !
Pour moi, je ne vois pas ce que cela rapporte.

LEUSIPPE.

Ne faites pas languir mon espoir plus long-tems ;
Je vous promets par ce dieu lare,
Objet de vos respects constans....

EUCLION.

Certe, il a mes respects ! même je vous déclare
Qu'à l'avenir je ne souffrirai pas
Qu'on en parle ; et, dût-on me croire un peu bizarre,
Je ne veux plus de lui qu'on approche ses pas.
Mais c'en est assez dit ; allons chercher ma nièce.

SCÈNE V.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE.

LEUSIPPE.

Que devenir, s'il faut qu'en ses mains je la laisse?
Aux regards de mon père à peine il va l'offrir,
Que, ne retrouvant point sa fille en ma maîtresse,
Sa fureur va tout découvrir.

ÉPIDIQUE.

La ruse....

LEUSIPPE.

N'y peut rien.

ÉPIDIQUE.

La force....

LEUSIPPE.

Rien encore.

ÉPIDIQUE.

Mais joignons force et ruse, et risquons le combat.
Tentons....

LEUSIPPE.

Quoi?

ÉPIDIQUE.

Je ne sais.

LEUSIPPE.

Quel projet faire éclore?

ÉPIDIQUE.

Aux grands maux, grand remède!

LEUSIPPE.

Et quel est-il?

ÉPIDIQUE.

Un rapt.

SCÈNE VI.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, PLAUTE.

PLAUTE.

Seigneur, de votre père évitez le reproche;
Il a frappé chez lui; mais ne vous trouvant point,
Du logis de son frère à la hâte il s'approche.
Courez le retenir, ou bientôt il nous joint.

LEUSIPPE.

Hâtons-nous.

ÉPIDIQUE.

Pour raison, nous fesons diligence.

(Il suit son maître.)

SCÈNE VII.

PLAUTE, EUCLION, ZÉLIE.

EUCLION, à Zélie.

C'est ton frère, offre-toi, ma nièce, à son regard.

PLAUTE, à part.

La rivale Zélie!... Eh! par quelle occurrence?

ZÉLIE.

Qui? lui, mon frère!

EUCLION, surpris.

Où donc a-t-il fui? quel hasard
Nous cache sitôt sa présence?

PLAUTE.

Pour saluer son père à l'instant même il part.
Je lui viens d'annoncer sa subite arrivée.

EUCLION.

Dæmone revient!

PLAUTE.

Oui.

EUCLION.

Tu me réjouis fort!
Je cours le prévenir que sa fille est trouvée;
Afin qu'il me rende d'abord
Mon cher argent qui l'a sauvée
Des mains du trafiquant débarqué sur ce bord.

ZÉLIE.

Toujours du mot argent mon oncle nous salue;
Ce métal est pour lui plus que famille et tout.

EUCLION.

Oh! c'est que sans argent il faut que l'on se tue.

PLAUTE

Imitez-moi; j'en manque, et suis debout.

EUCLION.

Toi, de qui la misère est la seule compagne,
Tu n'es donc qu'un fripon qui le prend?

PLAUTE.

Je le gagne.

EUCLION.

Comment?

PLAUTE.

Par le travail, comme un homme de cœur.

EUCLION.

On sait de tes pareils où la main le détenre.
(A part.)
Sauve, sauve de lui le trésor que je serre,
Dieu Lare! Si tu vois rôder ce fureteur,
Sous ton abri cache bien ce mystère!
(Haut.)
Je vais faire à Dæmone acquiter la rançon;
Si je tarde, rentrez, ma nièce, en ma maison.

SCÈNE VIII.

ZÉLIE, PLAUTE.

ZÉLIE.

Eh bien! que penses-tu de voir sitôt Zélie
Devenue en ces lieux la nièce d'Euclion?

PLAUTE.

Je pense qu'un accès de jalouse folie
Vous a soudain portée à cette invention.

ZÉLIE.

Plaute, es-tu donc instruit par une voix divine?
Tu dis vrai, mon ami; je te dois cet aveu.

PLAUTE.

Je vois, je réfléchis, et je raisonne un peu;
N'est-ce pas là comme tout se devine,
Sans qu'on soit ni démon ni dieu?

ZÉLIE.

Ainsi ton esprit se rappelle
Que j'adorais Leusippe, et qu'à ma passion
L'ingrat n'a pu rester fidèle?

PLAUTE.

Et, par votre apparition,
Je juge que Zélie, aussi vive que belle,
Au volage apprêtant quelque punition,
Se vendant pour Pulchrine, est venue au lieu d'elle.

ZÉLIE.

J'admire en vérité ta pénétration!

PLAUTE.

Ah! je m'étonne peu qu'ici votre artifice
D'une rivale ait pris le dehors emprunté;
Je sais que toute femme avec facilité
Peut se bien déguiser au gré de son caprice.

ZÉLIE.

En ta condition, je ne m'explique pas
Que ton jugement soit si sage!

PLAUTE.

Faut-il pour y voir clair être de haut parage?
Hommes, femmes, en leurs débats,
Se ressemblent de cœur, d'intérêts, de langage;
Et qui regarde à chaque étage,
Voit qu'on ne fait en haut que ce qu'on fait en bas.

ZÉLIE.

Tu me réponds si bien, que je suis curieuse
De te faire prévoir si mon amant confus
Me pourra pardonner ma ruse ingénieuse;
Si son père, honteux de ses transports déçus,
N'aura point l'ame furieuse
Quand, au lieu de sa fille, en ses bras éperdus,
S'ira précipiter une veuve rieuse;
Et si, pleurant ses soins et son argent perdus,
Euclion retiendra sa bile injurieuse.
Que présages-tu là-dessus?

PLAUTE.

Que leur surprise au moins doit sembler dramatique;
Et que, si quelque jour Phébus me rend auteur,
J'en viendrai réclamer le détail véridique
Pour réjouir le spectateur.
Mais n'y pourriez-vous joindre un tableau pathétique?

ZÉLIE.

Et lequel? non; l'espoir de punir un amant
Dont l'infidélité me pique
Me cause un tel plaisir, que de son changement
Il console mon cœur très-peu mélancolique.
Tout se passera bien, grâce à mon enjoûment.

PLAUTE.

Mais ne plaignez-vous pas l'orpheline modeste
Que le tendre Lesusippe allait tirer des fers,
Et réduite peut-être au sort le plus funeste?
Souffrant, je compâtis à tous les maux souffert.

ZÉLIE.

Ah! je l'ai vue: elle est d'une beauté céleste!
Je la crains un peu trop pour l'oser plaindre autant.

Son aspect sert d'excuse à Leusippe inconstant.
C'est pour une rivale un vrai monstre à décrire!
De grands humides yeux, bien beaux et bien ardens;
Des lèvres qui diraient ce qu'elles voudraient dire
En montrant les plus belles dents :
Un teint d'une blancheur! les pieds fins, élégans!
La taille.... Oh! ce serait une horreur, un martyre,
Que de la rencontrer céans!
Va, quelque autre homme, épris d'un beau délire,
L'arrachera bientôt à ces cruels marchands.
Enfin, je l'avoûrai, quoique d'humeur folâtre,
Je prends l'amour au sérieux.
Leusippe doit savoir combien je l'idolâtre;
Et, sans l'importuner de soupirs ennuyeux,
Lorsqu'il me joue un tour, jamais je ne lamente,
Ni n'exhale, en plaintive amante,
Des reproches fastidieux;
Mais j'enrage en riant, ne sachant faire mieux.

PLAUTE.

Je lui traçais de vous une image pareille;
Et vous me prouvez que mes yeux
Dans les cœurs lisent à merveille.

ZÉLIE.

N'avertis point Leusippe, et laisse-moi jouir
De la vengeance que j'apprête :
Un mot ferait évanouir
L'espoir dont mon dépit se fait presque une fête.
Son valet, par des mots se laissant éblouir,
Sous un voile trompeur pour l'esclave m'a prise.
Quel divertissement me promet leur surprise!
J'ai déjà commencé sur le vieil Euclion

A m'égayer de l'entreprise :
D'un sordide intérêt comme il a l'ame éprise !
Que mon oncle est donc ladre ! et quelle attention
Captivait ses regards sur sa nouvelle nièce,
Pour empêcher ma main d'attiser son foyer,
De gâter quelque meuble, ou briser quelque pièce
De ses vases poudreux qu'il n'ose nettoyer !
Le prix de ma rançon troublait tant sa pensée,
Qu'espérant de son frère en recouvrer les frais,
Son inquiétude insensée
Calculait d'un retard les moindres intérêts,
Et me peignait ce père et ses vices secrets
Avec une infamie à tel excès poussée,
Que, si j'étais sa fille, ici j'en rougirais.

PLAUTE.

J'admire ces deux tendres frères !
Qu'il est doux pour amis d'avoir de bons parens !
Eh ! dans chaque maison, hélas ! on ne voit guères
Traiter d'un meilleur cœur les moindres différens.

ZÉLIE.

On ne vient point.... Adieu ! je rentre, en bonne fille,
Attendre sous ce toit mon heureuse famille.

SCÈNE IX.

PLAUTE.

Ce qui se passe autour de moi
Semble une comédie à mes regards offerte !
Une innocente fille, une rivale experte

Qui la hait sans savoir pourquoi ;
Un volage amoureux qui ne sait ce qu'il aime,
Et qui donne en aveugle et retire sa foi ;
Un vieil oncle trompé, d'une avarice extrême,
A qui son bien ne sert qu'à le couver des yeux ;
Un valet artificieux
Qui dupe des parens, et qu'on dupe lui-même ;
Un père qu'on attend, homme sentencieux,
Que je soupçonne encor, malgré son ton austère,
D'être sous son masque sévère
Un vieillard très-licencieux ;
Pour la scène voilà plus d'un bon caractère ;
L'acte est lié : cherchons le nœud dans ce moment :
Leusippe y peut servir. Il faut que j'imagine
Quelque moyen d'aider les vœux de cet amant.
Et, si je prévenais le départ de Pulchrine ;
Cela pourrait produire un heureux dénoûment.
Je verrai par eux tous la pièce exécutée
Du jeu des passions me fournir les ressorts ;
Personnages plaisans d'une intrigue montée,
Ils parleront, et moi, je n'aurai plus alors
Qu'à l'écrire sous leur dictée.
Que sais-je ? en soulevant des interlocuteurs
Les risibles travers que je cherche à connaître,
Je serai, parmi ces acteurs,
Le plus original peut-être.
Qu'aperçois-je ? Dæmone... ah ! son frère et son fils
Auront pour le trouver pris une fausse voie....
Tâchons de l'écarter au moins de ce logis.

SCÈNE X.

DÆMONE, PLAUTE.

PLAUTE.

Bénit soit Jupiter qui céans vous renvoie!
Salut, seigneur Dæmone.

DÆMONE.

Ah! ah! c'est toi! bonjour.

PLAUTE.

Qu'un bon père est heureux au moment d'un retour!
A son fils empressé son aspect rend la joie.

DÆMONE.

En cet espoir, jadis j'ai fui le célibat :
Rien de pis que de vivre isolé, sans famille.
L'ennui dans nos vieux ans nous livre un sourd combat;
On n'a nul confident avec qui l'on babille,
Et l'esprit se mine et s'abat.
Moi, je n'ai plus d'épouse, on m'a ravi ma fille :
Mon fils me reste au moins... mais ce n'est qu'un ingrat;
Il mange tout mon bien, il se conduit en fat,
Et je végète seul.

PLAUTE.

Conclusion où brille
Le bonheur si vanté du conjugal état!

DÆMONE.

Plaute, vous me raillez!... mais entrons chez mon frère.

PLAUTE.

Votre frère vous cherche; il sait votre retour :
Lensippe aussi, je crois, est dans votre séjour.

DÆMONE.

Mon fils!... ah! désormais j'espère
L'y fixer sagement par mon ordre absolu :
Ses penchans vagabonds m'ont trop long-tems déplu.

PLAUTE.

Sur la fougue des sens il prendra plus d'empire :
Le tems le mûrira, comme vous....

DÆMONE.

Qu'est-ce à dire?
Suis-je si décrépit? dans l'âge des langueurs?
Ah! je ferais le mal, si j'aimais à le faire :
Mais je sais me régler, et j'ai de bonnes mœurs.
Qu'il suive mon exemple en tous points salutaire.
Mais dis-leur de venir : je me sens un peu las,
Et veux là-dedans les attendre.

PLAUTE.

Si j'ose m'expliquer, cela ne se peut pas.

DÆMONE.

Pourquoi?

PLAUTE.

Vous blesseriez le parent le plus tendre :
Il cache avec un soin encor mystérieux...
Un objet charmant, précieux.

DÆMONE.

Et l'avare craint-il qu'un frère ne le vole?

PLAUTE.

Ha! dans les soins qu'il prend il est minutieux...

De cet objet d'ailleurs il vous parlera mieux :
C'est une personne....

DÆMONE.

Ah !

PLAUTE.

Belle comme une idole.

DÆMONE.

Ah ! le barbon s'enflamme ! il aime les beaux yeux !

PLAUTE.

J'ignore si c'est-là le goût qui le domine....

DÆMONE.

Oui, oui, tous ces vieillards, modèles de nos fous,
Par leurs mauvaises mœurs gâtent les mœurs de tous....
De cette beauté-là je voudrais voir la mine.

PLAUTE.

Seigneur, vers Euclion, de son secret jaloux,
Tournons plutôt nos pas ensemble.
Tout vrai sage qui vous ressemble
S'écarte du beau sexe, et tremble
De regarder des yeux si doux.

DÆMONE.

Que je le vais gronder de son libertinage !

PLAUTE, à part en le suivant.

J'avais bien préjugé quel grave personnage
Ce bon père jouirait pour nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

EUCLION, DÆMONE.

EUCLION.

Oui, c'est ta propre fille ; elle est pleine d'attraits :
Je me sens fortuné d'avoir brisé ses chaînes ;
Et, puisque tu consens à rembourser mes frais,
Je la vais appeler afin que tu l'emmènes.
Mais tu me compteras....

DÆMONE.

Oh ! je te le promets.
Quels trésors envers toi m'acquitteront jamais ?

EUCLION, au seuil de sa maison.

Holà ! faites venir la fille de Dæmone.

DÆMONE.

Eh ! d'où vient que Pulchrine est le nom qu'on lui donne?
Le sien est Eudoxie.

EUCLION.

Eh quoi ! cela t'étonne ?
Les corsaires, dit-on, craignant pour leur butin,
On voulu sous ce nom déguiser son destin.
Tu la verras.

DÆMONE.

Les Dieux comblent mon espérance !...
De mes pleurs fraternels laisse-moi te baigner !...
Ne doute en aucun tems de ma reconnaissance.

EUCLION.

J'y compte ; elle est sacrée, et tu vas la signer :
Car l'argent n'était pas le mien, en conscience.

DÆMONE.

Qu'il fût ou non le tien, est-il quelque dépense
Qu'en un si grand bonheur je prétende épargner !

SCÈNE II.

EUCLION, ZÉLIE, DÆMONE.

EUCLION.

Viens ma nièce.

ZÉLIE.

Pourquoi me faites-vous descendre,
Mon cher oncle ?

EUCLION.

Pour embrasser
Un père respectable et tendre
Qui sur son cœur veut vous presser.

ZÉLIE.

Quel est mon père ?

EUCLION.

Lui, que votre longue absence

Réduisait chaque jour au dernier désespoir.

DÆMONE.

Quelle est celle qui vient s'offrir en ma présence ?

EUCLION.

Ta fille : n'es-tu pas charmé de la revoir ?

DÆMONE.

Elle !

EUCLION.

De l'embrasser ?

DÆMONE.

Qui ?

EUCLION.

Ta fille si chère.

DÆMONE.

Celle-ci ?.. Bon ! perds-tu le jugement ?

EUCLION.

Pourquoi ?

DÆMONE.

Quel droit a-t-elle à mon embrassement ?

EUCLION.

Tu lui donnas le jour.

DÆMONE.

Elle m'est étrangère :

Tu deviens fou, je crois.

EUCLION.

Moi ?

DÆMONE.

Toi-même.

EUCLION.

Comment ?
En quoi cela ?

DÆMONE.

Parce que cette fille,
En aucun tems, en aucuns lieux,
Pour la mienne n'a pu se produire à mes yeux,
Et n'est point de notre famille.

EUCLION.

Ah ! je sens le détour : je devine, entre nous,
Qu'une faiblesse condamnable
Peut à la renier engager ton courroux,
Que sa faute à tes yeux la rend méconnaissable.
Belle, jeune, exposée à quelque tort bien doux,
Peut-être.... Elle en rougit.... Va, va, sois raisonnable,
Ce qu'on a fait est fait : pardonne à la coupable.

DÆMONE.

Il n'est courroux, ni tort, ni feinte en tout cela ;
Et jamais je ne vis cette personne-là.

EUCLION.

Ouais ! vous, immobile ! expliquez-vous, Madame :
Pourquoi m'appeliez-vous votre oncle ?

MÉLIE.

Je l'ai dû,
M'entendant par vous-même appeler votre nièce ;
Et de peur d'être ingrate envers votre tendresse,
Mon sentiment au vôtre a par là répondu.

EUCLION.

Pour votre père ici pourquoi prendre mon frère,
Par qui votre mensonge est déjà confondu ?

ZÉLIE.

S'il croit ne l'être pas, je n'y contredis guère :
Qu'il ne soit plus chargé de ce titre importun.

EUCLION.

L'est-il ?

ZÉLIE.

Un autre ou lui : que sais-je en ce mystère ?
Ainsi que tant d'enfans je naquis de quelqu'un ;
S'il me nommait sa fille, alors du nom de père
Moi, je l'appellerais sans aucun embarras :
Ce nom lui déplaît ; en ce cas
Je n'y tiens plus, point de colère.

DÆMONE.

Ne le nommez donc plus votre oncle à l'avenir.

ZÉLIE.

Eh bien, soit ! ni nièce, ni fille.
Me voilà tout-à-coup hors de votre famille.

EUCLION.

Mais, Madame, et le prix qui doit me revenir,
Trente mines d'argent que me dérobe un traître,
Pour vous que j'ai droit de punir ;
Vous, qu'Épidique acheta pour son maître ;
Vous, dont le rang, le sort, ne peut se définir ;
Vous, dont la liberté ne vient de s'obtenir
Que par l'emprunt qui me ruine !
Le rendrez-vous ?

DÆMONE.

Parlez, délicate Pulchrine :
N'est-ce pas sous ce nom ?...

ZÉLIE.

C'est aujourd'hui le mien.

EUCLION.

Sous celui-là, Madame, avec un soin extrême
N'étiez-vous pas gardée dans un étroit lien,
Quand pour vous racheter j'empruntai sur mon bien ?

ZÉLIE.

On n'a pu m'acheter.

DÆMONE.

D'un nouveau stratagême
Cet autre démenti sera-t-il le moyen?

EUCLION.

N'étant fille pour lui, nièce pour moi, ni rien,
N'avez-vous qu'un faux nom ? n'êtes-vous pas vous-même?
Ou n'êtes-vous qu'une ombre, un être aérien ?

ZÉLIE.

Je suis libre, et jamais ne portai nulle entrave ;
Dœmone voit en moi l'amante de son fils :
Des hasards trop confus pour vous être éclaircis,
M'ont fait chez un marchand passer pour une esclave.
Pardonnez-moi tous deux si, dans votre logis,
L'amour m'amena par la ruse,
Et si, d'ailleurs encline au ris,
Fière de mon succès, ma gaîté s'en amuse.
Mais c'est trop d'un tel jeu fatiguer vos esprits :
Montrez-vous généreux pour moi, Seigneur Dæmone,
Un jour vous apprendrez que ma naissance est bonne.
Si votre fils m'aima, mon cœur en fut épris.
(A Euclion.)
Vous, aidez-moi, Seigneur, à fléchir un bon père :

Que j'épouse Leusippe ; et dès-lors votre frère,
M'acceptant pour fille en effet,
Vous remettra vos fonds quand l'hymen sera fait.

DÆMONE.

Devait-il de mes pleurs renouveler la source,
Et du nom de ma fille employant la ressource?...

EUCLION.

Lâchement se jouer...

DÆMONE.

De mon cœur?

EUCLION.

De ma bourse?

ZÉLIE, à Euclion.

Protégez notre hymen ; je rends tout à ce prix.

EUCLION.

Si l'affaire s'arrange, aisément j'y souscris.

ZÉLIE, à Euclion.

Tout va s'accommoder, je vois son fils paraître.

SCÈNE III.

EUCLION, ZÉLIE, DÆMONE, LEUSIPPE

LEUSIPPE, à part.

Sauvons-la de l'orage.... Approchons.

DÆMONE.

Eh bien ! traître !
Ainsi désespérant mon amour paternel,

Sous le nom de ma fille on t'amène une femme,
Qu'introduit parmi nous ton indiscrète flamme!
Est-il rien de plus criminel?

EUCLION.

Fais-moi tout rendre, et plus rien ne m'effraie:
Avoir une maîtresse est-ce manquer d'honneur?
J'excuse tout quand on me paie.
Ton père est trop rigide et mauvais gouverneur.

LEUSIPPE.

Cher oncle!...

EUCLION.

Il faut que tous je vous réconcilie.
Tiens, mon neveu, regarde: est-elle assez jolie,
Ta Pulchrine?

LEUSIPPE, à part.

Dieux! c'est Zélie!

ZÉLIE, en riant.

Qu'est-ce donc qui vous prend?

EUCLION.

D'où naît cette stupeur?

LEUSIPPE.

Vous moquez-vous, mon oncle?

EUCLION.

Où donc est ta cervelle?
Un beau transport d'amour t'a-t-il ôté le sens?

ZÉLIE.

Eh! Seigneur, qui vous livre à ces troubles pressans?

EUCLION.

Ta belle est sous tes yeux.

LEUSIPPE.

Eh, non! ce n'est pas elle.

EUCLION.

Voici d'un autre tour, ma foi!
Qui diantre est ce démon femelle
Que personne ne veut pour soi?
Eh quoi? ce n'est point-là ta captive si belle?

LEUSIPPE.

Non.

EUCLION.

Quoi! vous n'étiez pas sa maîtresse?

ZÉLIE.

Si fait.

EUCLION.

L'un dit oui, l'autre dit non : qu'en est-il en effet?
Tu ne reconnais pas ton esclave charmante?

LEUSIPPE.

Non, non, non, vingt fois non!

DÆMONE.

Que comprendre à ceci?

EUCLION.

Quoi! Madame, pour son amante
Il ne vous connaît pas?

ZÉLIE.

Si fait, vous dis-je, si.

EUCLION.

Ah! c'est de quoi tourner la tête la meilleure!

DÆMONE.

Chacun d'eux se dément ici,
Et si j'y vois rien, que je meure!

EUCLION.

Par la voix d'Épidique on peut être éclairci :
Le drôle osera-t-il me dire
Qu'il ne t'a pas acquis du maître d'un navire
Cette femme ou ce démon-ci?

ZÉLIE.

Non, Seigneur, l'amour seul me lie.
Je naquis libre : on me nomme Zélie;
Veuve, j'ai quitté Rome; on y sait mon destin;
Et, passant pour Pulchrine enfin,
J'ai confondu la perfidie
De Leusippe ingrat, faux, volage....

EUCLION.

Libertin?
Je n'aurai donc recours, vengeance, ni justice!
Neveu, maîtresse, amant, maître, valet, vous tous,
Que pour m'avoir volé Mégère vous punisse!

DÆMONE.

Que sert l'expérience à qui par des filoux
Se laisse comme toi duper en imbécile?

EUCLION.

Je doute que ta vue eût été plus subtile.

DÆMONE.

Quoi! tu n'as pas su même en oncle gouverner
Un effronté neveu qui te trompe et te vole?

EUCLION.

Sais-tu mieux être père et mieux morigéner

Un fils mangeant ton bien en dépense frivole?

DÆMONE.

De tes aveuglemens tel est le digne prix,
Que ton argent lui sert à payer sa maîtresse!

EUCLION.

Ah! je ne prétends pas payer une traîtresse
Qu'au nom de ta fille je pris :
Entends-tu, mon cher frère?

DÆMONE.

Ah! mon cher frère, écoute;
Pour ma fille il n'est point de somme qui me coûte;
Mais pour tout autre objet je n'en ai point, sans doute.

EUCLION.

Mon frère, tu me dois...

DÆMONE.

Mon frère, pas le sou.

EUCLION.

Nous compterons demain.

DÆMONE.

A demain donc, vieux fou!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EUCLION, ZÉLIE, LEUCIPPE, ÉPIDIQUE, arrivant de l'autre côté du théâtre.

EUCLION.

Ah! voici l'autre escroc!...

ÉPIDIQUE.

Tout est su, je le pense.

EUCLION.

D'adoucir mon esprit te crois-tu l'éloquence ?

ÉPIDIQUE

J'appartiens à Leusippe et ne suis pas à moi :
J'en fais la dure expérience.
Un valet malheureux, exact à son emploi,
D'un maître en ce qu'il fait ne remplit que la loi ;
Ce maître a tout pouvoir sur son obéissance ;
L'esclave n'a pas même à soi
Ni volonté ni conscience.
Ne m'accusez donc pas de mon manque de foi ;
A qui me fait agir imputez-en l'offense.

EUCLION.

Ton argument est bel et bon !
Mais n'est point d'espèce sonnante
Comme le prix de la rançon
Que tu m'as su tirer pour une extravagante.

ÉPIDIQUE, à Leusippe.

Défendez moi, Seigneur.

LEUSIPPE.

Te défendre, fripon !
Ce n'est pas là Pulchrine.

ÉPIDIQUE.

Ah ! qu'est-ce donc ?

LEUSIPPE.

C'est celle
Chez qui, dans ton absence, allait Plaute pour moi.

ÉPIDIQUE.

Oh ! sa ruse infernale aura trompé mon zèle !
Puis elle était voilée... Épidique, ah ! pends-toi !

EUCLION.

Trente mines d'argent qu'on m'arracha pour elle !...

ÉPIDIQUE.

A cet accident-là comment remédier ?

LEUSIPPE.

Ton malheur maintenant est qu'il faut te noyer,
Ou me racheter l'autre.

EUCLION.

Eh ! par Pluton ! laquelle ?
Me veut-on mettre à sec par un nouveau larcin ?
Ton père avait raison de te faire querelle
De ton désordre clandestin.

SCÈNE V.

LEUSIPPE, ZÉLIE, ÉPIDIQUE.

ZÉLIE.

Leusippe, il est trop vrai que j'ai su vous confondre :
Par ma jalousie épié,
Vous convainquant d'un tort qu'un mensonge eût nié,
Je vous force à ne rien répondre.
Je n'exprimerai pas tout ce que m'ont coûté
Les efforts de mon ame à vous cacher sa peine ;
Mais vous me trompiez, vous, pour briser notre chaîne,
Moi, je vous ai trompé, quoique feindre me gêne,

Pour vous rendre à l'amour que vous auriez quitté.
Ne vous en fâchez pas : je vous pardonne encore.
Le serment d'être époux fut par nous prononcé :
Je vous jure l'oubli des erreurs du passé,
N'oubliez pas en insensé
Qu'un fidèle cœur vous adore.

LEUSIPPE.

D'un trait... si généreux.... mon cœur atteint... percé...
Ce trait me punit... vous honore...
Nous nous épouserons... trop heureux... je le sai...

ZÉLIE.

Vraiment, vous ne savez que dire !
Avouez avec moi qu'un coupable surpris,
Par sa confusion, donne le droit de rire ;
Que se justifier épuise les esprits,
Et qu'on exprime mieux, même à ceux qu'on abuse,
Les torts qu'on veut avoir que les torts qu'on excuse.

LEUSIPPE.

A ce propos railleur comme on vous reconnaît !
Que ce rire contraste avec les tendres charmes
De Pulchrine qui m'entraînait.
Vous plaisez en riant ; elle plaît par les larmes :
Du feu d'un esprit gai vous savez enflammer ;
Mais elle par ses pleurs émeut, touche notre ame :
On ne l'aimerait pas que l'on croirait l'aimer ;
Et l'on vous aime, vous, sans le croire, Madame.

ZÉLIE.

Oui, toujours votre sexe vain,
Se prend aux larmes d'une femme :
Car l'amour-propre est inhumain,

Il s'applaudit des pleurs qu'il croit faire répandre :
Mais telle enfin qui pleure en est-elle plus tendre ?
Ingrat! que n'ai-je fait pour vous garder ma main ?
Les pleurs ne prouvent rien; et de votre Pulchrine
C'est peut-être le beau talent!
Toutes ces larmes-là, grimace, j'imagine;
Mais j'en ai prévenu l'effet, en l'exilant :
J'ai de son patron même exigé la promesse
D'éloigner ma rivale en emportant le gain
Que lui valut mon tour d'adresse,
Et de lever l'ancre soudain.

LEUSIPPE.

Qu'entends-je ? Ainsi par vous la voilà condamnée
A l'éternelle horreur de la captivité!
Madame, quelle cruauté!
Raillez-la de sa plainte et d'être infortunée.
Mille attraits doux et délicats,
Mille beaux sentimens dont elle semble ornée,
Tout cela, tout, pour gémir enchaînée
Sur les mers, parmi des soldats!...
Votre noire action vous rend affreuse!...

ZÉLIE.

Hélas!
C'est à moi maintenant de gémir, de me plaindre.
Croyais-je qu'à ce point j'avais sujet de craindre
Cette rivale et ses appas!
Vos éloges outrés ne me ménagent pas.
Sans me la figurer en si noble victime,
Je ne suivis que l'ardeur qui m'anime;
Vous semblé-je méchante et capable d'un crime?
Me haïriez vous sans retour?
Ah! loin de m'en moquer, j'en ai regret et honte;

Et tant de chagrin me surmonte,
Que j'en pleure même à mon tour.

LEUSIPPE.

Les pleurs ne prouvent rien, disiez-vous avec grâce :
Toutes ces larmes-là, chez les femmes, grimace.

ZÉLIE.

Leusippe, c'en est trop! rompons, et sans retard.
Je vais de ce logis disposer mon départ,
Et fuir de votre cœur l'ingratitude extrême...
Mais je vous jure, en dépit de moi-même,
Que, malgré tous vos torts et votre peu d'égard,
J'en souffrirai, car je vous aime!

(Elle entre chez Euclion.)

SCÈNE VI.

PLAUTE, LEUSIPPE, ÉPIDIQUE.

LEUSIPPE.

PLAUTE, je suis au désespoir!
Au lieu de ma captive a paru sa rivale!
Le maladroit, sans s'en apercevoir,
A produit cette scène à nous tous si fatale!
Et mon père, et mon oncle exhale
Sur Zélie et sur moi tout leur emportement!
Elle me nomme ingrat, perfide amant!
Tous deux à son tour l'ont traitée
D'aventurière, d'effrontée!
Tu juges quel beau bruit a fait ce changement,
Et comme j'ai l'ame agitée!

PLAUTE.

Ma pièce marche : c'est charmant!

LEUSIPPE.

Quoi! tu te réjouis de ce qui nous désole!

PLAUTE.

Seigneur, excusez-moi... j'ai dans ma tête folle
Certain plan qui pourrait vous paraître insensé...
Je suis suffisamment instruit par votre bouche :
Maintenant apprenez, vous, l'objet qui vous touche.
Votre récit m'ayant intéressé
Au sort de la jeune captive,
J'ai couru vers le port, rien n'était plus pressé.
Le patron du vaisseau quittait déjà la rive.
Il craint que pour son tour de main
Quelque procès ne le poursuive :
Mais, se tenant en mer sans se mettre en chemin,
Il m'a promis d'attendre encor jusqu'à demain;
Et Pulchrine est à vous si la rançon arrive.

LEUSIPPE.

Vivat! sus Épidique! alerte! alerte encor!

ÉPIDIQUE.

Que puis-je?

LEUSIPPE.

Il faut pouvoir.

ÉPIDIQUE.

Mais quoi?

LEUSIPPE,

Qu'on s'évertue

ÉPIDIQUE.

Peste soit du donneur d'avis ! ai-je un trésor ?

LEUSIPPE.

Cherche et trouve.

ÉPIDIQUE.

Où trouver ? sais-je faire de l'or ?

LEUSIPPE.

Retiens ces seuls mots : cherche, et trouve, ou je te tue !

ÉPIDIQUE.

Mon cher maître !

LEUSIPPE.

J'ai dit.

ÉPIDIQUE.

Faut-il, par votre loi,
Que je vole, que j'assassine ?

LEUSIPPE.

Tu crains le traitement qu'ici l'on te destine ;
Si tu ne réussis, tu n'auras contre toi
Que mon père, mon oncle et moi.

ÉPIDIQUE.

Que tenter ? où courir ?... que mon maître examine....

LEUSIPPE.

J'ai tout vu : pars, agis.

ÉPIDIQUE.

Eh ! mais en bonne foi...

LEUSIPE.

Va donc ! tu périras si tu n'acquiers Pulchrine.

PLAUTE.

Vous le troublez par trop.

ÉPIDIQUE.

Fussé-je déjà mort !

LEUSIPPE.

Plus le danger talonne, et mieux on imagine.
Moi, je vais, de ma part, tenter non moins d'effort.

SCÈNE VII.

ÉPIDIQUE, PLAUTE.

ÉPIDIQUE.

Maudit Plaute ! c'est toi qui m'attires mon sort.

PLAUTE.

Eh ! qui t'épouvante si fort ?
N'es-tu plus un héros d'intrigue ?
As-tu vu tes pareils triompher sans fatigue,
Et sans péril entrer au port ?

ÉPIDIQUE.

Ma vie a trop d'écueils à traverser entière :
J'aime mieux le naufrage ; et je me vais dans l'eau
Jeter la tête la première.

PLAUTE.

Le délire vraiment te tient-il au cerveau ?

ÉPIDIQUE.

Non, je suis las dans cette terre,
D'entendre un maître aboyer sur mes pas :

Je veux dormir ; ou savoir si Cerbère
Sur les infortunés s'acharne autant là-bas.

PLAUTE.

Pour un complot d'amour, une vaine folie,
Vouloir périr ! c'est trop de noble emportement.
Traitons ces riens d'un ton de comédie.
Ton destin, en son dénoûment,
Tendrait-il à la tragédie ?

ÉPIDIQUE.

Tu ris ! mais je me jetterai
Du haut d'un toit ; je me noîrai ;
Que sais-je ? pourvu que je meure,
J'ignore ce que je ferai :
Mais peu m'importe après qu'on en rie ou qu'on pleure.

PLAUTE.

Eh ! bien ! prenons ceci d'un ton plus sérieux :
Entends ces mots judicieux :
Le désespoir est sot. La souffrance commune
Atteint l'homme et la bête ; et l'homme en devient une,
S'il se montre en ses maux aveugle et furieux.
Songe que les hasards sont si capricieux,
Que bien souvent un coup de la fortune,
S'il fut mal ce matin, ce soir fait qu'il est mieux.
J'ai beaucoup souffert sous les cieux ;
Me suis-je tué ? non : j'ai lutté : fais tout comme.
Invoque l'industrie avec l'aide des Dieux :
Ne sois point animal ; sois homme.

ÉPIDIQUE.

Mais pour tirer de l'or quel est mon revenu ?
Quelle brebis veux-tu donc que je tonde ?

Ai-je une maille enfin? moi, sans fonds, pauvre et nu.

PLAUTE.

Chacun est comme toi sur la terre venu :
Et tu vois mille gens à qui richesse abonde;
Et que, par ses talens et par un bon destin,
On devient chevalier, flamine, tout enfin;
Que, d'un bout à l'autre du monde,
Il est plus d'un Crésus, d'un Midas...

ÉPIDIQUE.

Et des gueux
En grand nombre, tels que nous deux.

PLAUTE, avec ironie.

Tourne du bon côté ton regard héroïque!
Tu fis plus d'un bon tour : produis un tour pareil :
Reprends et gibecière et gobelet magique ;
Charlatan renommé par ton jeu magnifique,
Ferme! allons! dans ta tête assemble ton conseil!
Que ce Dave si grand cède au fier Épidique.
Mercure, dieu du vol, a trop vu bâtonner
Ton épaule, où peut-être est déjà son emblême.
En ta profession, l'art est d'imaginer :
Creuse donc ton esprit, rêve un beau stratagême.
Le destin va t'abandonner
Si tu t'abandonnes toi-même.
J'en connais que nul coup ne saurait détourner.
Étrivières, bâton sont peu pour étonner
Un valet tel que toi, plein d'un génie extrême.

ÉPIDIQUE.

Bel encouragement pour me passionner!
Tiens, je suis sans ressort... ma cervelle affaiblie
Par mon maître à la fin se sent trop consterner.

PLAUTE.

Si l'obstacle résiste, il faudra qu'il s'y plie...
Mais évite l'accès d'autres emportemens :
Ton maître ici risquait de perdre ses momens ;
D'un côté vient son père, et de l'autre Zélie.

ÉPIDIQUE.

Je ne vois que fouets et tourmens.
Mieux vaut être, je le parie,
Portier d'enfer, valet d'une furie,
Que serviteur des fous et des amans.

SCÈNE VIII.

DÆMONE, ZÉLIE, PLAUTE.

PLAUTE.

Eh bien ? si votre amant vous a trop affligée,
Votre malignité s'en est gaîment vengée !
Et la vengeance est douce à l'esprit féminin.

ZÉLIE.

Leusippe est-il déjà loin de cette demeure ?

DÆMONE.

Je l'ai vu s'évader par le sentier voisin :
Sans doute son remords fuit un père chagrin.
Va le rejoindre, Plaute, et l'amène sur l'heure.

PLAUTE.

Très-volontiers, j'y cours : mais soyez lui clément.
Moi, philosophe, mon usage
Est de ne me mêler que d'accommodement.
Ne grondez pas un fils d'avoir un cœur volage ;
Car interrogez-vous : fûtes-vous toujours sage ?

Plus d'une belle a dû vous choisir galamment,
Étant, comme il paraît, noble et beau de visage.
Vous en souriez même encore en ce moment...
Il se faut regarder de près, sévèrement,
Et passer aux enfans ce qu'on fit à leur âge.

SCÈNE IX.

DÆMONE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Cet homme parle prudemment,
Seigneur, et quoique la première
Victime de ce fils qui vous a courroucé,
J'ose croire qu'à ma prière
Vous ferez grâce au trouble où son cœur fut poussé.
Votre frère Euclion, qui me croyait sa nièce,
A su quelle je suis, vous a dit ma noblesse,
Et comment d'un piége dressé
Mon amoureuse hardiesse
Gaîment osa le préserver:
S'il reconnaît ses torts, fidèle en ma tendresse,
J'espère vous le conserver.

DÆMONE.

Oui, l'on m'a raconté votre faveur insigne
Pour un garnement effronté,
Que jamais votre amour de vous n'eût jugé digne,
S'il ne déguisait pas son plus méchant côté.
Il se feint constant et candide,
Et la belle Zélie, ayant trop de bonté,
Le voit peu tel qu'il est, vain, changeant, faux, perfide.

S'il sied à votre sexe, et surtout à vos traits,
De rester douce et généreuse,
Cela me siérait mal, et ma voix rigoureuse
Doit réprimer d'un fils les désordres secrets.
Tout libertin n'a ni foi, ni morale;
Il prend esclaves à tout prix;
Au temple même la vestale,
Leurs maîtresses à ses amis,
Une épouse à son frère, une amante à son fils.
Les mœurs, les bonnes mœurs sont plus que tout, Madame.
Quiconque en a se montre à la pudeur soumis,
Et doit d'un œil glacé voir la plus belle femme,
Si d'un contrat formel ses feux ne sont permis.
L'exemple du censeur des jeunes gens de Rome
M'ordonne à mon enfant d'inculquer ces avis :
Qui n'est Caton pourrait cesser d'être honnête homme.

ZÉLIE.

S'il en était ainsi, tout le monde aurait peur;
Ou bien, Messieurs, à vos tendresses,
Devenant maris pleins d'honneur,
Il ne faudrait que des Lucrèces.
Pour moi, je sens un fond d'amoureuse candeur;
Et, si je m'unissais avec un époux sage,
J'aurais cette vertu dans mon chaste ménage,
Par amour, sinon par froideur :
Car, du moment qu'il nous engage,
L'amour pur à mon sexe inspire un esclavage
Plus scrupuleux que la pudeur.
Je voulais que Leusippe en eût le témoignage :
Mais je prévois, à son outrage,
Qu'il mérite peu mon ardeur.

DÆMONE.

La mériter ! ce fourbe !... oh ! non, certe ! et j'admire
Vos bons sentimens là-dessus !
Dès le premier instant que je vous aperçus,
Je les distinguai bien, et ne saurais vous dire
Que de tendres respects j'en ai pour vous conçus !
On fait grand cas de vous ; et le public, Zélie,
Vante ici fréquemment votre sévérité,
Quoique jeune, un peu vive et rieuse.... et jolie.
J'ignorais que mon fils eût la prospérité
De rendre encor pour vous le mariage aimable.
L'infâme a méconnu tant de félicité.....
Il vous faut un homme estimable,
Qui sache apprécier ce que vaut votre amour,
Point dans l'âge de la folie,
Et point dans l'âge du retour.

SCÈNE X.

ZÉLIE, DÆMONE, LEUSIPPE, PLAUTE, Leusippe et Plaute entrant sans être vus des deux premiers interlocuteurs.

LEUSIPPE, à Plaute.

Ah ! mon père entretient Zélie !

PLAUTE, à Leusippe.

Peut-être que pour vous elle plaide à son tour.

DÆMONE, à Zélie.

Il est, dis-je, prudent que votre sort s'allie,
Non à l'un de ces fats légers, présomptueux,

Mais à quelque mortel sensible, vertueux,
A qui sa douce expérience
Apprenne, en méritant l'amour de si beaux yeux,
Que dans toute une ville immense
Son choix ne pourrait trouver mieux.
Ces gens-là sont formés pour attacher et plaire....
Il en est que ronge d'ennuis
La longueur de leurs jours, de leurs soirs, de leurs nuits,
Sous un toit riche et solitaire.
Vous êtes veuve, et moi tristement seul et veuf.
Un objet tel que vous toujours fut ma chimère....
L'hymen me deviendrait encore un état neuf.
Je vous livrerais tout, trésors, maison et terre;
Si de mon fils puni vous étiez belle-mère.

ZÉLIE.

Seigneur, y pensez-vous? Si ce fils égaré
Sort du délire qui l'agite,
Me revient repentant, par ma flamme éclairé,
Vous préférant à lui, faut-il que je le quitte,
Moi, qui d'un autre amour l'ai seule séparé?

DÆMONE.

Oui, quittez, quittez l'hypocrite.

ZÉLIE.

Ne préférez-vous pas que le mal réparé....

DÆMONE.

J'aime mieux qu'il vous perde, et je vous vengerai;
Lassé d'un fils ingrat, sot, fat, né pour me nuire,
Pour le punir, je vous enrichirai.

PLAUTE, à Leusippe.

Taisez-vous! fuyez.

LEUSIPPE, à Plaute.

Non, il est bon de m'instruire.

ZÉLIE, éclatant de rire.

Ah! ah! grave censeur!... Voici votre rival!
Leusippe vous écoute; et votre exemple austère
Dans le devoir des mœurs ne l'instruira pas mal.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DÆMONE, LEUSIPPE, PLAUTE.

LEUSIPPE.

Eh bien! vous me serez moins rigoureux, j'espère?...

DÆMONE.

Quoi! sans égard pour mon autorité,
Tu m'épiais, serpent infâme!...

LEUSIPPE.

Quoi! vous vouliez me ravir une femme,
Vous, qui montrez à tous tant de sévérité!...

PLAUTE.

Cessez! éloignez-vous.

LEUSSIPE.

Je dois....

PLAUTE, sévèrement.

Fuir et vous taire.
Quelques torts apparens qu'un père puisse avoir,
Son fils de le blâmer serait trop téméraire:

Ce n'est point à vous de les voir.
Un fils est criminel, qui fait rougir son père :
Le silence est votre devoir ;
Partez donc.

LEUSIPPE, à Dæmone.

Ce hasard vous fera concevoir
Qu'en sa folie au moins l'amour est pardonnable,
Et de nous égarer a souvent le pouvoir.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DÆMONE, PLAUTE.

DÆMONE, à Plaute.

PLAUTE, tu viens d'agir en homme raisonnable ;
Et je te sais bon gré d'avoir, en l'éloignant,
De mon premier courroux sauvé l'impertinent.

PLAUTE.

Vous trouvez donc ma leçon convenable ?

DÆMONE.

S'il m'avait affronté, mon bras l'aurait puni.

PLAUTE.

Sa fuite vous désarme, et surtout votre faute :
Tous vos droits paternels, une erreur vous les ôte ;
Mais, comme vous voyez, son respect l'a banni.
Vous, dans cet incident, plus risible que triste,
Souffrez que j'intervienne entre un père et son fils
En personnage moraliste:
N'en ai-je pas sujet ? et serez-vous surpris

Qu'à votre tour maintenant je vous gronde ?...

DÆMONE, courroucé.

A tes audacieux avis
Te flattes-tu que je réponde ?
Misérable ! est-ce à toi ?...

PLAUTE, avec véhémence.

Par Hercule, Seigneur,
Je suis homme et suis libre, et vous saurez que Plaute
Peut à chacun parler honneur.
C'est trop injustement condamner la jeunesse,
De relâcher pour soi son propre tribunal :
Tout père de famille, en se respectant mal,
Du respect de son rang dépouille sa vieillesse ;
Et qui, droit en ses mœurs, veut voir son fils marcher,
Marchant plus droit que lui, ne doit pas trébucher.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

DÆMONE.

Ah ! n'accusons que moi de l'insolence extrême
Des leçons qu'il m'ose donner.
Mon fils même, à présent puis-je le condamner ?
O sot ! pour m'absoudre moi-même,
Me faudra-t-il tout pardonner ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉPIDIQUE, seul.

J'ai couru vainement chez tous les usuriers,
Et n'ai pu trouver une obole :
Je me mettais moi-même en gage sur parole ;
Mais quoi ! je ne vaux rien, m'ont dit ces gens grossiers.
Leusippe, indigne maître ! eh bien ! ai-je une issue
Pour éviter la mort ?... Non... non, il n'en est pas.
Me demandant de l'or : « Va, cherche, ou je te tue ; »
M'avez-vous dit... soyez satisfait en ce cas.
Toujours à sec, moi, pauvre hère !
Emprunter... mais à qui ? Chercher à voler... où ?
Vos menaces d'abord m'ont presque rendu fou ;
Je prends donc mon parti... mourons pour vous complaire !
Oui, le seuil que voilà convient à mon projet...
Dieu Lare ! permets-moi d'approcher ton enceinte...

(Il détache sa ceinture.)

Nouons ceci sous ton image sainte...
Te faire un sacrifice est mon dévot objet.
Bon ! voilà ma ceinture ici bien retenue...
La victime à présent y peut sauter le pas ;
Mais avant qu'elle soit pendue,
La victime étant moi, méditons mon trépas...

Oh diantre ! je frissonne... allons, enfantillage !
N'écoutons pas mes sens qu'une peur a saisis...
Mais ce genre de fin que là je me choisis,
Porte un très-vilain nom dans le commun langage :
Elle n'échauffe pas la magnanimité...
Des calomniateurs, je gage,
Diront à ma postérité
Que de quelque autre main on aida mon courage,
Que je ne suis pas mort en sage,
Mais qu'on m'a pendu : fi, cela serait dommage.
Plat scrupule après tout !... mourons sans vanité.
Pourtant, en ai-je bien envie ?
De la lampe une fois quand la mèche est ravie...
Frais, gros et gras, trancher son fil au beau milieu,
Et du gîte où l'on est s'en aller plein de vie,
Pour n'être plus en aucun lieu...
Mais, messieurs les humains, à votre compagnie
Que perd-on quand on dit adieu ?
Du bruit, des procès, des querelles,
Des esclavages et des coups,
Des amis faux, des femmes... Ah ! pour elles
Sot qui s'en plaint ! leur commerce m'est doux :
Les femmes ne sont pas cruelles ;
N'est-il pas vrai ?... d'ailleurs nuls plaisirs absolus :
Qu'en un festin joyeux notre estomac se livre ;
On en sort tout pesant : dort-on, on ne vit plus ;
Veille-t-on, on travaille ; et boit-on, on s'énivre.
Des dégoûts journaliers je me suis tant imbu,
J'ai tant fait de repas, et j'ai tant bu, tant bu,
Que, sans rien regretter, en finissant de vivre,
Du banquet je sors bien repu,
Content que ceci me délivre

De ma peine et des coups dont je me sens rompu.
Marche, marche, Épidique, en mortel intrépide!
Et tente si ce nœud solide
Te soutiendra, toi, qui lourdeau...
Doit peser un peu dans le vide.
Tirons à deux mains ce cordeau...

(Plaute parait.)

Bons dieux! tout casse et tombe... un coffre... ah! que je voie...
Sa chute en a brisé la serrure... de l'or!
Il est plein d'or! tout plein!... oh! cachons ce trésor
Que la fortune ici m'envoie!

SCÈNE II.

PLAUTE, ÉPIDIQUE.

ÉPIDIQUE, à soi-même.

Grace à ce secours protecteur,
Je brave maintenant mon patron despotique!
Voici de quoi, j'espère, acquérir du Préteur
Le droit de citoyen dans cette république.
Libre, j'achèterai de mon surplus encor
Vaisselles et maisons, des esclaves, des terres;
Je ferai le commerce et prendrai mon essor,
En grand seigneur, veillant sur tous mes tributaires.
Né diligent, mes soins me seront salutaires:
Je l'ai toujours pensé, le paresseux n'est rien:
En sa sécurité dérangeant ses affaires,
L'opulent qui dort trop se réveille sans bien.
Moi, riche, actif, bientôt, sur un char magnifique,
Je veux qu'en chaque rue on escorte Épidique;

Et, mesurant ma dignité
A l'éclat de mon patrimoine,
Paraître dans notre cité
Égal au trésorier du roi de Macédoine.
Mais, ce soir à sa table, ou je suis bien trompé,
Ce richard que je suis, en sa splendeur extrême,
Ne fera qu'un maigre soupé.

PLAUTE, à part.

Hui! son orgueil s'arrête, et se rit de soi-même :
(A Épidique.) (A part.)
Ce trait est rare. Holà! Tâtons sa probité.

ÉPIDIQUE.

Le tems me presse.

PLAUTE.

Un mot.

ÉPIDIQUE.

De mon maître suprême
Laisse-moi sans retard remplir la volonté.
Pour Leusippe je dois compter certaine somme.
Adieu!

PLAUTE.

Non, je te tiens : il te faut m'écouter.

ÉPIDIQUE.

Je ne puis.

PLAUTE.

J'ai besoin, moi, de te consulter.

ÉPIDIQUE.

Moi, de te fuir : le maudit homme!

PLAUTE.

Premièrement....

ÉPIDIQUE.

Sois bref.

PLAUTE.

Tu seras bien discret ?

ÉPIDIQUE.

Comme un mur.

PLAUTE.

Entends-moi.

ÉPIDIQUE.

Dis vite ce secret.

PLAUTE.

J'ai vu faire à quelqu'un un larcin en cachette
D'un bien dont je sais, moi, quel est le possesseur ;
(Épidique se trouble.)
Et m'approchant du ravisseur,
« D'un coin d'où je t'ai vu, lui dis-je à voix discrète,
» Je t'ai surpris ; ton vol serait en vain nié.
» Arrangeons-nous tous deux, le silence s'achète,
» Pour taire ce larcin donne-m'en la moitié. »
Il n'a rien répondu ; n'est-ce pas ridicule ?
Est-ce trop ? là, dis-moi, qu'en pense ton scrupule ?

ÉPIDIQUE, s'efforçant de feindre.

La moitié !... ce n'est point assez pour recéler :
Il te doit plus ; sinon ton honneur doit parler.

PLAUTE.

Grand merci du conseil ! car le fait te regarde.

ÉPIDIQUE.

Qu'est-ce ?...

PLAUTE.

Ne tiens-tu pas caché sous ton manteau
Un coffre tout plein d'or ?

ÉPIDIQUE.

C'est du ciel un cadeau....
Gare à qui prétendrait me l'arracher !...

PLAUTE.

Prends garde.
Quoi ! si son maître ici le réclamait de nous,
Tu le refuserais ?...

ÉPIDIQUE.

Que quelqu'un s'y hasarde !
Ai-je pour m'en saisir forcé porte et verroux ?
Il était dans ce lieu sans maître,
D'où les Dieux l'ont fait apparaître
Pour me sortir d'angoisse et me sauver des coups.
Salut ! homme d'esprit !

PLAUTE.

Non, non, point de refuge :
Ma part, ou bien je parle, ou bien qu'un tiers nous juge.

ÉPIDIQUE.

L'arbitrage est tout clair ; je retiens tout.

PLAUTE.

Mais quoi !
Si le maître de l'or invoque la police,
Je risque en me taisant d'être jugé complice.

ÉPIDIQUE.

Point.

PLAUTE.

N'est-ce pas la loi ?

ÉPIDIQUE.

Que sais-je de la loi ?

PLAUTE.

La loi garde à chacun son avoir sur la terre.

ÉPIDIQUE.

Esclave ici, dans la misère,
Quel rapport a-t-elle avec moi ?

PLAUTE, à part.

Peste ! quel raisonneur !

ÉPIDIQUE, s'échappant.

Je vais chez le pirate.

PLAUTE.

Je te suivrai.

ÉPIDIQUE.

Sois donc prompt à la course : allons !

(Il s'enfuit.)

SCÈNE III.

PLAUTE.

Il faut pour l'attraper, vainement je m'en flatte,
Comme Mercure avoir des ailes aux talons.
Je m'aperçois à ce qu'il pense
Combien l'aspect de l'or nuit à l'intégrité ;
Et qu'un trop long besoin trouble la conscience
De qui n'est pas imbu de l'extrême équité.

SCÈNE IV.

EUCLION, PLAUTE.

EUCLION, se croyant seul.

J'ai vu de ma fenêtre, à la gauche, un corbeau
Précipiter son noir passage;
Et dans l'air ce sinistre oiseau
Pour un homme un peu riche est d'un fâcheux présage.

PLAUTE, à part.

Tout cupide vieillard est superstitieux.

EUCLION, apercevant la statue du dieu Lare renversée.

Qu'est-ce que je vois?... Mille dieux!...
Mon coffre-fort! ma vie!... au voleur!... ô quel crime!...

PLAUTE, à part.

C'était à lui!... quel coup théâtral!

EUCLION.

On m'abîme!

PLAUTE, à part.

Il en mourra.

EUCLION.

Qui parle ici?... c'est toi, voleur!

PLAUTE.

Moi!

EUCLION.

Ta mine le dit, coquin, pour ton malheur
Te voilà pris.... sois véridique.
Quoi! sans respect du dieu dépositaire unique
D'un bien qu'en ma maison j'espérais moins sauver....

En as-tu rien distrait pour mieux me l'enlever?
Voyons tes yeux, tes mains, ton manteau, ta tunique....
Où l'as-tu mis, mon or?... Réponds.... il faut parler....
Crois-tu par tes regards me faire reculer?
Tu te tais, et tu ris.... Ton impudence est rare....
Ah! sacrilége! impie!... Oh! déclare, déclare....
Parle, ou mes propres mains, pendard, vont t'étrangler?

PLAUTE, avec véhémence.

Oh! que je vois à nu, dans ce cœur qui s'égare,
Le modèle frappant d'un vice à dévoiler!...
Sur la scène en public je le ferai parler.
O! qu'à Rome on rira du portrait de l'Avare!

EUCLION.

Répondras-tu?

PLAUTE.

Cet homme effrayé pour son or
Est pour mon art un vrai trésor!

EUCLION.

Que dis-tu de trésor? voleur! ton imposture
Prétend-elle nier que tu m'as pris le mien?

PLAUTE.

Promenez de gros yeux sur moi, sur mon maintien;
Vous ne me prendrez pas pour voleur : ma figure...

EUCLION.

Les fourbes, il est vrai, gardent sur tous leurs sens
Un empire qui les rassure;
Et les plus effrontés semblent des innocens.

PLAUTE.

Je n'ai point fait le vol : m'en croirez-vous? j'en jure.

EUCLION.

Les scélérats sont tous sans foi dans leurs sermens.

PLAUTE.

Eh! qu'à vos yeux je meure si je mens!
Ai-je craint? ai-je fui? ne peut-on en justice
Me forcer, si je trompe, à quitter l'artifice?

EUCLION.

On a vu des coquins, devant les magistrats,
Nier....

PLAUTE.

Ne croyez rien, si c'est votre caprice

EUCLION, en versant des larmes

Ah! quel est mon voleur, dis, si tu ne l'es pas?

PLAUTE.

De tels frémissemens sont-ils dignes d'un homme,
Pour la perte d'un or en tout tems passager?
Et sied-il de s'en affliger,
Ainsi qu'on pleure un père, un ami?...

EUCLION.

Cette somme,
Hélas! de la disette où l'avenir réduit
Eût garanti mes jours, eût sauvé ma vieillesse!
Je la venais voir chaque nuit;
C'était ma femme, ma maîtresse.

PLAUTE.

Que feriez-vous pour qui vous aiderait
A la chercher, et vous la trouverait?

EUCLION.

Dieux! tout au monde! tout! Mais pourquoi cette enquête.

PLAUTE.

C'est que tout soin heureux a son salaire honnête.

EUCLION.

Du larcin qu'on m'a fait noble révélateur,
De me la retrouver aurais-tu la puissance?

PLAUTE.

Que me vaudrait ma récompense?

EUCLION.

Tu me serais, cher Plaute, un frère, un bienfaiteur,
Un égal, un ami!... Le pourras-tu?

PLAUTE.

Peut-être.

EUCLION.

De toute ma maison tu jouiras en maître,
A ma table, mangeant assis auprès de moi.

PLAUTE.

Indigent que je suis, m'y feriez-vous paraître?

EUCLION.

Ah! si tu m'enrichis, rougirai-je de toi?
Pour esclave, s'il faut, prompt à me reconnaître,
Deviens mon possesseur, mon souverain, mon roi,
Ma providence, enfin mon dieu, si tu veux l'être.
Mais le pourras-tu?

PLAUTE.

Je le croi.

EUCLION.

O dieu sauveur! termine un doute qui me tue;
Et qu'en lettres d'airain sur ma porte soit lue
Ta céleste assistance! Oui, qu'encensé de tous,
On te révère, on te salue!
Je te promets une statue :
Oui, ma dévotion t'est due...
Sois content : me voilà d'avance à tes genoux.
Mais qu'au moins ma somme rendue,
Tu la fasses rentrer chez moi... tu le pourras?

PLAUTE, à part.

Jusqu'où cette ame est descendue!
Et que l'amour de l'or rend l'homme abject et bas!
(Haut.)
C'en est trop, Euclion, quittez cette posture.
Je ne veux nul profit de ce qui vous fait tort :
Je sais en quelles mains est votre coffre-fort.

EUCLION.

Et quel est ce filou, ce traître?

PLAUTE.

Point d'injure.

EUCLION.

Ces noms lui sont tous mérités :
Un vil auteur de mon supplice!...
Pour le défendre es-tu recéleur ou complice?

PLAUTE.

Après vos sots respects déjà vous m'insultez!
De votre bonne foi serait-ce là l'indice!
Eh bien! que le ciel vous punisse!
Je me tais donc et pars.

EUCLION.

Mon cher Plaute, arrêtez!...
Disposez d'Euclion, prévenez sa ruine...
Vos ordres, vos discours seront tous écoutés.

PLAUTE.

Attendri sur Pulchrine et plaignant sa misère,
Votre neveu des fers veut la tirer encor:
Il faut qu'à sa rançon une part du trésor
Soit par vous destinée, et c'est-là mon salaire.
Mes soins vous remettront le reste de votre or.
Le hasard, non le crime, en fit la découverte:
Ce hasard vous apprend qu'il vous fallait jouir
Des biens dont vous risquez la perte
Par le soin de les enfouir;
Vers celui qui les tient je m'offre à vous conduire.

EUCLION.

Et soudain?

PLAUTE.

Oui, soudain, à ma condition
Souscrivez-vous! je marche.

EUCLION.

Ah! tu m'y fais souscrire.
Prends des droits absolus sur ma soumission.

PLAUTE.

Dites: « De l'esclave...

EUCLION.

Oui, de l'esclave.

PLAUTE.

« Achetée.

EUCLION.

Achetée... ah ! bons Dieux !

PLAUTE.

« La rançon

EUCLION.

La rançon

PLAUTE.

« Sur mon or...

EUCLION.

Sur mon or.

PLAUTE.

« Est donnée.

EUCLION.

Est... prêtée.

PLAUTE.

Qu'avez-vous dit ?

EUCLION.

Donnée.

PLAUTE.

Oui, donnée, Euclion.
Votre main.

EUCLION.

La voici. Viens, mon suprême guide !
Marchons !

SCÈNE V.

PLAUTE, EUCLION, LEUSIPPE.

LEUSIPPE.

PLAUTE!

EUCLION.

On t'appelle... est-ce le voleur?

PLAUTE

Bon!

Votre neveu!

EUCLION.

M'a-t-il joué ce tour perfide?

PLAUTE.

Non, sans doute.

EUCLION.

Eh! vers lui ne te tourne donc pas...
Sors-moi de peine! avance, et pressons tous nos pas.

SCÈNE VI.

ZÉLIE, LEUSIPPE.

ZÉLIE.

INGRAT, j'ai pris le soin de réparer ma faute,
Afin de mieux punir votre infidélité.
A vous, à ma rivale, il ne faut pas que j'ôte
Le bonheur et la liberté.
Votre injuste reproche est au moins évité

D'immoler l'innocence à mon ardeur jalouse :
Oui, j'ai ravi Pulchrine à la captivité ;
Celle qui sera votre épouse
Ne saurait se flétrir d'aucune indignité.
Je fais ce que l'honneur et mon amour réclame ;
L'estime de qui plaît est un besoin de l'ame :
Ce sentiment produit ma générosité.

LEUSIPPE.

Je ne la verrai point : il me suffit, Zélie,
D'apprendre que dans les douleurs
Elle n'est plus ensevelie !
Votre bienfait m'émeut plus encor que ses pleurs.
Lisez même dans ma pensée...

ZÉLIE.

Je n'y lis que trop bien : voici ce que tout bas
Se disait à soi-même en ses secrets débats
Votre flamme indécise, et qu'enfin j'ai fixée.
Écoutez-vous parler : « Ah ! qu'un jeune homme est fou !
» Pulchrine est malheureuse, et Zélie est constante :
» Aimé-je l'une, aimé-je l'autre amante ?
» Mon choix entre elles deux flotte sans savoir où.
» Ce sentiment bizarre est incompréhensible :
» Ma tendresse pourtant y cède tour-à-tour....
» Tour-à-tour ! non, ensemble, en même tems, l'amour
» M'offre leur double image, et leur lutte est sensible.
» On pourra s'en moquer si la chose est risible,
» Mais chacune à mon cœur plaît dans le même jour :
» Me le nier m'est impossible. »

LEUSIPPE.

Ne raillez plus.... mon cœur à vous seul est lié ;
Pulchrine ne m'est rien, n'étant plus malheureuse :

Ce que je crus amour fut naissante amitié :
Vous vous montrez à moi fidèle, généreuse ;
Vous seule avez l'amour; elle avait la pitié.

ZÉLIE.

Mensonge, adresse dangereuse
Dont vous savez faire l'emploi !
Faible en vous pardonnant, je serai sotte, moi,
Et ma rivale un jour sera moins vertueuse.
Alors entre elle et moi mille rivalités
Soulèveront chez vous nos haines endormies ;
Et l'une et, l'autre enfin, piquant nos vanités,
Nous nous déchirerons... quoique bonnes amies.
N'est-ce pas là toujours ce que les femmes font ?

LEUSIPPE.

Je préviendrai le mal en fuyant sa présence.
Quoique étourdi, je fus toujours sincère au fond.
Daignez croire....

ZÉLIE.

Je crois : plus de frais d'éloquence.
Ma bonté franche vous répond
Qu'elle ne désira pour sa seule vengeance
Que ce traité si doux, traître, qui vous confond !

SCÈNE VII.

ZÉLIE, LEUSIPPE, DÆMONE, ÉPIDIQUE, tenant le coffre sous son manteau.

DÆMONE.

Approche un peu, maraud! qui chez mon propre frère,

Sous le nom de ma fille, as voulu mettre ici
L'amante de Leusippe.... On m'a trop éclairci :
Tu n'échapperas pas à ma juste colère.

ÉPIDIQUE.

Vous échapper! vous fuir! en ai-je le dessein?
Évité-je votre rencontre?
Ai-je peur? vous lassé-je à me poursuivre en vain?
Vous coûté-je des pas? me voici, je me montre.
Quoi! m'entend-on vous supplier?
Me voulez-vous battre ou lier?
Chargez mes pieds de fers, saisissez la férule :
Garottez-moi : voilà mes épaules, frappez.

DÆMONE.

Ton insolence, après que tu nous as trompés,
Ose affecter ce ton!...

ÉPIDIQUE.

Je le prends sans scrupule.
Liez-moi donc pour me punir.

DÆMONE.

Le courroux me suffoque...

ÉPIDIQUE.

Un excès de colère
Etouffe quelquefois celui qui le tempère :
On doit pour sa santé ne le pas retenir.

DÆMONE.

Ah! tu vas sur ton dos attirer un orage...

LEUSIPPE.

Oses-tu devant nous prendre ce ton brutal?

ÉPIDIQUE.

Éclatez tous deux ; faites rage.
Mais dites-moi d'abord quel mal j'ai fait.

DÆMONE.

Quel mal?...

ÉPIDIQUE.

Ne recherchiez-vous pas, vous, Seigneur, votre fille ?

DÆMONE.

Tu payas sous ce titre une autre à nos dépens.

ÉPIDIQUE.

Parce que je la crus née en votre famille.

DÆMONE.

Tu la crus...

ÉPIDIQUE.

Et la crois une de vos enfans.

DÆMONE.

Pourquoi cette nouvelle histoire ?

ÉPIDIQUE.

Parce qu'il me plaît de le croire.

DÆMONE.

Pour me jouer encore il tend de nouveaux lacs.

ÉPIDIQUE.

En nous la reniant vous n'empêcherez pas
Qu'elle soit fille de son père.

DÆMONE.

Quel est ce père ?

ÉPIDIQUE.

Vous. Je reviens du vaisseau :

J'y rencontrai Madame. Elle chargea mon zèle
De recevoir l'esclave et la guider chez elle.
J'ai vu Pulchrine enfin ! ses traits et son anneau
Ont tout-à-coup frappé ma mémoire fidèle :
Son nom n'est qu'un surnom qui nous était nouveau.
D'ailleurs, éloigné d'elle au sortir du berceau,
Leusippe était absent quand on vous l'a ravie :
Il méconnut sa sœur en cet objet si beau ;
Et bref, notre Pulchrine était votre Eudoxie,
Qui m'envoie à vos yeux présenter ce cadeau.

(Il lui remet une bague)

DÆMONE.

C'est elle !... c'est ta sœur !

ÉPIDIQUE.

Vous fesais-je une histoire
En vous croyant son père, autant qu'on peut le croire ?

ZÉLIE.

Quel bonheur pour nous deux !

DÆMONE.

Ah ! courons l'embrasser...

ÉPIDIQUE.

Bientôt en ce logis elle sera sans doute :
Elle a suivi mes pas, prompts à la devancer,
Vous risquez, en croisant sa route,
De retarder l'instant que vous voulez presser.
Çà ! tous deux maintenant châtirez-vous ma faute ?

SCÈNE VIII.

ZÉLIE, LEUSIPE, DÆMONE, ÉPIDIQUE, PLAUTE, EUCLION.

EUCLION.

Est-ce que dans l'enfer il a su se cacher?

DÆMONE.

Qui te trouble, mon frère, et t'amène avec Plaute?

EUCLION.

Pour le chercher partout je suis las de marcher.

ÉPIDIQUE, bas à Plaute.

Et moi las de trouver, comme lui de chercher.

EUCLION, à Plaute.

Parle-t-il du voleur?

PLAUTE, à Euclion.

Tout bas! souffrez, pour cause,
Qu'en information je lui dise une chose.

DÆMONE.

Mon frère, qu'as-tu?

EUCLION.

Paix!

LEUSIPPE.

Mon oncle, qu'est-ce?

EUCLION.

Paix!

DÆMONE.

D'où vient la pâleur?...

EUCLION.

Chut!

LEUSIPPE.

Votre front...

EUCLION.

Chut! vous dis-je !

PLAUTE, en secret à Épidique.

La voix du cœur t'a dit que le devoir l'exige ;
En retenant cet or tu te mépriserais.
Qui vole et croit jouir est malheureux ensuite :
Son gain le rend honteux et gêne son maintien ;
Et jamais un homme de bien
N'eut à se repentir d'une honnête conduite ;
C'est un poids qu'un larcin.

ÉPIDIQUE, à Plaute.

J'y pensais, sur ma foi.
J'aurais pu voler pour mon maître,
Et je n'ose voler pour moi ;
Je rapportais cet or, et le ferai paraître.

EUCLION, confidentiellement à Plaute

Hé bien ?

PLAUTE.

L'homme est trouvé ; c'est lui.
(Il montre Épidique.)

EUCLION.

Quoi ! c'est ce traître !
(A Épidique.)
Ce malheureux pendard ! Rends-moi, rends-moi mon or !

PLAUTE.

S'il vous plaît, Seigneur, point encor.

EUCLION.

Secourez-moi, vous tous ! mon droit se fait connaître....
Regardez ce lieu-ci, j'y cachois un trésor.

On me l'a pris, on veut le retenir peut-être...
(A Épidique.)
Ignores-tu, maraud, que c'est un grand larcin
De se garder pour soi le propre bien d'un autre ;
Et qu'un trésor trouvé ne devient pas le nôtre
Quand son vrai possesseur le redemande enfin ?

PLAUTE.

Nous savons cela tous, et puisqu'il est le vôtre,
Vous le restituer est son juste dessein.

ÉPIDIQUE.

Très-volontiers, et sans remise ;
Voici le coffre-fort.
(Il le dépose à terre.)

EUCLION.

Mon cher trésor ! mon bien !

PLAUTE.

Qu'est-ce là ?... Dieux ! quelle surprise !...
C'est le mien !

EUCLION.

Quoi ! brigand ! le tien !...

PLAUTE, écarte Euclion avec force, et met le pied sur le coffre.

J'en vais fournir la preuve.... ici point de méprise.
Que contient-il ?

EUCLION.

De l'or qu'avec soin j'ai caché ;
Qu'après l'avoir compté jamais je ne touchai.

PLAUTE.

N'est-il rempli que d'or ?

EUCLION.

Que d'or pur !

PLAUTE.

Moi, j'atteste
Qu'il porte un double fond dont le secret me reste.
Qui de nous sait l'ouvrir?

EUCLION.

L'ouvrir!...

PLAUTE.

Eh oui, l'ouvrir!
Retournons-le, ceci deviendra manifeste.

(Il renverse le coffre.)

EUCLION.

Lâchez, lâchez...

DÆMONE.

La chose importe à découvrir,
Mon frère...

EUCLION.

Donnes-tu dans leur vil subterfuge?...

PLAUTE.

Ouvrez donc, Euclion. Vous demeurez surpris...

(Euclion reste stupéfait.)

LEUSIPPE.

Ouvrez, mon oncle, ouvrez; mon père sera juge.

(Plaute ouvre le coffre.)

EUCLION.

Je suis mort!

PLAUTE.

Je suis riche!... Ô mes chers manuscrits!
Cent roul eaux d'or sont moins que ces rouleaux écrits!

EUCLION.

Mais l'or, mais l'or n'est pas le vôtre...

PLAUTE.

Savez-vous, Euclion, que c'est un grand larcin
» De se garder pour soi le propre bien d'un autre,
» Et qu'un trésor trouvé ne devient pas le nôtre ? »
Nos ennemis m'ont fait ce beau vol autrefois ;
Romain, vous étiez donc de ces Carthaginois ?

EUCLION.

Moi, voler !... Nos soldats étaient à leur poursuite ;
Ce coffre dans mes mains tomba pendant leur fuite :
Le sort m'en fit présent.

PLAUTE.

Par cette même loi
Épidique aurait pu juger cet or à soi.

EUCLION.

Ma foi n'est point pareille à la foi d'Épidique ;
La mienne...

PLAUTE.

C'est la foi punique.
Vous enterriez mon bien, et j'en userai, moi,
Pour d'utiles besoins, aimant à le répandre.

LEUSIPPE.

Jupiter est propice à ton honnêteté.

PLAUTE.

Épidique est par moi de ses fers racheté.
Plaute sort du malheur ; il sut des Dieux attendre
Le prix de ses travaux et de son équité.
Je m'en vais, pour ma gloire, à Rome faire entendre
Mes Ménechmes rians, mon double Amphitryon,
Mes Marchands frauduleux, mon Guerrier fanfaron,

Mes Vieillards libertins... et mon pinceau va rendre
Mon Avare plus vrai sous les traits d'Euclion.

LEUSIPPE.

Comment! tu cultivais les palmes de Ménandre?

PLAUTE.

De Plaute un jour Thalie applaudira le nom.

DÆMONE.

Ah! tu t'es bien acquis, par ta noble constance,
Le droit de corriger les humains vicieux,
Toi qui, sans murmurer, subissant l'indigence,
Oubliais ce larcin d'ouvrages précieux.

PLAUTE.

C'est qu'ayant la tête sensée,
Je ne suis de mon art nullement glorieux;
J'use de la raison qu'en mes vers j'ai tracée.
Quel bien ici-bas est certain?
De chutes, de succès la gloire est un mélange:
La fortune, l'esprit, les goûts, les mœurs, tout change;
Si même de nos dieux, et de marbre et d'airain,
L'image par le tems en poudre est dispersée,
Ah! que d'heureux hasards me faut-il obtenir
Pour qu'un mince feuillet, chargé de ma pensée,
L'aille porter à l'avenir!

EUCLION.

Pauvre Euclion, tu n'as plus qu'à te pendre!

ÉPIDIQUE.

A tous il ne manque plus rien.
(A Dæmone.) (A Zélie.)
Vous avez votre fille, et vous un mari tendre,
Moi, la liberté...

PLAUTE.

Moi, mon bien,
Et de plus, vous m'avez fait une comédie :
Par vous, sans le savoir, l'intrigue en fut ourdie ;
Vous m'avez par hasard fourni l'événement,
Et voilà que dans ce moment
J'en fais, moi, par hasard aussi le dénoûment !
A la faveur de l'antique Thalie,
Et sous le masque des Romains,
Si ma fable mérite un peu d'être accueillie,
Que cette enceinte encor soit par vous bien remplie ;
Chers spectateurs, battez des mains.

FIN DE PLAUTE.

CHRISTOPHE COLOMB,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES;

PAR M. LEMERCIER;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon, le 7 mars 1809.

Labor improbus omnia vincit.

NOTE DE L'AUTEUR.

PUBLIÉE LA VEILLE DU JOUR DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE CHRISTOPHE COLOMB.

L'AUTEUR de la pièce nouvelle qu'on donnera demain à l'Odéon croit devoir prévenir le public qu'il ne l'a pas intitulée *comédie schakespearienne*, pour affecter d'introduire un genre étranger sur la scène, mais seulement pour annoncer aux spectateurs que son ouvrage sort de la règle des trois unités : le sujet qu'il traite l'a contraint d'en omettre deux, celle du lieu et celle du tems ; il n'a conservé que celle de l'action.

L'auteur se flatte qu'on excusera une licence qu'il lui était impossible de ne pas prendre dans le sujet qu'il a choisi, espérant intéresser par la représentation d'un personnage tel que Christophe Colomb, dont la découverte fut une si grande époque dans les annales du monde. Cette particularité d'un événement et d'un caractère extraordinaires ne peut faire exemple. Il a fallu que l'auteur s'affranchît cette fois des règles reçues ; *règles*

qu'il a strictement observées dans toutes les pièces qu'il a faites pour le Théâtre Français ; règles dont les chefs-d'œuvre? des maîtres de l'art dramatique ont consacré l'excellence, et qu'on accuse faussement de rétrécir la carrière du génie. Quelle nation peut opposer à la nôtre des modèles qui égalent en perfection Cinna, Athalie, et Tartuffe ?

Cette déclaration témoignera le respect que l'auteur de Colomb porte à l'opinion générale, et prouvera qu'il n'a pas la prétention d'ouvrir des routes neuves, mais qu'il ne veut que tenter toutes celles que l'art peut offrir.

N'ayant jamais eu le dessein de suivre le genre de composition que j'ai adopté dans la pièce que je publie, je pense qu'il est inutile de le justifier par une préface; il me suffit de dire que si un beau sujet s'offrait encore, que l'on ne pût traiter sans sortir de nos règles, je ne croirais pas déplaire aux vrais amis de l'art en prenant la même route.

Une discussion littéraire n'apprendrait rien de plus aux hommes éclairés qui savent juger, et ne persuaderait pas les esprits prévenus qui, tout convaincus qu'ils soit au fond, ont pris

le parti de sembler ne pas l'être, et de ne pas m'entendre.

Mon seul devoir est ici de témoigner ma vive reconnaissance aux nombreux spectateurs qui m'ont honoré de leurs marques d'estime, et appuyé de leurs suffrages, ou instruit de mes fautes par leurs leçons bienveillantes.

PERSONNAGES.

CHRISTOPHE COLOMB, savant Génois.
DIÉGO, fils du premier lit de Colomb.
SANTANGEL, seigneur d'Arragon.
PHARMACOS, médecin.
SALVADOR, aumônier.
PINÇON, frère du capitaine de ce nom.
FERRAGON, chef de galères, armateur.
MENDOZE.
QUINTANILLE, trésorier du roi.
JUAN DE COLOMA.
TRINA, officier de vaisseau.
UN COURRIER DE LA COUR.
ISABELLE, reine de Castille, épouse du roi Ferdinand.
BÉATRIX HENRIQUEZ, femme de Colomb.
GRANDS D'ESPAGNE.
COURTISANS.
MARINIERS DU PORT.
MATELOTS.

La scène se passe au port de Pinos en Espagne, à quelques lieues de Grenade.

CHRISTOPHE COLOMB,

COMÉDIE HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le port : on voit un berceau de treillage sous lequel est dressée une table de déjeûner, devant la maison de Colomb.

SCÈNE I.

BÉATRIX, SALVADOR, PHARMACOS, DIÉGO.

BÉATRIX.

Asseyons-nous : parlons de ce pauvre Christophe,
De mon mari ; sa tête à chaque instant s'échauffe
Sur ce projet maudit d'aller je ne sais où,
Et je crains tout-à-fait qu'il ne devienne fou ;
(Montrant Diégo.)
Voilà, mon cher beau-fils, qui sait quel est son père,
Et qui de son bon sens comme moi désespère.
Vous, dévôt aumônier, Salvador, mon cousin,
Et vous, grand Pharmacos, habile médecin,
Je vous ai réunis au frais, à cette table,
Pour obtenir de vous un avis profitable.

SALVADOR.

Ainsi soit-il.

PHARMACOS.

Mangeons, car j'ai bon appétit ;
La chair porte conseil.

SALVADOR.

Moi, l'esprit me nourrit.

BÉATRIX.

Je choisis en vous deux pour secours véritable
L'homme le plus humain et le plus charitable :
Ayez attention, j'aurai bientôt fini.

PHARMACOS, buvant.

Frère, à votre santé !

SALVADOR.

Docteur, soyez béni !

BÉATRIX.

Tout ce que fait Christophe aujourd'hui me confirme
Qu'il a l'ame troublée, ou bien le corps infirme :
C'est à vous, Salvador, c'est à vous, Pharmacos,
De lui rendre l'humeur ou l'esprit en repos :
C'est peu que d'un démon sa tête possédée
En je ne sais quel lieu le promène en idée ;
Passant de ville en ville, allant de cours en cours,
Pour des embarquemens demander du secours,
Il nous traîne à sa suite, et moi, me rend malade :
Vous voilà sur un port tout voisin de Grenade,
De Lisbonne à Cordoue il m'avait fait courir.
Eh bien ! ces jours derniers, au risque d'en périr,
Il voulait m'emmener pour rejoindre son frère,
Qui griffonne en son nom chez le roi d'Angleterre.

Aux mains des armateurs il offre tout son bien,
Nous ruine en voyage, et se réduit à rien;
Il sèche, il ne dort plus, ni ne boit ni ne mange.

PHARMACOS, mangeant.

Trop jeûner exténue.

SALVADOR.

A moins que d'être un ange.

BÉATRIX.

Depuis plus de sept ans, voilà pourtant son train!
Voyez son fils Diégo, n'en est-il pas chagrin?
A Grenade, il aimait une jeune personne,
Et si Christophe part, il faut qu'il l'abandonne.

PHARMACOS.

Baste! j'ai fait de tout assez ample examen.

SALVADOR.

Vous suivez l'appétit, et moi la règle. AMEN.

(Tous se lèvent.)

BÉATRIX.

Ça, docteur, maintenant que m'allez-vous répondre?

PHARMACOS.

Que le mal de Colomb ne tient qu'à l'hypocondre,
Et que, par l'atrabile un peu trop excité,
Au système des sens l'équilibre est ôté.
Telle décoction, relâchant sa manie,
Abattrait ses vapeurs, qu'il prend pour du génie.
Bien purgé, vous verriez votre sublime époux
Suivre l'ordre commun et ressembler à tous,
Et buvant et mangeant, comme tant d'autres hommes,
Bonnement animal, être ce que nous sommes.

BÉATRIX.

Fort bien ! assurez-vous, par un coup-d'œil nouveau,
Si votre art peut encor lui calmer le cerveau ;
Mais le sage aumônier qu'aura-t-il à nous dire ?

SALVADOR.

Que le démon d'orgueil a produit son délire,
Et que la vanité de se trop distinguer,
Est ce qui nuit et jour le porte à divaguer.
Il veut tenter lui seul, malgré le ciel contraire,
Tout ce qu'au Portugais l'aide de Dieu fit faire ;
Et ce malin esprit qui paraît l'embrâser,
Sans mes dévôts sermons, ne peut s'exorciser.

BÉATRIX.

Ah ! sermonez-le donc de la belle manière,
Et que pour son salut on dise une prière ;
Car il est le jouet des grands et des petits :
Il n'attire chez soi qu'étrangers et bandits.
Entre eux, qui de ses fonds rend-il dépositaire ?
Tantôt c'est un seigneur, et tantôt un corsaire ;
Jugez comme on le vole ! Il a dix créanciers,
Et doit ce qui lui reste à tous ses ouvriers.

DIÉGO.

Mon père, j'en conviens, n'est pas très-raisonnable,
Mais est trop scrupuleux pour rester insolvable.
S'il tendait à gagner, il le pourrait souvent...

BÉATRIX.

Mon mari s'enrichir ! non, il est trop savant.
Aimant mieux rêver creux, et courir les provinces
Que d'employer son tems dans les bureaux des princes,
Et s'usant à chercher dans un monde idéal

Ce qu'il trouve en Espagne ou bien en Portugal,
Il préfère, les nuits, vider une écritoire
A barbouiller, biffer et chiffrer du grimoire....

SALVADOR.

Quoi? de l'art des sorciers a-t-il la passion?
Jésus! qu'il prenne garde à l'Inquisition....
Car, de par Ferdinand et de par Isabelle,
On vient de l'établir : elle brûle de zèle!

DIÉGO.

Digne homme, calmez-vous, mon père, homme de bien;
Ne fait le charlatan, ni le nécromancien:
Ses cartes, son grimoire et sa sorcellerie,
Ce sont les hauts calculs de la géométrie,
Et, dans cet univers qu'il mesure en tout lieu,
Il ne recherche pas ce que veut cacher Dieu.

BÉATRIX.

Bon! défends-le! deviens aussi sot que ton père.
Ah! puissiez-vous tous deux fuir au bout de la terre,
Et laisser vivre en paix la triste Béatrix!....

(On entend rire dans la coulisse.)

Qu'entends-je sur le port? Quel tumulte! quels ris!
Là, ne voilà-t-il pas le peuple qui le raille!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, COLOMB.

DIÉGO, aux mariniers qui suivent son père en riant.

Vous riez de mon père, insultante canaille!
Loin, marauds, loin d'ici, fuyez, ou par la mort!....

COLOMB, à son fils.

Pourquoi te fâches-tu contre les gens du port?
Ne suis-je pas le fou dont on rit par la ville?
Mieux vaut que d'y passer pour être un imbécile.
La foule rit de moi, moi je ris de plus d'un.
Croire ce qu'on lui dit, c'est le lot du commun.
On me traite partout comme un visionnaire:
Nos seigneurs en cela sont aussi du vulgaire.
Ignorans et lettrés, gens d'église et de cours,
Tous ont tenu sur moi les mêmes vains discours.
On me juge insensé dans la plus haute classe,
Je dois bien le paraître à cette populace;
Et sachant que l'erreur est telle en tous les rangs,
Les clameurs et les ris me sont indifférens.
Quand je me promenais à Madrid, à Lisbonne,
Chacun des passagers rencontrant ma personne,
Me désignait du doigt comme un timbre fêlé,
Mon cerveau, grâce à Dieu, n'en est pas plus troublé.
Dès que nous toucherons au port de la Tamise,
Si ma présence à Londre amuse la sottise,
M'entendra-t-on, contre elle appelant un soutien,
Gronder de bonnes gens qui ne devinent rien?
Non, non; j'irai plus loin, sans bruit et sans colère,
Porter la vérité qu'on nomme ma chimère;
Et, si même à ce but je ne peux parvenir,
J'aurai de ma raison un vengeur, l'avenir.
Ne t'étonne donc pas de mon insouciance;
D'autres sujets d'humeur lassent ma patience.
Quoi! mes propres amis, ma femme ou mes neveux,
Trahissent mes secrets, déconcertent mes vœux?
Un billet arrivé m'appelle en Angleterre;
Mais bon! de mon départ on répand le mystère,

Et la cour espagnole, éveillée à ce bruit,
Veut que son cabinet de mes pas soit instruit.
Ce qu'on me refusait m'est offert par caprice :
Il fallut ces jours-ci que soudain je partisse,
Pour quel lieu ? devinez : pour le conseil d'état.
Je ne doutais donc plus d'un heureux résultat.
L'un des plus hauts appuis qui me restât près d'elle
Me présente lui-même à la reine Isabelle.
Le cardinal Mendoze alors s'est offensé
De ce qu'en ma faveur l'autre l'eût devancé.
L'honneur de m'introduire en ce pays d'intrigue
Est disputé par eux comme un sujet de brigue.
J'aurais dû venir seul, et les flatter tous deux.
Ai-je appris chez les rois ce métier hasardeux ?
Je vais droit, et j'y fais mille fautes pour une ;
Tandis que sans talens chacun court la fortune,
J'ai cru qu'il suffisait, sans se faire valoir,
Du fruit de longs travaux, du fond d'un vrai savoir :
Mais, puisque sans adresse on ne réussit guère,
Cet art des courtisans, il faut que je l'acquière ;
Et, pour atteindre au but qu'on s'est bien proposé,
Le besoin du succès rend tout chemin aisé.

BÉATRIX, à Pharmacos et à Salvador.

Quoi ! vous ne dites rien de tant d'extravagance !
Quoi ! l'emploi qu'il a fait de quatre jours d'absence,
Est d'aller à la cour faire rire de lui,
Pour que le peuple entier s'en égaie aujourd'hui !
Christophe, ignores-tu que les hommes bizarres
Entrent dans les palais comme ces bêtes rares,
Ces singes, ces oiseaux, qu'on y mène en passant,
Pour en offrir aux rois l'aspect divertissant ?

Ignores-tu cela, toi qui sais tant de chose?,
Es-tu donc un bouffon, pour aimer qu'on te glose?

COLOMB, haussant l'épaule en riant.

Mon fils, va me chercher l'un des frères Pinçon,
Et dis-lui d'amener l'armateur Ferragon.

(Diégo sort.)

BÉATRIX.

Encore des vauriens et des chefs de galères!....

COLOMB, avec douceur.

Ma femme, du ménage arrangez les affaires,
Laissez votre mari vaquer à ce qu'il doit.

(Béatrix va au médecin, et lui parle l

PHARMACOS, à Béatrix.

Tandis qu'il parle et marche, on l'écoute, on le voit.
Au symptôme apparent, d'abord je pronostique
Qu'un même objet l'entête, et qu'il est lunatique.

BÉATRIX, bas à Salvador, en s'en allant.

Tâchez dans son bon sens de le faire rentrer.
Chut! adieu.

SALVADOR.

De la grâce il faut tout espérer.

SCÈNE III.

COLOMB, SALVADOR, PHARMACOS.

SALVADOR.

Je veux au nom du ciel vous rendre à la prudence.

PHARMACOS.

Moi, je vous veux de cœur parler en confidence.

COLOMB, sans les écouter, à soi-même.

Suis-je assez malheureux, de n'avoir pu jamais
A Gênes, ma patrie, inspirer mes projets !

SALVADOR.

Était-ce là qu'un sage eût porté sa requête ?
Il sait qu'en son pays nul homme n'est prophète.

COLOMB, à soi-même.

Charles-Huit, qui dans Naple a perdu ses Français,
Par ma seule entreprise eût eu de grands succès.
Ma conquête n'eût pas coûté tant de victimes.

SALVADOR.

Il aurait triomphé, s'il eût payé nos dîmes.

PHARMACOS.

Comme de sa chimère il est préoccupé !

COLOMB, à soi-même.

Ce roi de Portugal dit que je l'ai trompé.
Lorsqu'il m'a cru, pourquoi nommer d'autres pilotes
Qui, sans avoir rien vu, sont RENTRÉS SUR LES CÔTES ?

PHARMACOS.

Il siérait que du moins votre esprit s'avouât
Qu'il était naturel que l'affaire échouât.

COLOMB, à soi-même.

Subir tant de refus, et durant sept années,
Pour un plan glorieux aux têtes couronnées,
Peu coûteux, infaillible, et plus clair que le jour!
Mais j'espère aujourd'hui sur le vent de la cour....
La Reine se rendra : mes discours l'ont saisie....
Autrement, droit à Londre.

PHARMACOS.

Ah ! quelle frénésie !

Mon art vous doit, mon cher, de votre déraison
Sciemment avertir pour votre guérison.
Vous babillez tout seul, gesticulez de même,
N'écoutez pas les gens, devenez rouge ou blême,
Regardez tout sans voir, et ces différens tics
Sont de vrais pronostics et sûrs diagnostics
D'un feu qui, déréglant votre machine entière,
Courant de la cervelle à la moëlle épinière
De votre pauvre corps, qui, je pense, maigrit,
Agite malgré vous les membres et l'esprit.
Purgatifs, lotions, extrémités baignées,
Eau froide sur le crâne, et bénignes saignées,
Vaincraient, j'en suis garant, votre aliénation.

COLOMB, éclatant de rire.

Quoi! vous aussi, docteur?

SALVADOR.

Sa consultation,
Hélas! n'est pas un jeu dont votre ami s'égaie :
Son savoir l'a dictée, et votre état m'effraie.
Mais lui suffira-t-il d'un secours corporel,
S'il n'y joint de ma voix l'aide spirituel?
Par le raisonnement commençons donc la cure :
Redoutez votre tête, et laissez-nous conclure.

COLOMB, voulant les quitter.

Salut!

SALVADOR.

Ne rien entendre, est-ce avoir l'esprit sain?

COLOMB.

Quoi! vous, homme érudit, vous, subtil médecin,
Tous deux par la lecture instruits dès votre enfance,
C'est à me croire fou que va votre science!

Passe encor pour nos grands, fiers de ne rien savoir;
Mais vous!... ah! que ceci fera nettement voir
Combien aux préjugés les hommes s'enracinent,
Et comme faussement leurs livres endoctrinent!
D'où provient leur soupçon de mon dérangement?
Que présenté-je enfin à leur étonnement?
On tourna le commerce, à gauche, vers l'aurore;
Moi, je veux qu'au couchant, à droite, on tourne encore
Voilà tout! néanmoins je suis au rang des fous,
Pour rompre une habitude où les peuples sont tous.
O le plus grand des maux pour un mortel qui pense!
De tout ce qu'il pressent il a pleine évidence;
Mais la conviction n'en saurait arriver,
Si tout lui ferme accès à le pouvoir prouver;
Et sous l'œil et le doigt s'il ne met pas les choses,
On croit de les nier avoir cent graves causes.

SALVADOR.

C'est que la vérité se voit, je vous le dis.

COLOMB, vivement.

Vous croyez, sans le voir, mon frère, au paradis!
Moi-même, en bon chrétien, je crois à l'autre monde.
Croyez au mien de même.

SALVADOR.

O démence profonde!

COLOMB.

J'en jure! qu'on me donne un vaisseau maintenant;
Et mes pieds toucheront un nouveau continent.

PHARMACOS, gravement.

Le grand Sénèque pense, et c'était un génie,

Qu'autour du continent la mer est infinie.
En aveugle, ira-t-on se perdre en pleine mer?

SALVATOR, gravement.

Moïse, ET DANS LA BIBLE ON SUT TOUT RESFERMER,
N'écrivit même point que la terre fût ronde:
Quelques savans l'ont dit; mais sur lui je me fonde.

COLOMB.

Sénèque...

PHARMACOS.

Savait tout

COLOMB.

Et Moïse...

SALVADOR.

Tais-toi.

COLOMB.

Ce qu'il dit de la sphère, est-ce article de foi?
Sans goûter sa physique, on révère la bible.

SALVADOR.

Il faut de Belzébut tout l'orgueil invincible
Pour savoir qu'à dater de la création,
Tant d'hommes ont connu la navigation,
Et prendre des chemins pour explorer des terres
Par un bout, où jamais n'en ont cherché nos pères.

PHARMACOS.

Si la terre est un globe, on peut voguer dessus:
Mais loin vers l'occident une fois descendus,
COMMENT DE PAR-DESSOUS REMONTER LA CARRIÈRE?
Vous tomberez en bas la tête la première.

COLOMB, éclatant de rire.

Merveilleux argument de ce siècle fameux!

SALVADOR.

Il s'en rit.

PHARMACOS.

Triste effet du désordre nerveux!

COLOMB, avec chaleur.

Savez-vous qu'il me faut une bonne cervelle
Pour être ainsi traité sans que je vous querelle?
Mais de ma femme, vous, vous apaisez l'humeur,
Et vous, de ma maison, vous êtes directeur;
Je vous chéris tous deux, et vous excuse encore
De penser que ma tête ait besoin d'ellebore.
Avez-vous feint pourtant de ne m'entendre pas?
De chez la Reine ici j'arrive de ce pas;
Je la quitte; Pérès, le prélat de Tolède,
Juan de Coloma, m'ont flatté de leur aide:
J'ai fait voir à la cour, sans être contredit,
Qu'aux marchands du Levant j'ôterai leur crédit.
Ils tirent leurs trésors de l'Inde orientale,
Moi, je fendrai les mers vers l'Inde occidentale.

PHARMACOS.

Cette Inde, quelle est-elle?

COLOMB.

On ne la connaît point.

SALVADOR.

Où l'atteindre, sans carte?

COLOMB.

Oh! voilà le grand point.

PHARMACOS.

C'est ce point justement qui fait votre folie.

COLOMB.

Et cependant mon offre était presque accueillie,

Sans les débats d'un duc avec un cardinal,
Et sans mon vœu formel qu'on m'élût amiral.

SALVADOR.

Amiral! vous?

COLOMB.

Oui, certe. Il m'en faut la puissance
Pour forcer l'équipage à toute obéissance.
Ce que seul on conçut, on doit seul l'accomplir,
Ou la faute d'autrui nous expose à faillir.

PHARMACOS.

Vous ne fûtes jamais commandant d'une flotte.

COLOMB.

Non; mais je saurai l'être, avec un bon pilote.

SALVADOR.

S'il faut civiliser un pays asservi,
Battre des nations, vous n'avez point servi :
Vous n'êtes, ni soldat, ni chef de gens de guerre.

COLOMB.

Je saurai le métier, s'il convient de le faire.

PHARMACOS.

S'il faut choisir un port....

SALVADOR.

Régir une cité...

COLOMB.

Je l'apprendrai.

SALVADOR.

De qui?

COLOMB, vivement.

De la nécessité.

L'homme ferme est par elle aimé de toute pièce,
Et seule en tous les arts elle est notre maîtresse.

SALVADOR.

Sa confiance !...

PHARMACOS.

Elle est d'un augure assez bon.

SALVADOR.

Je doute qu'en partant un prudent compagnon
S'offre sur votre bord à risquer le voyage.

COLOMB.

Si la Reine y souscrit, et j'en ai le présage,
Le vaillant Salcedo, l'adroit de Gultières,
Déjà se sont offerts.

PHARMACOS, ironiquement.

Même à venir sans frais.
Tous deux, fort mal en cour, font, dit-on, banqueroute :
Tous les aventuriers cherchent fortune en route.

COLOMB.

D'accord ; mais j'ai pour moi des gens en dignité :
Du noble Santangel le fils en est tenté :
Il doit me joindre ici de la part de la reine ;
Même, en vos deux emplois, il en est que j'emmène.
Le prieur Marchena promet d'écrire au Roi,
Quel honneur ce serait aux soutiens de la foi,
De prêcher leur morale aux nations lointaines ;
Et de bons médecins, veillant nos quarantaines,
Viendront sur mes vaisseaux, où, bien pensionnés,
Enrichis et fameux, ils seront ramenés.

PHARMACOS.

Auriez-vous eu déjà quelqu'un de nous en vue !

Prenez garde à vos choix, car l'ignorance tue :
Dans un si long trajet, il faut si doctement
Surveiller des soldats l'ordinaire aliment,
Prescrire aux matelots un si juste régime !
Ne règle pas qui veut l'hôpital maritime.
A bord, un médecin doit présager souvent
Les maux que font au corps et la mer et le vent,
L'influence des lieux, de la température,
De la nuit, tout enfin, oui, tout dans la nature.
La gloire en serait grande ! et pour la mériter,
Je ne vois pas celui que l'on pourrait citer.
Par delà l'Océan apparaîtraient, peut-être,
Des fléaux qu'Hippocrate aurait voulu connaître !
Moi-même, j'en conviens, j'en serais curieux.
Si cela se conclut.... jetez sur moi les yeux ;
Et ne présentez pas à la reine Isabelle
D'autre nom que le mien ; je vous promets mon zèle.

COLOMB.

Très-volontiers, docteur, au moins en sûreté,
Avec vous, sur les mers, nous suivra la santé.

SALVADOR.

Quand je réfléchis, moi, que jusque dans l'Asie
Nos frères ont porté la lumière et la vie,
Et que, voguant sans peur avec les Portugais,
Ils ont été bénis des chrétiens qu'ils ont faits ;
Pour un semblable honneur je le sens, je soupire,
Et braverais comme eux, pour cela, le martyre ?
Quel éclat au retour ! mon cœur est sans orgueil :
Mais le pape et le roi me verraient d'un autre œil.
Au prélat de Tolède un tel effort peut plaire...
Si la cour sur vos pas nomme un missionnaire,

Quel que soit le péril, dites, dites-lui bien
Que, moi, je me dévoue en humble et bon chrétien.

COLOMB.

Mon frère, en ma faveur c'est le ciel qui vous change.
Un guide tel que vous deviendra mon bon ange.

SALVADOR, à soi-même.

Dieu conduit tout parfois miraculeusement.

PHARMACOS, de même.

Puisque la cour l'approuve, il pense sagement.
(A Colomb.)
Le Roi va de faveurs combler votre famille.

SALVADOR.

Demandez que la cour écrive de Castille,
Pour qu'Alexandre-Six avec attention
Trace de l'univers la démarcation.
D'un pôle à l'autre il faut que l'on tire une ligne,
Prévenant tous débats par une bulle insigne,
Qui laisse aux Portugais les mers de l'orient,
Et cède aux Espagnols les mers de l'occident.

COLOMB.

(Au courrier qui paraît.)
Quel est ce messager!... D'où me vient cette lettre?

LE COURRIER.

De la part du conseil j'accours vous la remettre.
(Il sort.)

SALVADOR.

C'est votre heureux brevet sans doute expédié.

COLOMB, lisant.

Ciel!

PHARMACOS.

Qu'est-ce qui vous prend?

COLOMB.

Me voilà foudroyé!
« Sur votre plan, Colomb, on ne peut vous répondre :
» Mais le conseil défend que vous alliez à Londre. »
Et ces mots sont signés Juan de Coloma.
Plût à Dieu qu'à l'instant un gouffre m'abîmât!
C'est peu que d'un refus; on me lie, on m'enchaîne,
Et c'est-là mon salaire et la foi d'une reine!

PHARMACOS, à Salvador.

Nous l'avions bien prédit.

SALVADOR, à Pharmacos.

Les grands l'auront joué.

COLOMB.

Tant de fois dans les cours j'aurai donc échoué!
Eh bien! je tromperai l'œil de leurs émissaires,
Je me ferai l'ami des plus hardis corsaires;
Dussé-je ramasser les plus vils écumeurs,
J'ouvrirai l'océan, fût-ce avec des rameurs,
Et prouverai qu'un homme, à travers la tempête,
Peut seul, et sans les rois, tenter une conquête.

(Il sort furieux.)

SCÈNE IV.

SALVADOR, PHARMACOS.

PHARMACOS.

Comme de sa lubie un accès l'a repris!
N'allez pas soupçonner que je m'y sois mépris;
Mon frère, je flattais son penchant maniaque
Pour modérer en lui quelque pareille attaque.

SALVADOR.

Docteur, vous n'avez pas sans doute imaginé
Que j'aie un peu douté qu'il eût l'esprit tourné ?
J'affectais l'indulgence au vœu de son délire,
Dans l'espoir que sur lui je prendrais quelque empire.

PHARMACOS.

L'un ni l'autre ne peut s'y tromper désormais.
Adieu notre aumônier.

SALVADOR.

Docteur, allez en paix.

(Ils vont pour sortir, lorsque Béatrix entre et les retient.)

SCÈNE V.

SALVADOR, BÉATRIX, PHARMACOS.

BÉATRIX.

Demeurez... apprenez la chose que j'ai faite,
Mon mari ne part plus, et je suis satisfaite.

PHARMACOS.

Nous venons de l'apprendre...

SALVADOR.

Un courrier sort d'ici.

BÉATRIX.

Oui, j'ai dans mon désir pleinement réussi;
Je n'osais en parler avant d'en être sûre;
Connaissez, mes amis, le nœud de l'aventure.
De la reine Isabelle une fille d'atours,
La jeune Célesta, par d'honnêtes amours
S'est unie à Diégo. Les vœux de sa famille
Approuvent comme nous ses soins pour cette fille :

J'ai su de leurs penchans finement profiter.
Épris de jalousie, il ne peut la quitter,
Tant il craint à la cour son changement facile :
C'est un novice encor, sa crainte est puérile.
Ce n'est point pour l'amour qu'on intrigue en ces lieux :
Là, les cœurs, moins jaloux, sont bien plus envieux,
Et disputant plutôt un rang qu'une maîtresse,
C'est en d'autres faveurs qu'ils placent leur tendresse.
Sans crédit, une femme, eût-elle mille appas,
S'y tient sage à loisir ; car on n'y pense pas.
N'importe ; de Diégo le jaloux caractère
Sert d'obstacle au départ qu'avec soin je diffère,
Et Célesta me prête un autre empêchement.
J'ai fait passer vers elle un avertissement
Du malheur de Diégo, qui, s'il suivait son père,
Gémirait de sa perte au fond de l'Angleterre.
Je l'ai dans mon billet conjurée d'obtenir
Quelque ordre à mon mari qui pût le retenir :
Elle m'a répondu que, volant chez la Reine,
Elle l'avait touchée en lui contant sa peine :
Christophe enragera ; mais elle a fait signer
L'écrit qui lui défend de jamais s'éloigner.
Voyez si l'on échoue en des vœux raisonnables.

SALVADOR.

Non, parce qu'on ne fait que des choses fesables.

BÉATRIX.

Par-là j'ai plein succès dans ce que j'entreprends.
Tandis que mon mari, plein de projets si grands,
S'entête aux visions dont il est idolâtre.
Moi, quant je veux aussi, je suis opiniâtre ;
Et jugeât-on Christophe un génie aujourd'hui,

Je me crois la cervelle aussi forte que lui.
Ma démarche le prouve, avec fruit je travaille;
Je réussis à tout : lui, ne fait rien qui vaille.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DIÉGO.

DIÉGO, accourant.

Ah! Madame! mon père, au sortir de ces lieux,
Du port avec Pinçon est parti furieux;
Il a pris à cheval la route de Grenade.

BÉATRIX.

Que va-t-il entreprendre?... Ah! Dieu! quelle incartade!...

DIÉGO.

Le courroux l'aveuglait... Qu'osera-t-il tenter?

BÉATRIX.

Où va-t-il?

DIÉGO.

A la cour.

BÉATRIX.

Quoi! s'y faire arrêter!..,
Oui, son emportement de tout le rend capable.

DIÉGO.

Le suivrai-je?

BÉATRIX.

Bon Dieu! qu'il me rend misérable!...

DIÉGO.

Ordonnez; et je cours...

BÉATRIX.

Non, l'effort serait vain :
Vous n'auriez nul crédit pour changer son dessein...
Mes bons amis, venez, c'est à nous de l'atteindre ;
Oui, partons !... Viens aussi, Diégo... j'ai tout à craindre.
Me faudra-t-il toujours, en poursuivant ses pas,
Courir par les chemins pour ne le perdre pas ?
Ah ! que n'ai-je un mari posé, sage, tranquille,
Qui près de moi se plût à vivre en son asile !
J'aurais bien moins de peine à me le conserver.
Mais ni paix, ni loisir !... Dieu daigne préserver
Toute femme qui veut être heureuse en sa vie
De ces gens appelés des hommes de génie !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle du conseil, dans le palais de la reine Isabelle, à Grenade.

SCÈNE I.

(Les gardes et les pages entrent avant la Reine et les princes.)

ISABELLE, JUAN DE COLOMA, MENDOZE, QUINTANILLE, SANTANGEL.

JUAN DE COLOMA.

Oui, Madame, Colomb, agité de colère,
Est venu me montrer les lettres de son frère :
On l'appelle en effet à Londres, chez le Roi.
L'ordre qui le retient l'avait rempli d'effroi :
Il assiége la porte, et son impatience
Redemande de vous l'honneur d'une audience.
Mais, si vous m'en croyez, vous ne recevrez plus
Cet homme impétueux, aigri par vos refus.

MENDOZE.

Non : je serais d'avis que même, s'il murmure,
On prît de l'empêcher une sage mesure.
La générosité qui vous fit l'accueillir
Peut-être eut le danger de trop l'énorgueillir.
D'ailleurs que lui sert-il de parcourir l'Europe

Avec les beaux projets qu'en vain il développe ?
On l'attire d'abord par curiosité ;
Puis négligé bientôt, il revient contristé.
Il nous remercîra, de retour à Séville,
D'un passager dépit qui le rendra tranquille.
Qu'obtiendrait-il à Londre ? un stérile entretien
Qui flattant son espoir n'aboutirait à rien.
Il ne recevrait là que de vaines excuses.
Des princes vos rivaux je démêle les ruses :
Ils l'appellent chez eux ; c'est pour vous accuser
D'opprimer le mérite, et de n'en point user ;
Et, quand ils auront fait ce tort à votre règne,
Colomb reconnaîtra que leur cour le dédaigne.

QUINTANILLE.

Madame, aux souverains il est trop dangereux
De seconder l'essor des esprits vaporeux.
Tout mortel s'annonçant en homme de génie
Coûterait à l'État dupe de sa manie.
Que risque à tout oser un tel aventurier ?
De faire à vos dépens son périlleux métier ;
Et de rentrer après, content d'un bruit stérile,
Au même état obscur qu'il cachait dans sa ville.

ISABELLE.

Je ne sais ; je n'ai vu ce Colomb qu'une fois,
Mais aux seuls traits des gens aisément je prévois
Leurs succès à venir, ou leur chute future.
Le génie apparaît dans l'œil et la figure,
Et montre, en conservant sa singularité,
Un fond de bonhommie et de simplicité.
Toujours un charlatan a quelque afféterie,
S'il veut se distinguer par la bizarrerie,

Et l'on voit sous son masque un confus embarras
D'affecter au-dehors ce qu'au fond il n'est pas.
Ce Colomb m'avait plu dès la première vue.
Son air pensif, absent même de la cohue,
Son maintien sans contrainte et le ton de sa voix
Prouvant qu'il songeait peu qu'il était chez des rois;
Son oubli de flatter, quoique soigneux de plaire,
Qui dans toutes les cours rend extraordinaire;
Et sur ses grands desseins son accent véhément
N'annonçaient rien d'un homme et qui joue et qui ment.
S'il valait aussi peu que je vous l'entends dire,
Eût-il fait naître en moi l'intérêt qu'il m'inspire?
Non, non, je ne dois pas, retirant mon appui,
Éloigner sans l'entendre un savant tel que lui.

JUAN DE COLOMA.

On reconnaît bien là votre exacte justice,
Qui craint de se ternir par l'ombre d'un caprice.

ISABELLE.

Consultons-nous ensemble, et qu'on le fasse entrer.
(Un des personnages fait donner les ordres.)
Vos avis, ses discours, vont enfin m'éclairer.
A ma décision Ferdinand se confie,
Et je veux pour conclure être bien éclaircie.

SANTANGEL.

Mon père, que Colomb a vivement touché,
D'être absent aujourd'hui sera, je crois, fâché.
Il estime cet homme un penseur admirable,
Et trouve son dessein tellement praticable,
Qu'il m'a presque inspiré, par la chaleur qu'il a,
Certain vœu de partir avec ce savant-là.

ISABELLE.

Le seigneur Santangel est une de ces têtes
Promptes à se monter pour les folles conquêtes,
Et qui, des grands projets goûtant la nouveauté,
Restent jeunes encor dans leur maturité;
De tels hommes, saisis d'une ivresse subite,
En chaque extravagant pensent voir le mérite,
Et mettent leur esprit à se réaliser
Les mille visions qu'on leur vient proposer.
Rarement avec eux la raison délibère;
Le vague enthousiasme est leur seul caractère;
On doit se défier d'un défenseur pareil:
Je l'aime dans ma cour, mais non dans le conseil.

(La Reine se place sous le dais, et tous s'asseyent autour d'elle.)

(On introduit Christophe Colomb.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, COLOMB.

ISABELLE, avec aménité.

Approchez-vous, Colomb. Suis-je si rigoureuse
En retenant vos pas dans ma Castille heureuse?
Plutôt que de me fuir, ne vaudrait il pas mieux
Vous rendre en me servant et riche et glorieux?
Vous murmurez, dit-on.... mais dissipez vos craintes:
Ma première faveur est d'écouter vos plaintes.

COLOMB.

Mon respect n'en fait point que votre majesté
Ait lieu de reprocher à ma fidélité.

Sujet soumis aux lieux où votre vertu brille,
Je dévouai mon cœur à vous, à la Castille.
Quand j'obtins de vous voir pour la première fois,
Mes sentimens pour vous exprimés par ma voix
M'avaient fait me flatter, ayant paru vous plaire,
Que l'accueil de mon plan deviendrait mon salaire.
Vous consacrer mes jours, ce fut mon premier soin ;
Et de mon zèle ardent il vous est le témoin :
Mais, refusé sept ans en mes offres sincères,
Quand je recherche un aide en des cours étrangères,
Je le tente à regret ; et c'est avoir prouvé
Qu'à ce trône lui seul je m'étais réservé.
Accueillez mes travaux, et je suis prêt, Madame,
A prodiguer pour vous, mon sang, mes bras, mon ame ;
Mais, en le refusant, ne me défendez pas
D'essayer la fortune au sein d'autres états.
Plaignez-moi d'un espoir qui, pour sa réussite,
Change votre sujet en un cosmopolite,
Et me force d'errer en des pays lointains
Pour gagner, si je puis, tout un monde aux humains.
Ce projet là vaut bien, si la raison l'appuie,
Que je souffre en tout lieu les malheurs que j'essuie,
Et que, sans me lasser des soins que j'ai perdus,
J'emploie à l'accomplir mes efforts assidus.
Ce désir est ma vie : est-il rien qui compense
Le cruel abandon d'une telle espérance ?
Mon cœur n'est envieux ni des rangs, ni des biens ;
Je ne veux qu'un navire ! heureux, si je l'obtiens,
De prouver aux mortels bornés sur cette terre,
Qu'ils peuvent s'agrandir sur un autre hémisphère ;
Et quittes des tributs qu'exigent trop souvent
Les marchands portugais, les comptoirs du Levant,

Fournir par le commerce, à l'Europe étonnée,
Plus d'or que n'en versa l'Asie et la Guinée!
Madame, concourez à des bienfaits si grands!
La science aux yeux d'aigle a ses prompts conquérans
Qui de ceux de la guerre, environnés d'alarmes,
Surpassent les exploits sans tumulte et sans armes.
Montrez que vos esprits, hautement éclairés,
Présagent les succès du vulgaire ignorés;
Et, si par trop de voix mon offre est repoussée,
Au-dessus des avis portez votre pensée.
Que, des Maures vainqueur, l'auguste Ferdinand
Doive à votre génie un nouveau continent;
Et que cette conquête, éblouissant la terre,
Joigne sa date illustre à ce règne prospère.

MENDOZE.

Le projet est fort beau, mais sans nul fondement:
On ne juge un tel cas que par l'événement;
Et la Reine par vous compromettrait sa gloire
Si l'essai n'était pas suivi de la victoire.
Le but que vous montrez, gigantesque appareil,
Ne peut de son faux lustre éblouir le conseil.
Ira-t-on, sans prudence, engager la marine
A livrer ses vaisseaux conduits à leur ruine?
N'en a-t-on pas besoin contre les Portugais,
Dont la rivalité nous coûte tant de frais?
Fiers après huit cents ans d'avoir chassé les Maures,
Cet honneur nous suffit sans passer les Açores;
Au grand nom d'Isabelle, à son règne, à l'État,
Cette époque célèbre ajoute assez d'éclat.
C'est à jouir en paix qu'on tend après les guerres,
Et non à voyager aux pays des chimères.

COLOMB.

Répondez-vous, Seigneur, que mille autres esprits
De ces chimères-là ne seront pas épris,
Et que, réalisant leur apparence folle,
Quelqu'un n'en croira pas la foi de sa boussole
Pour tenter le chemin que je veux vous ouvrir,
A ce grand continent possible à découvrir?

MENDOZE.

Répondre de cela serait peu sage encore,
Et je n'affirme ici rien de ce que j'ignore.

COLOMB.

Vous ne pouvez donc plus le nier prudemment:
Premier point de gagné! tentons-le seulement.

JUAN DE COLOMA.

Ce que l'on peut du moins vous assurer d'avance,
C'est le péril certain, et la vaine dépense
D'une escadre livrée au hasard de ce plan
A chercher aventure à travers l'Océan.

COLOMB.

Eh! quelle tentative, aux hommes glorieuse,
Pour un moindre intérêt n'est aussi périlleuse?
S'il faut reprendre un coin par le Maure usurpé,
On ne le ressaisit que de sang tout trempé.
L'assaut d'un petit fort, ou du dernier village,
Coûte plus en soldats que dix fois mon voyage.

MENDOZE.

Tout homme peut se perdre au gré de sa fureur;
Mais les rois ne sauraient seconder son erreur.

COLOMB.

N'appelez pas fureur le zèle que m'inspire

Un vrai pressentiment d'être utile à l'Empire.
Que les ports désormais ne me soient plus fermés,
J'engage dès demain des corsaires armés;
Qu'ils ne redoutent plus nulle entrave importune,
Et sur leur bâtiment je risque ma fortune.

QUINTANILLE.

Vous n'auriez nul besoin que nos spéculateurs
S'unissent d'intérêt à vos navigateurs,
Si la cour approuvait votre plan téméraire:
Le royaume à ces frais a de quoi satisfaire;
Trésorier de l'état, je le sais mieux que tous,
Et d'avancer les fonds vous me verriez jaloux;
Mais vos convictions de ces prochains miracles
Ne peuvent au conseil en cacher les obstacles;
Et notre souveraine, écoutant vos projets,
N'osera sur un doute exposer ses sujets.
Prétendre jusque-là surprendre son génie,
Ce serait soupçonner son cœur de tyrannie.
Veut-elle aux Espagnols faire un devoir fatal
D'obéir sous vos lois au titre d'amiral,
Vous, novice en ce rang, vous, sans expérience
Des mers, où vous perdrait votre aveugle science?

COLOMB.

Je m'attendais encore à cette objection;
Mais j'ai réponse à tout; et ma prétention
N'est point d'embarrasser la pitié de la Reine
D'une loi que plaindrait sa bonté souveraine,
Mais il est un recours que réclame ma voix:
Ces méchans, retranchés de l'État par les lois,
Ces gens perdus d'honneur et notés d'infamie,

Ces forçats, ces bandits, cette engeance ennemie,
Rebut du peuple, horreur de la société,
Arrachez-les pour moi de leur captivité :
On les peut sans regret dévouer aux orages.
Je tirerai parti de leurs affreux courages ;
Sans doute il vaudra mieux me les abandonner
Que de lasser le glaive à les exterminer.
Qu'ils soient les instrumens cédés à mon audace.
Est-ce encor trop d'orgueil d'implorer cette grâce ?
Si nul digne Espagnol ne s'embarque avec eux,
Un homme cependant qui vécut vertueux,
Ami vrai, tendre époux, bon père de famille,
Parmi tous ces brigands quittera la Castille :
Pour elle il brave encor leurs fureurs sans effroi ;
Il les guidera seul.

SANTANGEL.

Et quel homme est-ce?

COLOMB.

Moi.

ISABELLE, se levant.

Ah! tant de dévoûment force ma confiance!
Vous surmontez, Colomb, toute ma résistance.
Mon esprit, je le vois, ne s'est point abusé
Quand ma protection vous a favorisé;
Et je serais ingrate envers vos sacrifices,
Si je tardais encore à sceller vos offices :
Oui, j'en crois vos accens, pleins de mâle vigueur;
Le génie est en vous compagnon d'un grand cœur.
C'est déjà l'outrager que de le méconnaître.
Votre brevet signé de moi, de votre maître,
Vous manifestera ce que j'attends de vous.

COLOMB, se jetant aux pieds de la Reine.

Recevez mes sermens jurés à vos genoux,
Que les deux premiers ports d'une terre nouvelle,
Du nom de Ferdinand et du nom d'Isabelle
Seront dans peu de tems consacrés par ma voix.
Vos états reverront cet insensé Génois,
Ce fou dont se railla la populace entière,
De votre noble esprit signalant la lumière,
Prouver, par des succès que saura l'univers,
La suprême raison des maîtres que je sers.
Bientôt, explorateur d'autres mers, d'autres îles,
Je reviendrai; Madame, au milieu de vos villes,
De riches nations vous ouvrir le trésor,
Et peut-être à vos pieds répandre des flots d'or.
Grande Reine, daignez, acceptant cet augure,
Croire aux exploits qu'ici ma fortune vous jure.

ISABELLE, avec attendrissement.

Allez, Colomb! allez! j'espère en votre plan,
Et mes vœux vous suivront par-delà l'océan.
Je vous fermai les ports d'où vous partiez pour Londre.
Sachez donc mes motifs, que vous pourriez confondre :
Lorsque je vous retins, vous blâmiez ma rigueur;
Mais on sollicita cet ordre de mon cœur.
La belle Célestine, à ma cour attachée,
De votre fils Diégo, dit-elle, est recherchée.
Eh bien! ces chers enfans, je vous les garderai!
Scellez leur mariage, et je les doterai.
Adieu, Colomb.

(Les membres du conseil suivent en partie la Reine.)

SCÈNE III.

COLOMB, JUAN DE COLOMA, MENDOZE, QUINTANILLE, SANTANGEL.

JUAN DE COLOMA.

Pour vous se déclare la Reine.
Si je vous combattis, n'en gardez nulle haine,
L'intérêt de l'État lui seul m'a fait parler.....
Le vôtre même encor donne lieu de trembler.
Je vous l'avoue. Adieu.

(Il sort.)

MENDOZE.

J'ai craint vos tentatives....
Mais un très-haut génie a des lumières vives,
De qui l'éclat aveugle à force d'éblouir....
Prospérez....

(Il sort.)

QUINTANILLE.

Vos raisons ont fait évanouir
Celles que contre vous mon effroi m'a dictées;
Mais les vôtres d'abord, je les avais goûtées;
Et vous vous souvenez que je fus votre appui....
Mon amitié pour vous s'en alarme aujourd'hui.
Réussissez! Adieu.

(Il sort.)

SANTANGEL.

Plus je vous envisage,

Et plus de vos succès j'ai quelque heureux présage.
Mon père, vous savez, vous poussa le premier.
Je ferais avec vous le tour du monde entier,
Moi, qui vous parle! Eh! oui, je m'en sens une envie;
Car sans fruit à la cour je consume ma vie.

COLOMB.

Seigneur! ô quel triomphe!

SCÈNE IV.

COLOMB, SANTANGEL, PINÇON, FERRAGON.

COLOMB.

Ah! te voilà, Pinçon!

PINÇON.

Oui, chez Gultièrès t'attendait Ferragon...
Mais comme tous tes traits rayonnent d'allégresse!

COLOMB.

Enfin j'ai réussi, tu me vois dans l'ivresse.

FERRAGON.

Morbleu! quel jour pour vous!

PINÇON.

La cour scelle ton plan?

COLOMB, à Santangel.

Des galères, Seigneur, voici le capitan;
L'autre est Pinçon, le frère et d'Yane et d'Alphonse:
Du conseil tous les deux attendaient la réponse.

PINÇON.

Ta femme en l'apprenant va jeter de beaux cris.
Nous l'avons rencontrée...

COLOMB.

Elle?

FERRAGON.

Eh! oui, Béatrix.

PINÇON.

Dans un hôtel voisin elle attend ta présence;
Et ton fils, qu'elle envoie, ici près la devance;
Salvador, Pharmacos errent de tous côtés,
Pour savoir ton destin, dont ils sont tourmentés.

COLOMB.

Eh bien! ils apprendront qu'après sept ans de peine
Au succès de mes vœux la fortune m'amène;
Et, si de mon départ l'effroi les peut troubler,
L'espoir que j'en conçois les saura consoler.

(A Ferragon.)

De nos conditions tu te souviens, mon brave!
Je les tiens : de tes gens nous briserons l'entrave.

(A Santangel.)

Vous, daignez confirmer au seigneur Santangel,
Que je m'engage à lui d'un lien éternel.
Avant tous, mais en vain, lui seul me fut propice;
Ce n'est pas au succès qu'on juge un bon office,
Mais au vœu de le rendre; et c'est ce nœud puissant
Qui pour jamais attache un cœur reconnaissant.

SANTANGEL.

Si vous partez, Messieurs, serait-ce trop d'audace
Que de prendre avec vous sur la flotte une place?

COLOMB.

Vous en êtes le maître.

PINÇON.

Hai ! mon jeune Seigneur,
Si l'humeur vous en prend, vous nous ferez honneur,

SANTANGEL, avec légèreté.

C'est que nous verrions là du pays.

COLOMB, profondément.

Je l'espère.

SANTANGEL.

Pour moi, jamais encor je n'ai quitté la terre.

FERRAGON.

Vous verrez matelots et mousses manœuvrer ;
Vous entendrez les vents rugir, et nous jurer ;
Le tonnerre et les flots nous battre dans l'orage,
Les Portugais ou nous sauter à l'abordage :
Ce qu'un champ de bataille étale avec fracas,
Est là tout rassemblé ; c'est l'enfer des combats :
Ponts sanglans, voile en pièce, et mâture cassée,
Tout est spectacle à bord dans une traversée ;
C'est un plaisir ! venez.

SANTANGEL.

Plaisir très-neuf pour moi.
Je brûle de vous suivre, et j'en jure ma foi.

PINÇON.

Peu vous imiteront.

COLOMB.

Je l'ai dit à la Reine.

FERRAGON.

Aussi, faute de mieux, il tire de la chaîne
Un tas de garnemens, mais bien déterminés ;

Il aura pour soldats des diables incarnés,
Des démons se moquant de vivre ou ne plus être.

COLOMB.

Je serai leur Satan, s'il m'en faut rendre maître!

SANTANGEL.

Ah!... mais de tous les bords où vos pas descendront,
Si les peuples sont doux, ils vous détesteront.

COLOMB.

Je deviendrai pour eux un ange secourable.

SANTANGEL.

Ah!

COLOMB.

Je puis, au besoin, tout être, homme, ange ou diable.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PHARMACOS, SALVADOR, DIÉGO.

DIÉGO.

Le ministre, en passant, a remis à ma main
Ces paquets, qu'il m'a dit de vous rendre soudain.

SALVADOR.

Pour vous, ajouta-t-il, ce sont bonnes nouvelles.

COLOMB, après avoir ouvert les paquets.

Dieu sauveur!... oui, vraiment, oui, très-bonnes, très-belles!
C'est le brevet scellé, l'ordre d'embarquement!...
Je ne subirai même aucun retardement...
Les chefs sont à mon choix, et l'escadre construite

Qui des Maures devait achever la poursuite ;
Tout m'appartient !

FERRAGON.

VIVAT ! gloire au grand Ferdinand !

TOUS.

Gloire ! gloire à la Reine !

COLOMB.

Écoutez maintenant ?

(Il lit.)

« FERDINAND et ISABELLE, etc., etc. Puisque vous, » Christophe Colomb ! allez à la conquête des îles de » l'Océan, nous voulons que vous soyez amiral.

PINÇON, à part.

Colomb, notre amiral ! ce titre était l'envie
De mon frère, Pinçon... qu'a-t-il fait dans sa vie ?

COLOMB, continuant de lire.

» Gouverneur et vice-roi des îles et de la terre ferme » que vous découvrirez.

PINÇON.

Ah ! ah ! lui, vice-roi ! quelle élévation !

COLOMB, lisant toujours.

» Donné en notre ville de Grenade, le 30 avril 1492. » Moi, le Roi ; moi, la Reine. »

(Il prend une lettre, et lit.)

« Mon cher Colomb, le roi rentre dans Grenade ; sa majesté a signé vos dépêches dès l'instant de son arrivée. Comptez sur l'aide de Dieu, et sur le cœur de votre affectionné Juan de Coloma.

TOUS.

Honneur à l'amiral.

DIÉGO.

Que j'ai d'émotion!

PINÇON, à part.

Christophe, vice-roi! fils d'un cardeur de laine.

COLOMB, à Pinçon.

De La Pinta j'élis ton frère capitaine.
Ce brave et toi, tous deux je vous prends sur mon bord.

PHARMACOS.

Pour médecin en chef vous m'aviez pris d'abord.

COLOMB.

Oui, digne ami, votre art nous sera salutaire.

SALVADOR.

Vous m'aviez accueilli, moi, pour missionnaire.

COLOMB.

Courage, Salvador, vous nous sanctifîrez.

DIÉGO.

Embrassez-moi!... D'un fils qu'est-ce que vous ferez?

COLOMB, ému.

De toi?... tu resteras.

DIÉGO.

Quoi! sans vous?

COLOMB.

Je l'ordonne.
Oui, la Reine t'attache auprès de sa personne :
Elle me la promis, et tu ne peux manquer...

DIÉGO.

Abandonner mon père !... Ah ! je veux m'embarquer !

COLOMB, à part, à son fils.

Calme-toi : j'ai tout bas quelques mots à te dire.
(Haut.)
Mes braves, dans neuf jours voguera mon navire.

SANTANGEL.

J'avais cru dans six mois.

FERRAGON.

Mes bons galériens,
Réjouissez-vous donc ! vous romprez vos liens.

COLOMB.

Il me faudra chercher quelque naturaliste.

PHARMACOS.

Je le suis.

COLOMB.

Et de plus un savant botaniste.

PHARMACOS.

Je le suis.

COLOMB.

Et de plus un grand pharmacien.

PHARMACOS.

Je le suis : nous, docteurs, nous savons tout ou rien.

COLOMB, à Santangel.

Tenez-vous prêt, Seigneur.

SANTANGEL.

Je veux sur cet objet

(A voix basse et en s'éloignant.)

Vous parler à l'écart. Chef d'un si grand projet,
Vous êtes, cher Colomb, un homme en tout suprême;
La gloire entière en doit revenir à vous-même.
Ne tendant qu'au succès, il sert à votre plan
D'entraîner les forçats soumis au capitan;
Mais moi, grand d'Arragon, fils d'un haut gentilhomme,
Parmi de tels marauds sied-il que l'on me nomme?...
Vous m'entendez?

COLOMB.

Très-bien.

SANTANGEL.

Ce n'est pas là mon lieu...
Recevez mes souhaits, et mon plus tendre adieu.

(Il l'embrasse et se retire.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté Santangel.

COLOMB, à soi-même.

Et d'un qui me délaisse avant que d'être en route.

PINÇON.

Est-ce que ce Seigneur craint la mer?

COLOMB.

Non, sans doute.
Permettez qu'en secret, je parle à mon enfant.

(Bas à son fils.)

Je pars et reviendrai, j'espère, triomphant.

La contrée où je tends, oui, plus j'y pense... oui, certe,
Elle est où j'imagine, et sera découverte...
Mais l'atteindrai-je, moi?... La mer peut m'arrêter...
J'ai besoin de constance, et tu veux me l'ôter;
Ton aspect, tes périls ébranleraient mon ame,
Soutiens près de la Reine et mon nom et ma femme:
Je veux t'en donner une, et, t'enchaînant ainsi,
Etre assuré par toi de me survivre ici.
La Reine m'a parlé de Célesta, qui t'aime;
Elle comble ton père, et la dote elle-même.

DIÉGO.

La Reine, elle, ni vous, rien n'aura le pouvoir
D'exposer votre fils à ne plus vous revoir.

COLOMB.

Mon cher enfant!

DIÉGO.

Non, rien, rien ne peut m'y soumettre...

COLOMB.

Devant eux à tes pieds si je pouvais me mettre,
Ton père le ferait.

DIÉGO, à haute voix.

Amis! ah! sur vos mers
(Avec force.)
Que je le suive, et fût-ce au bout de l'univers!

COLOMB.

Paix là, mon fils,... sortez: le devoir me réclame...
Séparons-nous... J'en vais dire autant à ma femme.
J'ai l'ordre de la Reine, et j'aurai la vigueur
D'exécuter sa loi dans toute sa rigueur.

(Diégo sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté Diégo.

COLOMB.

Mes amis, je vous donne exemple de courage :
Chacun de vous aura ce bruit dans son ménage,
Mais partons ; et de vous que je sois imité.
Notre vieux continent, connu, riche, habité,
Je l'abandonnerais, m'en fît-on un royaume,
Pour l'autre qui vous semble encor être un fantôme.
Ferme donc ! soyez prêts dans neuf jours révolus,
Et que bientôt notre œil voie un monde de plus.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un vaisseau et la chambre de l'amiral : on aperçoit au-dessus les ponts, les mâts et les agrès du vaisseau ; et dans la chambre, tous les ustensiles nécessaires à la marine. Il est nuit.

SCÈNE I.

COLOMB, PINÇON.

PINÇON.

Nous voici loin en mer ! ces pauvres malheureux,
Depuis l'embarquement ont filé bien des nœuds ?
Ils sont tous sur les dents, et presque léthargiques.

COLOMB.

Fais leur distribuer l'une de nos barriques.

PINÇON.

Il ne faudra pas moins pour les mettre en vigueur :
Car l'orage dernier leur a glacé le cœur.
Doublez la ration.

COLOMB.

Non !

PINÇON.

Quelle nuit cruelle !
La tempête a failli briser la caravelle :
Pas un canot qui reste, et vingt cables rompus.

Si l'on touche un écueil, il faut mourir dessus.

COLOMB, froidement.

La Nifia nous suit, et la Pinta, voisine,
A ses canots sans doute, et sous notre œil chemine :
L'une ou l'autre vers nous en pourra détacher.

PINÇON.

Nul port où l'on ait lieu d'espérer relâcher.

COLOMB, froidement.

Va, nous en atteindrons : j'ai pris en main la sonde;
La mer, sans fond là-bas, est ici peu profonde.
Le vent se tient?

PINÇON.

Bon frais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FERRAGON.

COLOMB, assis, à Ferragon.

Les chefs mutins?...

FERRAGON.

Liés,
Jetés à fond de cale, un lourd boulet aux pieds.

COLOMB.

La rigueur est ici notre conservatrice :
Sois de fer.

FERRAGON.

Est-ce moi qu'on craint qui ne mollisse?
A régir des forçats je suis trop endurci;
Mais tout rude qu'on soit, on doit les plaindre aussi.

Morbleu, notre amiral, je ne sais qui vous pousse,
Si d'hier à la nuit quinze heures de secousse,
Dont j'ai vu s'effrayer les plus hardis de nous,
Ne vous consternent pas, quand vous nous perdez tous.

COLOMB, avec amitié.

Je croyais, Ferragon, ton ame un peu plus forte;
Voudrais-tu t'arrêter lorsqu'un bon vent te porte?

PINÇON.

Où?... dans un Océan qui ne finira pas.

COLOMB, se levant, et d'un ton sérieux.

Tais-toi, Pinçon, peux-tu deviner où tu vas?
Quand tous ces furieux, osant me méconnaître,
Voulaient lier au mât leur amiral, leur maître,
N'ai-je pas, sous trois jours, promis à tous ma mort,
Si ce terme expiré ne vous montrait un port?
L'aube qui va paraître est mon heure indiquée;
Qu'au moins je sois en paix, si ma fin est marquée!

PINÇON.

Nul de nous n'a dormi.

COLOMB.

Mais est-ce que je dors?
Qu'on largue pleinement; toutes voiles dehors.

PINÇON, bas à Ferragon.

Plus notre vaisseau file, et plus il fuit l'Europe.

FERRAGON.

Oui, mais notre homme a l'air sûr de son horoscope.
Gare à lui s'il n'atteint son continent nouveau....
Nous verrons dès le jour....

PINÇON.

Rien que le ciel et l'eau.

SCÈNE III.

COLOMB.

Rien, disent-ils, ces gens me tueront dès l'aurore.
Trente-deux jours passés en mer, et rien encore?
De lieue en lieue à tous j'ai caché leur chemin.
Leur compte est de cinq cents; mais neuf cents!.. Oh! demain,
Demain, si rien, grand Dieu, n'apparaît à leur vue,
Effrayés sur ces mers de leur route inconnue,
Retournant vers l'Espagne, ils voudront m'y traîner,
Si leur fureur encor tarde à m'assassiner.
Vainement je menace, exhorte, ou flatte, ou prie,
Mes ressorts sont à bout; chacun murmure et crie.
Pourtant.... de mes raisons quand je me ressouviens!...
Cè pays des Atlas connu des anciens,
Et ce bras d'un colosse au coin d'une île Açore,
Tourné vers une terre opposée à l'aurore,
Ces doutes des premiers et derniers voyageurs,
Ces hauts bancs, ces poissons près des côtes nageurs,
La figure du globe, et tout notre hémisphère
Plein d'hommes... Oui, dans l'autre est sans doute une terre
Plus au sud, plus au nord, que sais-je?... Mais par-là....

(Avec véhémence.)

D'autres, si ce n'est moi, reconnaîtront cela.
Alors, en me pleurant, vous me rendrez justice,
Aveugles compagnons, qui jurez mon supplice!

(Avec réflexion.)

Quel homme eut plus à vaincre arrêté dans un plan?
Seul devant la nature, et contre l'Océan,

L'une me dit : poursuis ; et l'autre en ma carrière
Me dit : recule, et vois mon immense barrière.
O ma chère campagne et les jours et les nuits,
Ma boussole ! c'est toi qui seule me conduis....
Instruis moi, réponds-moi, me restes-tu constante ?
Quel écart !... cèdes-tu toi-même à la tourmente ?
De ta direction pourquoi tant décliner ?
En tes balancemens, vas-tu m'abandonner ?
Non !... vers ton pôle-nord tu reviens plus fidèle.
Ah ! combien je frémis en songeant que sur elle
Est suspendu le sort de trois cents matelots,
A qui j'atteste un monde au sein de tant de flots !

(Avec recueillement.)

Je ne sais ;... mais hier, observant les passages
Des courans variés.... l'ouest, et certains nuages....
Quelques écueils.... la sonde enfin trouvant un fond....
Oui, si la terre est loin, mon esprit se confond.

SCÈNE IV.

COLOMB, SALVADOR.

COLOMB, avec sérénité.

Bon jour, mon saint ami !

SALVADOR.

Je dois être un peu blême.
Comme vos officiers, j'ai fait le quart moi-même.
On en est réduit là : seul de tous, quelquefois
Me confiant aux flots, je m'endors sous la croix.

COLOMB.

La résignation naît d'une foi sincère :

Vous l'avez ; nos marins ne vous ressemblent guère.

SALVADOR.

C'est qu'ils souffrent, mon fils, trop, et moi-même assez :
Puis se moquent des vœux quand les maux sont passés.
J'ordonnais de prier la dame de Lorette,
Blasphémant, ils traitaient mes sermons de sornette.
Ma charité contre eux vous a bien défendu.
Mais si vous persistez, confessez-vous perdu.
Malgré mon amitié, je juge leur détresse,
Nous y succombons tous ; et le retour nous presse.
Eau, vin, chair et biscuit leur manqueront bientôt.

COLOMB.

Pour naviguer trois mois, j'en ai plus qu'il n'en faut.

SALVADOR.

Trois mois, SANTO PADRE ! trois mois sur cet abîme !

COLOMB.

Mon frère, en votre cloître, où l'on vit de régime,
En avez-vous subi de plus dur que le mien ?
Je m'y soumets moi-même, et pourtant me soutien.
De mes provisions je cache la mesure
Qui d'un trop long trajet annoncerait l'augure :
Si je ne les trompais par ces privations,
Tous feraient comme vous des exclamations.
Sur ma propre souffrance, est-ce que je lamente ?

SALVADOR.

C'est que de votre honneur le feu vous alimente.

COLOMB, vivement.

Dites qu'il me consume

SALVADOR.

Eh ! volontairement,

A quoi bon vous traiter si rigoureusement ?
Retournez vers l'Espagne.

COLOMB.

Avant d'avoir vu terre !

SALVADOR.

A la grâce de Dieu laissons cet hémisphère.

(Colomb le quitte en silence.)

Où va-t-il ?

COLOMB, regardant à la fenêtre et revenant.

Même vent; est-sud-est.

SALVADOR, à soi-même.

Nul repos.

COLOMB, retournant à la fenêtre.

La nuit est sombre encor.

SALVADOR, à soi-même.

Ce pauvre Pharmacos,
Il l'aime autant que moi; mais il plaint l'entreprise.
Sous les ponts, sur les ponts, à la pluie, à la bise,
Il veille sans relâche en zélé médecin,
Un docteur est ici comme moi; c'est un saint.

COLOMB, avec tranport, étant à la croisée.

Frère !

SALVADOR.

Eh bien !

COLOMB.

Frère !

SALVADOR.

Eh quoi !

COLOMB.

Là-bas, voyez-vous poindre
A l'horison, un feu qu'un autre semble joindre?...
Là-bas! là-bas!

SALVADOR.

Ma foi, je n'aperçois là-bas
Qu'un vide, et qu'un tems noir, comme autour de nos mâts.
C'est quelque jet brillant qu'au loin la mer envoie.

COLOMB.

Ah! je sentais mon cœur se dissoudre de joie!

SALVADOR.

Comme à vos visions vous vous abandonnez!

COLOMB.

D'un semblable transport, quoi! vous vous étonnez?
Qui sur cet Océan, qui sur la caravelle,
Souhaite plus que moi qu'un succès nous rappelle?
La plupart de mes gens, soldats et mariniers,
Sont ou garçons, ou veufs, forçats, banqueroutiers:
Ils manquent de famille et de biens sur la terre:
Vous-même, dans votre ordre étant célibataire,
Vous ne risquez que vous, avec vous tout finit;
Mais dans le continent d'où l'honneur me bannit,
Moi, père, bon mari, je sens que me réclame
L'amour de deux enfans et d'une tendre femme;
De plus, j'ai pour fardeau ma gloire d'amiral:
Tout m'est donc, plus qu'à vous, ou propice ou fatal:
Et, quand j'ai plus qu'un autre à souhaiter et craindre,
Je me tais; et chacun ose avec bruit se plaindre.

SALVADOR.

Non pas moi... Plût au ciel que ma voix prévalût!

Je m'alarme en secret, mais pour votre salut.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TRINA.

TRINA.

Une barque, Amiral, que la Pinta détache,
Amène un messager.

COLOMB.

Son nom ?

TRINA.

Il nous le cache.

COLOMB.

Qu'il vienne. Elle n'a pas de canot démarré ?

TRINA.

Non ; seulement l'orage a rompu son beaupré.

COLOMB, lui donnant un papier.

Rends cet ordre ; il nous faut des barques et des cables.
(A Salvador.) (Trina sort.)
Ami, continuez vos travaux charitables.

SCÈNE VI.

COLOMB, DIÉGO.

DIÉGO, jetant le manteau.

O mon père !...

COLOMB.

C'est toi qui viens dans mon vaisseau !
Quoi faire? à mes tourmens joindre un tourment nouveau?
Les bontés de la Reine et ma voix paternelle,
Ta famille, les droits d'une épouse nouvelle,
A ta témérité n'ont opposé nul frein?

DIÉGO.

Mon père me veut-il repousser de son sein?

COLOMB.

Ma tendresse, Diégo, condamne ton audace;
Mais il n'en est plus tems, viens, mon fils, et m'embrasse!

(Il le serre sur son cœur.)

DIÉGO.

O mon père, pour vous j'ai quitté Célesta!

COLOMB.

Comment es-tu venu?

DIÉGO.

J'ai rejoint LA PINTA;
Et de son capitaine obtenant mon passage,
J'implorai le secret, et je fus du voyage.

COLOMB.

La veille du départ je t'avais marié,
Comptant que par l'amour tu resterais lié.

DIÉGO.

L'image du péril que courait votre tête,
Troublant ce doux hymen, en attrista la fête:
Vous vous en souvenez; nous pleurions à l'autel.
Je ne pus soutenir ce lendemain cruel,
Cet instant du départ, ces adieux qu'au rivage
Adressaient tant de cœurs à tout votre équipage;

Je craignis vos refus en fuyant ma maison ;
Et, seul, je m'élançai vers Alphonse Pinçon ;
De mon aspect tardif espérant vous surprendre
Dans la nouvelle terre où vous pourriez descendre.

COLOMB.

Pourquoi de ton vaisseau sur le nôtre arriver ?

DIÉGO.

Pour vous porter l'avis qu'on va s'y soulever.
J'étais las à la fin d'entendre les murmures
Du chef et des soldats, s'exhalant en injures.
Rebutés du chemin, ils ont conçu l'espoir
Que ma voix sur un père aurait quelque pouvoir,
Et que nos maux communs, vous accablant sans doute,
Vous feraient renoncer à poursuivre la route ;
Et, chargé de leurs vœux, aussitôt j'ai passé
Sur le premier canot qu'ils ont vers vous lancé.
Quatre nuits sans sommeil m'ont usé de fatigue.

COLOMB.

Ici mêmes périls : contre moi tout se ligue.

DIÉGO.

Quoi ! même autour de vous !

COLOMB.

Je te laisse à juger
Combien ton dévoûment m'afflige en ce danger....
Reste ; je monte au pont revoir ma latitude :
Remets-toi sur ce lit de tant de lassitude.

SCÈNE VII.

DIÉGO.

O mon bon père! hélas! ce n'est donc point assez
Que si loin de nos bords les flots nous aient poussés!
Des méchans font outrage à ta persévérance...
Célesta! Célesta! sauras-tu ma souffrance?
Ah Dieu!... d'un froid mortel je sens mon corps frémir...
Reposons-nous du moins, si je ne peux dormir.

(Il va se mettre sur le lit.)

SCÈNE VIII.

PINÇON, FERRAGON, DIÉGO, non aperçu par eux.

PINÇON.

Ferragon, l'amiral n'est plus là?

FERRAGON.

Sous la voile,
Son astrolabe en main, il vise quelque étoile.
Qu'il prenne ses hauteurs autant qu'il lui plaira,
Mais pour mieux revirer, ou bien on le noira.
La caravelle est lasse, il faut qu'elle revienne.

PINÇON.

Mon frère avait son fils sur le bord de la sienne:
Mais, en le renvoyant, il m'a fait avertir
Que demain pour l'Europe il voulait repartir.

FERRAGON.

L'amiral tiendra ferme, à moins qu'on ne le tue.

PINÇON.

Il touche à cette fin : l'aube est bientôt venue,
Et tu sais son serment ?

FERRAGON.

S'il était englouti,
Il le mériterait pour avoir tant menti.
Il trompe sur le tems, il trompe sur la voie ;
Tantôt gronde, tantôt sur nos maux s'appitoie ;
Quand le ciel s'embrunit, il prend un air serein ;
Quand la foudre est partout, dit qu'il ne voit qu'un grain ;
Là, par de faux signaux il nous flatte la vue,
Là, pour une île au loin, il nous montre une nue ;
Tient fixé sans objet notre œil impatient,
Et reviendrait sans but, je crois par l'orient !
Pinçon, c'est, ventrebleu, trop se jouer du monde !

PINÇON.

Eh, mais ! lâchons sur lui la meute furibonde
Des mutins rugissans qu'aux manœuvres tu tiens.
Feins de ne pouvoir plus contenir ces vauriens,
Tu seras au retour à l'abri sous ce masque.

FERRAGON.

Si l'un deux le saisit au fort d'une bourrasque,
Bientôt du haut du pont lancé par ces coquins,
Ils le feront descendre au pays.... des requins.

PINÇON.

Nous dirions, au retour, en contant nos désastres,
Qu'il tomba du gaillard en observant les astres.
Chut ! c'est lui.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, COLOMB.

COLOMB, à soi-même.

Me faut-il veiller jusqu'au détail ?
J'ai revu le pilote absent du gouvernail :
Trina s'y tient... la sonde entraîne moins de brasses...
Vent de brise et de sud tournant les voiles basses.

PINÇON.

Espérez-vous encor, amiral ?

COLOMB.

Moi? toujours.

(Pinçon sort avec Ferragon.)

SCÈNE X.

COLOMB, DIÉGO.

DIÉGO, sautant à bas de son lit.

Ces brigands, ô mon père, en veulent à vos jours !...
Ils croyaient être seuls; j'écoutais leur langage;
J'étais là, furieux, tout palpitant de rage :
Sur eux, au premier mot, j'ai failli me jeter...
Mais j'ai craint de vous perdre, et j'ai su me dom'er.
Ils forment le complot de votre mort prochaine !...

COLOMB.

Que veux-tu ? c'est leur but depuis une semaine.

DIÉGO.

En punissant ces chefs...

COLOMB.

Comment y parvenir
D'eux-mêmes je me sers alors qu'il faut punir.
Ma vie est en leurs mains ; mais quittons ces pensées.
D'un vent qui variait j'ai reçu des bouffées
Odorantes, je crois !... Oui, je sens quelque espoir
Que c'est un vent de côte ; et j'oserais prévoir...

DIÉGO.

O ciel !...

COLOMB.

Viens ; n'en dis mot : peut-être je m'abuse ;
Et cet espoir trompé paraîtrait une ruse,
Qu'avec tant d'ennemis je ne puis plus risquer.
Suis-moi.

(On entend un murmure.)

DIÉGO.

Quel bruit vers nous! Vient-on nous attaquer?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FERRAGON, PINÇON, devançant les gens de l'équipage, qui entrent menaçans et tout armés.

PINÇON.

C'EST pour vous garantir que je les accompagne :
Tous m'ont forcé la main, et leurs cris...

TOUS.

En Espagne !

En Europe!

COLOMB.

Mutins! vous m'osez assaillir!..

TOUS.

En Europe!

COLOMB.

Croit-on voir le cœur me faillir?
Et qu'élu vainement amiral par vos maîtres,
Je trahisse leur ordre en cédant à des traîtres?...

TOUS.

En Europe!...

DIÉGO.

Arrêtez!...

FERRAGON.

Voici le point du jour;
C'est le terme promis; la mort, ou le retour.

DIÉGO.

Au prix de tout mon sang je défendrai sa vie...
C'est mon père!...

COLOMB, avec indignation et fierté.

Méchans! ma mort est votre envie:
Eh bien! donnez-la-moi. Soyez, pour m'abîmer,
Pires envers votre chef que la foudre et la mer.
De lieue en lieue, après repassez les tempêtes;
J'en ai couru neuf cents... tirez-vous d'où vous êtes.
Le saviez-vous?... frappez: défaites-vous de moi;
Affrontez au retour Isabelle et le Roi.
La mort d'un amiral chargé de leur service
Sera payée à tous par un juste supplice.
Préférez les gibets à l'honneur d'acquérir

Le monde qu'avec vous je venais découvrir.
Allez donc vers l'Espagne, et gagnez ce salaire.
D'où vous avais-je pris? je fus trop téméraire;
J'ai ravi la plupart aux chaînes, aux prisons:
Gens dignes des cachots, ce sont là vos maisons;
Rentrez-y! l'on saura votre infamie extrême...
Les moins pervers de vous parleront pour moi-même.
Mais non; sur tant de mers votre esprit effrayé
Vous égare, et vos maux me font encor pitié...
Revenez au devoir, votre amiral oublie
Son personnel outrage, il plaint votre folie...
Camarades! amis! restez mes compagnons.

FERRAGON.

Non, le danger s'accroît, plus nous nous éloignons.

TOUS.

En Europe!

FERRAGON.

Retourne, ou tu meurs.

COLOMB.

Misérables!
N'écoutez-vous plus rien?...

FERRAGON, s'élançant sur lui.

Non, de par mille diables!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

SALVADOR.

Quelles clameurs! bon Dieu! suspendez ce courroux,

Le frère Salvador, vous prie à deux genoux....
Respectez l'amiral ; je le chéris en frère...

FERRAGON, le poussant.

Hors de là, pénitent!

SALVADOR.

Frères, point de colère.
Oh! plutôt avant lui tuez-moi...

DIÉGO.

Tuez-nous.

SALVADOR, à Colomb.

Prenez ma croix, prenez mon rosaire sur vous...
Et vous tous.... Ah! de grâce ! écoutez la nouvelle
Que j'apportais ici, plein de joie et de zèle....

FERRAGON.

Quelque autre fausseté !

SALVADOR.

De la face des eaux
Volent sur le hunier de terrestres oiseaux.

COLOMB, avec joie.

Des oiseaux !...

SALVADOR.

Bénissons Dieu qui voit notre peine...
Un d'eux chantait là-haut, posé sur la misène.

COLOMB, avec joie.

J'avais senti dans l'air des souffles odorans!

FERRAGON.

Vain signe !

SALVADOR.

Il avait vu poindre des feux errans.

DIÉGO, précipitamment.

Vraiment? Sur LA PINTA nous crûmes voir les mêmes.
Deux points qui s'approchaient, brillaient....

COLOMB.

Anges suprêmes!
Toucherais-je à mon but?

DIÉGO.

Au navire amiral
Les trois coups de canon allaient donner signal;
Mais n'ayant plus revu ce que nous aperçumes....

FERRAGON.

Oui, tous vos ports lointains se perdent dans les brumes.

COLOMB.

Mutins!...

FERRAGON, violemment.

Quand l'Océan se soulève irrité,
Aux vagues, amiral, parle avec majesté,
Dis-leur : « Respectez-moi ». Quand la tempête crie,
Les flots t'entendraient-ils? Nous avons leur furie.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PHARMACOS, accourant et apportant des roseaux et des herbes.

PHARMACOS.

Esperez, amiral; voyez ces végétaux;
Voyez..... ils ont en mer pêché ces longs roseaux....
Le limon de leur sol charge encor leurs racines....

Ce n'est point là de l'algue et des plantes marines.
J'en crois ma botanique, et mon cœur réjoui....

COLOMB, avec véhémence.

Sondez vigilamment! carguez les voiles : oui !
Un continent s'approche !...

SALVADOR.

Ah! faisons vœu, mes frères
Pour qu'une heureuse baie accueille nos misères,
D'entreprendre au retour, sans habits et pieds nus,
Un long pélerinage au nom des saints élus.

PINCON.

Oui, nous jurons ce vœu, si bientôt sans obstacle....

(On entend un coup de canon lointain.

COLOMB.

Serait-ce le signal ?

(Tous les hommes de l'équipage apparaissent sur les ponts, l'entre-pont et au pied des mâts, pendant l'intervalle de deux autres coups de canon, qu'on entend tirer de loin.)

TOUS.

Terre !... terre !...

SALVADOR.

Miracle,
Miracle qu'a produit notre vœu prononcé !

COLOMB, avec un long transport de joie.

Nouveau monde, aux humains je l'avais annoncé:
Te voilà donc atteint !

PHARMACOS.

Terre! te voilà prise !

SALVADOR.

O bénédictions!... c'est la terre promise !

FERRAGON.

Noyez, grand Amiral, des marauds, des mutins;
A genoux devant lui! tous à genoux, coquins,
Forcenés scélérats, brutaux sans cœurs, sans têtes!

(Tous se jetant aux pieds de Colomb.)

COLOMB, avec dignité.

Nous reverrons l'Europe, et fiers de nos conquêtes!...

(Avec bonté.)

Relevez-vous, ingrats! Suis-je un aventurier?
Me haïssez-vous tant? Voulez-vous me noyer?...
Cinglons vers LA PINTA; vite aux manœuvres! vite!

PHARMACOS.

Il était tems; nos maux, malgré tout mon mérite,
Changeaient notre vaisseau presque en un hôpital.
Oh! ces plantes...

COLOMB.

Montrez.

PHARMACOS, avec ravissement.

Je veux dans un bocal
Les rapporter moi-même en nos divers royaumes:
Peut-être de leur suc on extraira des baumes
Salubres aux mortels qui vous admireront,
Et qu'en mon cabinet les savans noteront;
Ce sont des monumens qu'il ne faut pas qu'on m'ôte;
Ce sont premiers courriers arrivés de la côte.
Ah! sans eux, air humide, et tangage, et roulis,
M'auraient tué les gens que j'avais rétablis.

COLOMB, aux matelots.

Vos torts sont oubliés, et non pas vos services.

(A Salvador.) (A Pharmacos.)

Vous, frère, et vous, docteur, mes deux anges propices;
L'un soutien de l'espoir, l'autre de la santé,
Je dirai vos bienfaits à l'incrédulité :
Et ce qu'en votre état il est de patience
Unie au dévoûment et jointe à la science.
Fiez-vous tous encore à ma prédiction :
J'atteindrai d'ici même à quelque région,
Riche en villes, en or, et plus vaste peut-être.
Que tout ce que du globe on parvint à connaître.
Mon fils, nous reverrons nos femmes, nos amis.
Gagnons les habitans, rendons-nous les soumis.

(A voix basse.) (On entend du bruit.)

Quelle secousse, ô ciel, ébranle le navire !

PHARMACOS.

Notre amiral pâlit... est-ce que l'on chavire !

DIÉGO.

Du même choc aussi j'ai tressailli d'effroi.

PINÇON.

Je l'ai senti de même...

SALVADOR.

Et moi de même...

FERRAGON.

Et moi.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TRINA, épouvanté.

TRINA.

L'EAU gagne le vaisseau.

COLOMB.

Quelle frayeur te presse!

TRINA.

Amiral, le pilote, énivré d'allégresse,
A quitté le timon, la sonde, et par un flanc,
Notre navire...

COLOMB.

Achève.

TRINA.

A touché sur un banc.

TOUS.

Dieu!

TRINA.

S'il allait s'ouvrir, les marins et la troupe
Sont dans le désespoir, sans aide, sans chaloupe.

COLOMB, vivement.

Le canon de détresse! élevez les signaux;
Courez aux pompes, tous, déchargez les tonneaux;
Jetez tout à la mer, afin que de la grève.
Le flot nous arrachant, s'il se peut, nous soulève.
A vos pompes, surtout point de confusion.

(Ils partent tous.)

(à son fils.)
Toi, demeure.

SCÈNE XV.

COLOMB, DIÉGO.

DIÉGO.

O désastre!

COLOMB.

Extermination!

DIÉGO.

Surmonter la révolte, et la route, et l'orage,
Et sous un ciel calmé faire au port ce naufrage!

COLOMB.

Porte ces deux barils, Diégo.

DIÉGO.

Pourquoi?

(Ils les apporte.)

COLOMB, écrivant.

J'écris
Où j'aperçus un monde, à quel banc je péris.
(Il met ses papiers dans les barils.
Je joins là, plan, et carte, et registre de route.
J'en ai triple copie.... enduisons-les. Écoute
Nous livrerons aux flots, avant d'être engloutis,
Ces secrets qui pour tous seraient anéantis;
Afin que l'Océan, mon dernier légataire,
En porte l'héritage au reste de la terre.

DIÉGO.

Que Dieu sauve mon père et sa gloire !...

COLOMB.

Ah ! mon fils !
Adieu l'Europe ! Adieu, ma chère Béatrix !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR, FERRAGON MARINS.

FERRAGON, accourant.

AMIRAL ! amiral !

SALVADOR.

LA PINTA s'achemine.

FERRAGON.

On vient nous remorquer.

COLOMB.

Salut ! Grâce divine !
Cramponez les esquifs ; sautez dans les premiers,
Sauvez-vous ; sur le pont nous restons les derniers.
Dans les barques entrez quarante par quarante.
Pour un de plus, la mort ! Ordre, et nulle épouvante.

(Ils sortent tous vivement.)

SCÈNE XVII.

COLOMB, DIÉGO.

DIÉGO.

Contre eux et vous au port si d'affreux ennemis...

COLOMB.

Ah! j'ai vaincu! je donne un continent promis!
Comblé dans mon seul vœu, j'abandonne ma tête
Au Dieu qui la sauva de plus d'une tempête,
Quels que soient nos périls, mon cœur sera plus fort.
Je pressens que déjà tout est sûr en ce port.
Peut-être de ma gloire, au retour poursuivie,
Naîtra l'ingratitude; et peut-être l'envie;
Pour tout prix chez nos rois me forgera des fers:
Les cours ont, je le sais, plus d'écueils que les mers:
Mais quand, par un prodige aussi grand que le nôtre,
J'étonne un hémisphère en lui découvrant l'autre,
Il n'est aucun pouvoir qui parvienne à m'ôter
L'honneur que l'univers m'aura vu mériter;
Et s'il revient quelqu'un de la côte où nous sommes,
Mon salaire à venir ne dépend plus des hommes.

FIN DE CHRISTOPHE COLOMB.

NOTE.

On a pu sentir dans le cours de cette lecture que le sujet exposé au premier acte est conduit à son dénoûment promis au troisième, et que mon objet à cet égard est complètement rempli : mais on s'aperçoit que l'intérêt dramatique satisferait mieux la curiosité des spectateurs, si l'action continuée eût présenté à leurs yeux le retour de Colomb en Espagne, après la découverte des colonies. J'ai cru néanmoins devoir m'arrêter au but où je me suis borné, prévoyant trop bien que les obstacles qu'on oppose à tous mes essais s'augmenteraient de plus en plus si je prolongeais la carrière de mon héros, et que, d'abord renversé, je ne pourrais le surmonter par mes efforts. Il m'a paru plus prudent de réserver les élémens qui me restent pour en composer deux autres actes à part, qui viendront naturellement se joindre aux trois premiers, et former une suite qui accomplira mon ouvrage. L'aveu que je fais prouve à quelle retenue me condamnent les préventions et les entraves qui me gênent et me traversent dans l'exercice de mon art, et avec quelles précautions il faut que je marche pour ne pas risquer d'être découragé par de malignes attaques.

Je n'entre point dans la défense du style varié que j'emploie en cette composition, et je n'expliquerai pas la difficulté qui se trouve à unir le comique au pathétique. Les gens instruits apprécient tout; et c'est à eux que je me soumets. Les deux nouveaux actes qui sont à faire n'offriront pas l'image des persécutions qu'a subies Colomb pour salaire de ses services; rien de si commun et

de si reconnu que l'injustice des hommes. Je ne voudrais peindre que son moment de triomphe sur les esprits et sur la cour, qui n'avaient pu le comprendre. Il me suffit maintenant de l'avoir montré recevant sa récompense de son propre génie, et augurant celle que l'avenir accorderait à ses travaux : c'est la première de toutes.

FRAGMENT.

Long-tems avant de mettre Christophe Colomb au théâtre, la gloire de ce grand homme m'avait occupé ; j'en fournis la preuve en imprimant ce fragment d'un poëme où je fais parler une des divinités allégoriques que j'ai introduites dans ma nouvelle Théogonie, ou Essais poétiques sur la philosophie newtonnienne.

Jamais nul des larcins qu'on put faire au génie
N'appauvrit le trésor de sa gloire infinie ;
Les siècles, qui des prix sont les dispensateurs,
Trompent les vœux jaloux de ses imitateurs.
Vespuce, qui suivit d'une ame intéressée
La route que Colomb avait déjà tracée,
Aux bords qu'il atteignit ne recherchait que l'or :
Colomb, plus fier, briguait un plus noble trésor,
Le nom de demi-dieu révélateur d'un monde ;
Et sur l'aspect des tems, d'Uranie et de l'onde,
Prophète audacieux de son propre destin,
Il jura la conquête, et l'accomplit enfin.
Que l'univers le sache : apprends la gloire ; écoute ;
Et crois en Magnégine (*), elle éclaira sa route.
Aux bords liguriens, parmi des matelots,
Il me vint en naissant consulter sur les flots ;
J'écartai des écueils sa jeunesse agitée ;

(*) L'aimant.

Je remis dans ses mains mon aiguille aimantée,
Gage de mon hymen avec le dieu du fer :
Pour moi, sœur d'Électrone (*), invisible dans l'air,
Nul homme avant ces nœuds ne m'avait dévoilée.
Je lui dis qu'en secret au pôle rappelée,
Sous le joug de Sider (**) le regardant toujours,
Je ne tends qu'à l'objet de mes premiers amours.
Instruit de mon penchant par cette confidence,
Son soin observateur m'attesta sa prudence.
Je lui voulus payer en bienfaits renommés
Les loisirs qu'à m'entendre il avait consumés.
Un jour que soupirait ce disciple d'Euclide,
Tourné devant les mers qui couvrent l'Atlantide :
« Les mortels, me dit-il, moins courageux que moi,
» N'osent tenter la sphère et voguer sur ta foi :
» Mais ce ciel, où ma vue a compté tant d'aurores,
» Ce colosse debout dans les îles Açores,
» Son bras levé qui semble aux bords occidentaux
» Me montrer un chemin vers des pays nouveaux,
» Ah ! s'ils me promettaient les tributs du commerce !
» Nous rivaliserions la Syrie et la Perse.
» Ouvrons, ô Magnégine, ô ma divinité !
» Ces mers dont on n'osa fendre l'immensité. »
Il dit, et j'assurai mon aide à son audace :
Mais du rare génie ordinaire disgrâce !
Le vulgaire, trop bas près de si hauts esprits,
N'atteint pas aux objets que leurs yeux ont surpris ;
Et huit ans de dédains, sans lasser son courage,
Ont de ses beaux succès démenti le présage.
Enfin, domtant la brigue et l'incrédulité,

(*) L'électricité.
(**) Le fer.

Loin de tout bord terrestre il s'est précipité.

Oh ! comme ses nochers rappelaient le rivage,
Quand sur le vaste gouffre, empire de l'orage,
Chaque jour allongeant leur liquide chemin,
Ne montrait plus qu'un ciel et qu'une mer sans fin !
Lui, calme, tint sur moi son regard immobile :
Mes seuls balancemens glaçaient son cœur tranquille (*)
Combien je frémissais en mes doutes flottans !
En vain déguisait-il son trajet et le tems :
Ses amis, éperdus entre les vents et l'onde,
Jurent de l'engloutir sous la vague profonde ;
Quand, fixant à deux jours le terme de son sort,
Intrépide, il promet sa conquête, ou sa mort.
Eh ! sur quoi cependant plane son espérance ?
Sur une mer déserte, abîme affreux, immense !
Mais le vol d'un oiseau, né sous de nouveaux cieux
Augure favorable, étonne tous les yeux :
Mais une herbe, qui cède au torrent qui l'envoie,
Est reçue en signal de victoire et de joie !
Sur l'humide horizon les regards sont tendus.
Nuit dernière, par toi les objets confondus
Laissent poindre en ton sein une clarté lointaine :
Les nochers attentifs n'ont de voix ni d'haleine,
Cependant Lampélie (**) aux traits d'un doux rayon,
Divinité du jour et fille d'Hélion (***),
Du soleil immobile éternelle courrière,
Révèle un continent que frappe sa lumière :

(*) Les affolemens de la boussole.
(** La lumière.
(***) Le soleil.

« Gloire à Colomb! dit-elle; et le bénissant tous,
» Terre! voici la terre! un monde vient à nous »!
Tel est le cri percant que sur chaque navire
Pousse la foule en pleurs vers Colomb qu'elle admire

Rivages d'Haïty, vos hôtes innocens
Reçurent ces héros comme des dieux puissans;
Et pour leur consacrer les trésors de la terre,
Ils n'attendirent pas les coups de leur tonnerre.

Colomb victorieux, Colomb, fier cette fois
D'aller frapper l'Europe au bruit de ses exploits,
Jaloux qu'on reconnût ce rêveur en délire
Qu'insultait l'ignorance et le malin sourire,
Colomb rendit sa voile à des vents ennemis.
Un fortuné retour lui sera-t-il permis?
Non, soulevés du choc des tempêtes cruelles,
Les flots, plus mutinés que ses soldats rebelles,
Rugissent de fureur et brisent ses vaisseaux.
« Et quoi! les cieux, la foudre, et les vents et les eaux,
» Veulent, s'écria-t-il, engloutir ma mémoire...
» Eh bien! grand Océan! hérite de ma gloire.
» Puisqu'à jamais privé de revoir mon foyer,
» Mes destins dans l'oubli sont prêts à se noyer,
» Reçois en tes torrens, arrache à la tempête
» Le secret de ma route, admirable conquête;
» Et porte vers l'Europe, alors que je péris,
» L'espoir du nouveau monde et mes travaux écrits!
Il jette alors son titre, auguste caractère
Dont l'Océan terrible est seul dépositaire.
Mais, du sein bouillonnant de son gouffre profond,
Le Dieu sort, blanc d'écume, et soudain lui répond:

« Va, Colomb, ne crains pas que la mer te dévore;
» Va tetrouver les cours plus perfides encore.
» Où des vents plus jaloux, et non moins furieux,
» Te feront aux enfers tomber du haut des cieux.
» Quel salaire y reçoit le génie et ses peines!
» Je te reverrai nu, le corps meurtri de chaînes,
» Attester que l'abîme où gronde au loin ma voix
» Est plus calme et plus sûr que le palais des rois.
» Mais, tel que sont liés le pôle et Magnégine,
» Marche attiré, conduit par ta vertu divine ».
Le Dieu ne lui dit pas que mon époux Sider
Livrerait sa conquête à l'empire du fer,
Ni que la bouche en feu du grondant Pyrotone (*)
Des brigands de l'Europe y fonderait le trône.
Le Dieu ne lui dit pas qu'un indigne bonheur
De ses faits à Vespuce attacherait l'honneur.

(*) Le feu fulminant.

LE

FRÈRE ET LA SŒUR JUMEAUX;

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

PAR M. LEMERCIER,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon, le 7 novembre 1816.

PERSONNAGES.

ALBINI, prince italien.
CÉLIO, fils d'un seigneur romain, sous le nom d'Angélio.
VIRAGUE, officier de marine.
CÉLIA, sœur de Célio, déguisée en page, et sous le nom d'Ambrosio.
PLANGINE, comtesse italienne, veuve.
SPINETTE, suivante de Plangine.
Gardes, etc.

La scène se passe à Rome.

LE

FRÈRE ET LA SŒUR JUMEAUX.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place sur laquelle on voit deux hôtels vis-à-vis l'un de l'autre, et une hôtellerie sur l'un des côtés, vers le fond du théâtre. Un petit berceau et un banc avoisinent le seuil de l'un des hôtels.

SCÈNE I.

CÉLIA, SPINETTE.

SPINETTE.

Eh bien! vous louez-vous du travestissement
Qui de fille en garçon vous change en ce moment?
D'un jeune cavalier jouez-vous bien le rôle?

CÉLIA.

Du mieux que je le puis; mais j'en deviendrai folle,
Tant il me faut de soins pour ne me trahir pas!
Tant j'ai peine à cacher mon secret embarras!

Le prince d'Albini, dont tu me fis le page,
D'un regard si perçant quelquefois m'envisage,
Que mon maintien se trouble; et mon subtil amant
Me semble être averti de mon déguisement.

SPINETTE.

Eh mais! c'est-là l'état de tous ceux qui se cachent:
Ils pensent que sur eux mille soupçons s'attachent,
Et la peur d'être pris les agite à tel point,
Qu'ils font apercevoir ce qu'on ne verrait point.
Leste et vif écuyer plutôt que tendre et belle,
Ferme! ayez un cœur d'homme, et non de demoiselle.

CÉLIA.

Sous mon sexe emprunté, Spinette, je ne puis
Oublier que pourtant je suis ce que je suis.
De ma témérité j'ai même un peu de honte;
Ma pudeur en rougit quoique je la surmonte.
Vraiment, sans tes conseils, je n'eusse osé jamais
Risquer tous les hasards auxquels je me soumets;
C'est blesser mon honneur, trahir mon origine...

SPINETTE.

En quoi? n'êtes-vous pas maintenant orpheline?

CÉLIA.

Dans le siége de Rome, oui, mon père a péri.

SPINETTE.

Vivant, il vous offrait le prince pour mari.

CÉLIA.

A lui, sans m'avoir vue, il m'avait demandée.

SPINETTE.

Et votre père à lui vous avait accordée.

CÉLIA.

Et depuis que la guerre a détruit mes parens,
Le prince, de mes vœux n'ayant plus de garans,
Ne songea plus à moi, prit du goût pour une autre...

SPINETTE.

Et l'amour qu'il lui porte eût désolé le vôtre,
Si vous n'eussiez conçu, pour vous le rattacher,
Le moyen de lui plaire et de vous bien cacher.

CÉLIA.

Il est vrai qu'à ses yeux si je fus inconnue,
J'avais en sa faveur l'ame si prévenue,
Qu'en un cercle brillant, dès qu'on me l'eut fait voir,
J'éprouvai tout l'amour qu'un cœur peut concevoir.

SPINETTE.

Sans parens dans la ville et par les miens sauvée
De la main d'un soldat qui vous eût enlevée,
Vous perdiez tout espoir de jamais rencontrer
L'illustre époux chez qui je vous ai fait entrer.

CÉLIA.

J'en conviens; mais en page!... Est-il de la décence
Que d'un sexe hardi j'affecte l'assurance?

SPINETTE.

Mais rappelez-vous donc que, dès vos premiers ans
(Dans votre maison, moi, je servais en ce tems),
Rappelez-vous qu'alors votre heureuse famille,
Vous habillant en homme, et votre frère en fille,
Sans scrupule riait de voir, pour se duper,
Leurs jumeaux frère et sœur pareils à s'y tromper.
Ce hasard, qui vous sert sous ce nouveau costume,

Vous fit de le vêtir contracter la coutume.

CÉLIA.

Je ne peux le nier : mon frère même aussi
Portait un vêtement semblable à celui-ci :
Il l'avait en partant, hélas ! sur l'équipage
Où, fuyant ce pays, on croit qu'il fit naufrage :
Moi, je restai dans Rome, et pour jamais sans lui !

SPINETTE.

Allons ! allons ! cessez de nourrir votre ennui :
Je n'ai pas le dessein de rappeler ces choses
Pour vous faire pleurer, mais pour de bonnes causes ;
Et, tout examen fait, j'ai prouvé, par raison,
Que très-innocemment vous êtes en garçon.

CÉLIA.

D'accord ; mais saurais-tu te peindre le supplice
Que m'expose à subir mon galant artifice !
Il me faut d'un jeune homme affecter les humeurs
Avec des jeunes gens très-légers en leurs mœurs.
Leur ton n'est pas conforme à ma délicatesse ;
Sur les femmes surtout leur langage me blesse :
Si tu savais comment, dans leurs propos malins,
Nous traitent ces messieurs, après leur soupers fins !
C'est peu que d'essuyer leurs satires cruelles ;
Ils prétendaient le soir me mener chez leurs belles...
Juge si leur gaîté devait m'embarrasser !
Leur prince est vif, ardent ; veut-il courir, chasser,
Rire, boire, jouer, veiller la nuit entière ?...
Puis-je partout le suivre en sa folle carrière !

SPINETTE.

En quoi brillent le plus les esprits prévoyans,

Si ce n'est à parer aux inconvéniens ?
Tant de risque à courir pour une fille sage,
Chez l'amant qu'elle sert en qualité de page,
Dès qu'il vous connaîtra, fera mieux éclater
L'amour que votre cœur aura su lui porter.

CÉLIA.

Mais cet amour sans cesse est réduit au martyre
Par l'abandon du prince à l'objet qu'il désire.
Il me rend de ses vœux l'intime confident ;
Et, lorsqu'à le servir je mets un soin prudent,
Spinette, réfléchis combien de ma rivale
La louange, en sa bouche, à mon cœur est fatale !
Et de quel sot dépit j'ai sujet d'enrager,
Quand de ses billets doux je suis le messager !

SPINETTE.

Une raison pourtant doit vous rendre moins triste :
De cette beauté-là je suis la camariste ;
Et tandis que du cœur du prince d'Albini
Ce tendre objet par vous peut être enfin banni,
Je vous aide auprès d'elle, et, par ma contre-mine,
Je sape tous ses droits sur la veuve Plangine.
Elle ignore toujours que nous nous connaissons.

CÉLIA.

Elle n'a de mon sexe encore aucuns soupçons.

SPINETTE.

Engagez-là donc bien à trahir son veuvage,
Afin qu'à votre amant elle semble moins sage ;
D'une rivale, enfin, soyez le séducteur.
Présagez-vous déjà que vous touchiez son cœur ?

CÉLIA

Un peu ; dans l'embarras ma présence la plonge.

SPINETTE.

Autant vaudrait pour elle être éprise d'un songe.
Continuez; fort bien ! le tour sera charmant !...
Pour moi, dans son esprit je détruis votre amant.
Je lui dis que le prince est menteur et volage...

CÉLIA.

Non ; car il est fidèle à sa trop chère image.

SPINETTE.

Qu'ayant trop fait la guerre, il est dur et hautain...

CÉLIA.

Non ; il s'est montré brave, et n'est pas moins humain.

SPINETTE.

Qu'il est seigneur prodigue, et se perd en dépense...

CÉLIA.

Non ; il est généreux avec magnificence.

SPINETTE.

Qu'il vante les beaux-arts, et n'en fait point de cas...

CELIA.

Si fait ; ses jugemens sont vrais et délicats.

SPINETTE.

Qu'il aimerait bien mieux sa meute que sa femme...

CÉLIA.

Tu te trompes ; de lui c'est un portrait infâme.

SPINETTE.

Qu'avec le sexe enfin, son ton trop cavalier...

CÉLIA.

Point, nul n'est plus poli.

SPINETTE.

Que son front est altier;
Que ses yeux...

CÉLIA.

Sont charmans, pleins d'esprit et de flamme.

SPINETTE.

Fort bien! peignez-le donc tel qu'il est dans votre ame;
Et notre veuve, éprise à des dehors si doux,
En place du défunt le prendra pour époux.
Poursuivez, Célia; vous verrez des merveilles!
Mais d'elle faites-vous des louanges pareilles?

CÉLIA.

Moi! je la lui dépeins simplement comme elle est,
En rivale sans fiel...

SPINETTE.

Et comment, s'il vous plaît?

CÉLIA.

Mais...

SPINETTE.

Elle est sage...

CÉLIA.

Oui, prude.

SPINETTE.

Et d'une beauté rare....

CÉLIA.

Oui, quelque air de beauté, mais lorsqu'elle se pare.

SPINETTE.

Des gens d'esprit m'ont dit qu'elle s'énonce bien.

CÉLIA.

Oui, le peu qu'elle a lu fournit son entretien.

SPINETTE.

Elle est digne qu'on l'aime...

CÉLIA.

Oh! oui, par fantaisie.

SPINETTE.

Son port noble...

CÉLIA.

Est guindé.

SPINETTE.

Vive la jalousie!

Louez ainsi Plangine, et sur ses qualités
Dites à votre amant les mêmes vérités.

CÉLIA.

Que veux-tu? c'est la peur que j'ai de cette belle
Qui me rend, j'en conviens, trop injuste envers elle.
Les hommes en cela sont-ils meilleurs que nous,
Quand le moindre coup d'œil les a rendus jaloux?
Tels qui s'entr'estimaient et se louaient sans feindre,
Se jugent sots ou fats, dès qu'ils ont à se craindre.
Je crois en ce moment que le prince... Il paraît.
Adieu!

SPINETTE.

Comptez sur moi.

CÉLIA.

Garde bien mon secret.

SCÈNE II.

LE PRINCE D'ALBINI, CÉLIA.

ALBINI.

Ambrosio !

CÉLIA.

Seigneur.

ALBINI.

Qu'as-tu su de ma belle
Reste-t-elle à mes vœux toujours aussi rebelle ?
Dois-je encor de sa porte essuyer le refus ?
De ses froides rigueurs, désespéré, confus,
Je ne sais où porter le trouble qui m'agite.
Sa vue, à mon amour si long-tems interdite,
Me devient d'heure en heure un besoin plus pressant :
Sait-elle les désirs que mon ame ressent ?
Par un nouveau message il te faut l'en instruire.
Va mettre en ma faveur ton art à la séduire ;
Prie au nom de ton maître et tombe à ses genoux ;
Flatte, amollis son cœur par tes accens si doux ;
Accompagne, en chantant, des sons de ta guitare,
Ces vers que j'ai remplis de l'ardeur qui m'égare :
Obtiens-moi de la voir, ne fût-ce qu'un moment.

CÉLIA.

Monseigneur, vous l'aimez donc bien ?

ALBINI.

Éperdûment !

CÉLIA.

Que de vous plaire ainsi cette femme est heureuse !
J'en sais qu'un tel aveu rendrait moins rigoureuse ;
Et l'espoir d'inspirer de si sincères feux...

ALBINI.

Qui la vaudrait pour moi ? C'est elle que je veux.
D'abord, par l'inconstance entraîné dans le monde,
J'ai dans les cercles vains fait ma cour à la ronde :
Mais bon, qu'ai-je trouvé? des cœurs sans passion,
Livrés par le caprice, ou par l'occasion ;
Des coquettes sans frein pour un jour engagées ;
De trompeuses faveurs lâchement partagées,
Troublant mon cœur jaloux de cent dépits secrets,
Et des feux démentis par des regards distraits.
Ces faciles beautés, volages dans l'absence,
Souvent à mes rivaux songeaient en ma présence :
Je lisais en leurs traits leurs infidélités.
Là point d'épanchement, là point de voluptés !
De froids plaisirs, c'est tout ; et quelque folle ivresse,
Dont la satiété fatiguait ma jeunesse.
Aussi, dès qu'à la guerre il me fallut marcher,
De toutes, sans regrets, je sus me détacher ;
Mon esprit ne garda la mémoire d'aucune.
Mais je n'ai pas moins vu le peu qu'est la fortune ;
Et mon cœur, rejetant l'aride ambition,
De l'espoir d'être aimé reprit l'illusion.
Je cherchai donc partout s'il était une femme
Qui méritât l'ardeur de ma plus vive flamme.
En un mot, je cherchai la constance du cœur,
Et l'ai trouvée enfin dans un objet vainqueur.
Oui, cher Ambrosio, la fidèle Plangine,

Cachée en sa maison, dont la mienne est voisine,
Liée en son veuvage à l'ombre d'un époux,
Bien loin, par ses refus, d'exciter mon courroux,
N'irrite en mon esprit que le désir extrême
De plaire à sa vertu, qui tient à ce qu'elle aime,
Car l'amour est la vie et de l'ame et des sens :
C'est la plus douce erreur, s'il n'est qu'un passe-tems ;
Et c'est un bien réel, tout fécond en délices,
S'il est pur, confiant, stable et sans artifices ;
Et quand, par vanité, tout haut j'en plaisantais,
Je me disais tout bas qu'au fond je me mentais.

CÉLIA.

Monseigneur, sans l'effroi de blesser votre altesse,
Je répondrais qu'aimant avec cette tendresse,
J'ai lieu de m'étonner qu'elle veuille un retour
D'une veuve attachée à son premier amour.
Cet amour-là, dit-on, est le seul dans la vie,
Dont la mémoire au cœur ne soit jamais ravie ;
Et si l'on peut goûter un si souverain bien,
C'est avec une fille encore sans lien.

ALBINI.

Non : la première ardeur d'une jeune innocente
Naît du hasard, et non d'une flamme constante :
Curieux de jouir, ses sens, d'abord surpris,
Souvent aiment sans choix le plus sot des maris ;
Mais une femme sage et d'un esprit solide,
Alors qu'elle s'éprend, c'est son choix qui la guide.

CÉLIA.

On raconte pourtant que vous eûtes projet
D'épouser autrefois un plus novice objet ;

Et que, si, dans nos murs, Bourbon le connétable
N'eût rompu dans le siége un lien si sortable,
Certain seigneur romain, qui dès ce tems périt,
Vous promettait sa fille, et qu'elle vous chérit.

ALBINI.

Je ne la connus pas ; la seule convenance
Entre son père et moi formait cette alliance ;
Il est mort : les parens de ce vieux chevalier
Ont, par l'état proscrits, fui chez François-Premier.
Ma foi de tout serment est donc maintenant libre.

CÉLIA.

Savez-vous si sa fille habite aux bords du Tibre ?

ALBINI.

Je n'en sais rien.

CÉLIA.

On dit que dans l'embrâsement,
Ayant perdu son père, un frère et son amant,
Chez de bons serviteurs, au public dérobée,
Dans la mélancolie elle est d'abord tombée :
Qu'elle vous avait vu ; qu'elle vous adorait,
Que de ne plus vous voir toujours elle pleurait ;
Et que de votre oubli, plus que de sa misère,
Gémissait constamment son cœur neuf et sincère ;
Et qu'étant sage assez pour faire un digne choix,
Elle éprouvait l'amour pour la première fois.

ALBINI.

J'ai regret d'avoir fait impression sur elle ;
Car, vois-tu, mes désirs sont pour une autre belle ;
Je ne m'appartiens plus, et ne veux même pas

Savoir où cette fille a caché ses appas.
Scrupuleux à nourrir mon sentiment unique,
Je me garde à ma veuve, et j'en suis frénétique.

CÉLIA.

Son cœur doit bien souffrir, si, de vos feux jaloux,
Un sentiment unique aussi l'attache à vous.

ALBINI.

Je la plains : car, enfin, toute passion vraie
Ne s'éteint ni ne change.

CÉLIA.

Ah! c'est ce qui m'effraie.

ALBINI.

Toi!

CÉLIA.

C'est qu'un sort malin veut que, pour nos malheurs,
Ceux qu'on aimerait bien, toujours aiment ailleurs;
Tellement que le goût qui chacun nous énivre,
Fait que l'on passe en vain la vie à se poursuivre.

ALBINI.

Tout jeune que tu sois, tu n'en parles pas mal.
Est-ce que quelque amour te fut déjà fatal?

CÉLIA.

Oui.

ALBINI.

Quelle est la personne à qui ta foi s'engage?

CÉLIA.

Noble, agréable en tout.

ALBINI.

Jeune aussi?

CÉLIA.

De votre âge.

ALBINI.

Prends garde; la raison, pour qu'un nœud reste doux,
Veut que la femme soit plus jeune que l'époux.
Notre force est durable et par nombre de causes:
Les femmes en leur fleur passent comme des roses;
Et, pour qu'à leurs maris elles plaisent long-tems,
Il faut l'espace au moins qui se trouve en nos ans.

CÉLIA.

Votre altesse a raison.

ALBINI.

Nomme donc la personne,
Sauf indiscrétion, à qui l'amour te donne.

CÉLIA.

Non, en vous la nommant, je croirais, Monseigneur,
Manquer à mon devoir et me perdre d'honneur.
Un peu timide encor, la pudeur m'effarouche:
Déclarer hautement qu'un tel objet me touche,
Me semble trop hardi... J'aime secrètement,
Je souffre, et dans mon cœur je cache mon tourment.
Cet objet ne sait point mon effort pour lui plaire;
Le voir sans m'expliquer est ici mon salaire;
Et même, à tous ses vœux soumis à consentir,
Je prends pour lui des soins dont je suis le martyr.

ALBINI.

Aimable Ambrosio! puisque tu fis l'épreuve

De si purs sentimens, toi seul peux à ma veuve
Exprimer comme il faut mes désirs délicats :
Tes grâces de son sexe ont presque les appas.

CÉLIA, à part.

Que la commission me semble humiliante !

ALBINI.

As-tu de mon message averti sa suivante ?

CÉLIA.

Oui, Monseigneur.

ALBINI.

Prends donc ce billet plein de feu,
Où de tout mon amour je retrace l'aveu.

CÉLIA.

Vous autres gens légers, ces lettres mensongères,
Vous les distribuez comme des circulaires.

ALBINI.

Ah ! celle que tu tiens, exprime avec ardeur
Les plus vrais sentimens que m'ait dictés mon cœur !...
Mais j'entends quelque bruit : Plangine craint ma vue ;
Je rentre, et je lui veux prouver ma retenue.
Toi, de ta propre main, rends-lui ce billet doux,
Et d'elle, pour ton maître, obtiens un rendez-vous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CÉLIA, SPINETTE.

CÉLIA.

C'EST toi, Spinette! Vois si je suis malheureuse!
J'apporte encor du prince une lettre amoureuse,
Qu'à la Comtesse il faut remettre de ma main.

SPINETTE.

Madame, qui descend, va paraître soudain :
Mais tranquillisez-vous : j'ai bien sondé son ame.
Elle évite le prince, et méprise sa flamme.
Elle m'a défendu d'accueillir, de sa part,
Nul billet... La voici! tenez-vous à l'écart.

(Célia se retire vers le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

PLANGINE, SPINETTE.

SPINETTE.

MADAME, ce matin, me paraît bien chagrine?

PLANGINE.

Ce matin?... Mais toujours.

SPINETTE.

Le regret vous domine.
Ah! certes! du veuvage on a lieu de frémir,
S'il condamne à jamais une femme à gémir.

PLANGINE.

Oui, Spinette, à jamais! rien en peut-il distraire!
Il est si triste, hélas! de vivre solitaire!

SPINEETE.

Je ne m'y ferais pas.

PLANGINE.

C'est mourir à demi.
L'habitude chez soi de voir un tendre ami,
Les soins qu'on en reçoit, ses douces confidences,
Deviennent un besoin plus fort que tu ne penses.

SPINETTE.

Quand un bon mari meurt, à sa chaste moitié
Le public rigoureux devrait plus de pitié;
Mais de ce tribunal les arrêts si rigides
Sont bien souvent cassés...

PLANGINE.

Par des femmes perfides,
Sans souvenirs, sans mœurs...

SPINETTE.

Ainsi donc, nul amant
Ne se ferait de vous écouter seulement?

PLANGINE.

C'est trahir son regret que d'y chercher remède:
Vois si j'ouvre l'oreille au prince qui m'obsède.
Si quelque autre que lui me séduisait un peu,
Plutôt que d'en souffrir un trop galant aveu,
Fût-il charmant, eût-il tout l'éclat du bel âge,
A domter mon penchant je mettrais du courage.

SPINETTE.

Si vous en étiez là, vous ne le pourriez plus :
Un bon amour, lui seul, vaincrait mille vertus.
Je sais ce que je dis par mon expérience ;
Je connais notre sexe.

PLANGINE.

Ah! garde ta science,
Et tais-toi.

SPINETTE.

Si pourtant le prince d'Albini
Renvoyait une lettre, en serait-il puni?

PLANGINE.

Je ne veux plus de lui rien entendre, rien lire;
C'est un point résolu : faut-il te le redire?

SPINETTE.

Oh! j'en doute si peu, que j'ai même écarté
L'émissaire nouveau dont la témérité...

PLANGINE.

C'est fort bien.

SPINETTE.

Ce jeune homme attendait au passage,
Et bien timidement...

PLANGINE, après un court silence.

Qui portait ce message?

SPINETTE.

Cet envoyé craintif, d'un âge adolescent,
Qui n'est pas homme encore, et qui n'est plus enfant.

PLANGINE.

Chasser cet orphelin... c'est l'exposer, peut-être,
Au courroux d'Albini, que je crois... mauvais maître.

SPINETTE.

Vous avez trop bon cœur.

PLANGINE.

Ne penses-tu pas?...

SPINETTE.

Oui:
Puis, tout net, sur le prince, expliquez-vous à lui.
L'appellerai-je?

PLANGINE.

Eh, mais!

SPINETTE.

Vous seriez trop cruelle
De le bannir...

PLANGINE.

Oui, mais...

SPINETTE.

Le chasserai-je?

PLANGINE

Appelle.

SPINETTE.

Je le vais amener

(Elle court le chercher.)

PLANGINE, seule un moment.

Sied-il de le revoir?

D'où vient qu'à son nom seul je me sens émouvoir ?...
Est-ce au prince, est-ce à lui, que j'accorde une grâce ?
Quoi ! du maître en mon cœur le page a-t-il la place ?
J'éprouve, je ne sais, dès que je l'aperçois,
Ce que pour mon mari j'éprouvais autrefois...

SPINETTE, à Célia qu'elle ramène.

Parlez...

SCÈNE V.

PLANGINE, CÉLIA.

CÉLIA.

C'EST pour mon maître un fortuné présage,
Que de permettre encor votre vue à son page,
Madame ; et j'ai moins peur de troubler votre deuil,
Puisque votre bonté m'accorde un doux accueil.
On me charge du soin de savoir vos pensées :
Les miennes, je l'avoue, y sont intéressées ;
Et de votre réponse à mes divers propos,
Plus que vous ne croyez, dépendra mon repos.
Au bonheur de l'amant qui vous poursuit sans cesse,
Un devoûment sans borne attache ma tendresse.
J'y tiens beaucoup, Madame, et désire savoir
Si son amour pour vous doit perdre tout espoir.

PLANGINE.

N'en doutez pas, jamais il ne pourra me plaire.

CÉLIA.

Et pourtant vous daignez revoir son émissaire !

PLANGINE.

J'ai craint que son dépit, dans un premier courroux,
N'accusât votre zèle, et ne s'en prît à vous :
Je me voudrais du mal de vous faire une peine...
Refuser de vous voir me cause quelque gêne ;
Et votre prince, enfin, dût-il s'en affliger,
C'est vous que je reçois, et non son messager.

CÉLIA.

Son humble serviteur mérite-t-il, Madame,
Le sensible intérêt que lui montre votre âme ?

PLANGINE.

Ne m'avez-vous pas dit, dans l'entretien heureux
Où je sus m'attirer vos confians aveux,
Qu'un coup du sort, frappant votre famille illustre ;
Vous força, chez un maître...

CÉLIA.

Oui, j'en cache le lustre ;
Le ciel ne me fit point ce qu'ici je parais,
J'en conviens.

PLANGINE.

Contez-moi tous vos malheurs secrets...

CÉLIA.

Du prince, auparavant, il faut que je vous donne
Des vers, un billet doux...

PLANGINE.

Je n'en veux de personne.
Rendez-les lui, jeune homme, et lui confirmez bien,
Que ni prose, ni vers, de lui je ne veux rien.
M'entendez-vous, Monsieur ?

CÉLIA.

Que ne peut-il lui-même
Vous entendre et vous fuir !.. Mais, plein d'un trouble extrême
Il viendra vous répondre en tombant à vos pieds :
« Ah ! faut-il qu'à mes vœux toujours vous échappiez !
» La candeur la plus pure est moins vraie et moins tendre
» Que celle de l'amour que je vous fais entendre :
» D'un veuvage trop long quittez le souvenir ;
» Aimez-moi, laissez-moi charmer votre avenir. »

PLANGINE, souriant.

Que vous me parlez là d'une voix séduisante !

CÉLIA.

Pardon ! je ne suis pas ce que je représente.

PLANGINE.

Aussi, tous ces propos... sur vos lèvres si doux...
Me sont tenus en vain par tout autre que vous...

CÉLIA.

Il prendra votre main, l'arrosera de larmes.

PLANGINE.

Ma main !

CÉLIA, la lui prenant.

Comme cela : puis, vous vantant vos charmes,
Dans la sienne un moment vous la fera laisser ;

(Plangine se trouble.)

Et, voyant vos regards de pudeur se baisser,
Profitera du trouble où vous serez, peut-être,
Voudra par un baiser....

PLANGINE, repoussant Célia doucement.

Quoi! Monsieur...

CÉLIA.

C'est mon maître
Qui le veut, non pas moi....

PLANGINE.

Certe, il est bien osé...!
Mais vous, ne jouez plus ce rôle supposé.

CÉLIA, malignement.

Est-ce qu'en étourdi je vous fais une offense?

PLANGINE, avec minauderie.

De votre part, je crois, ce n'est qu'un trait d'enfance;
Vous avez l'air si jeune... il faut vous pardonner.

CÉLIA.

Avec tant de bonté, j'ai lieu d'imaginer
Qu'au prince tendrement, s'il jure qu'il vous aime,
Votre indulgence enfin pardonnera de même.

PLANGINE, piquée.

A lui!... Non, je vous jure! et vous me courroucez
D'oser même le croire... Oui, si vous le pensez,
Votre ame juge mal de ce que sent la mienne...
Vous ne méritez pas que je vous entretienne.

CÉLIA.

Sont-ce là vos adieux au prince?

PLANGINE.

Je le hais.

CÉLIA, à part en se retirant.

Bon! cet heureux congé remplit tous mes souhaits.

SCÈNE VI.

PLANGINE.

Il s'en va !... je le traite avec trop de colère....
Il ne reviendra plus.... et je le désespère....
Que faire ?... il n'est pas loin.... le rappeler.... oh ! non !
Ma têtes... elle se perd.... le moyen serait bon....
Oui, certes... je ne puis sans rougir davantage,
Regarder cet anneau, garant de mariage....
Spinette !

SCÈNE VII.

PLANGINE, SPINETTE.

SPINETTE.

Me voici.

PLANGINE.

Le page est ici près ?

SPINETTE.

Il s'éloigne.... à pas lents.

PLANGINE, vivement.

Eh-bien ! arrête-les ;
Fais-lui signe.

SPINETTE.

Seigneur Ambrosio !... Madame,
Il revient.

PLANGINE.

De ton zèle ici je me réclame :
A ce page étourdi, tiens, remets cet anneau,
Que de la part du prince il me laisse en cadeau.
Dis-lui qu'à l'accepter une raison s'oppose....
Et, s'il me rend visite, il en saura la cause.

(A part.)

Insensée! est-ce ainsi que je garde ma foi?
Je ne me connais plus, et j'ai honte de moi.

(Elle rentre.)

SCÈNE VIII.

CÉLIA, SPINETTE.

SPINETTE.

Vous devez, Célia, nous quitter bien contente!
Ses dédains pour le prince ont passé votre attente :
L'anneau que de vous rendre on vient de me charger,
Me suffit pour le croire, et pour en bien juger.

CÉLIA.

Quel anneau?

SPINETTE.

Celui-ci.

CÉLIA.

Je ne puis te comprendre.

SPINETTE.

Madame n'en veut point, vous force à le reprendre :
Elle vous le renvoie, et d'elle vous saurez

Ses raisons de refus, lorsque vous reviendrez.

CÉLIA.

Je n'ai point apporté de bague à la Comtesse.

SPINETTE.

Je tiens ce que je dis, pourtant, de ma maîtresse,

CÉLIA.

Bon!

SPINETTE.

Vraiment.

CÉLIA.

Son scrupule est étrange, en ce cas;
De refuser les dons que l'on ne lui fait pas....
Mais quelle idée as-tu? de quoi te vois-je rire?

SPINETTE.

Aidez-moi tant soit peu; j'espère vous le dire.
Je démêle sa ruse.... elle envoya ceci
Pour vous forcer bientôt à la revoir ici;
Et veut que votre esprit de lui-même s'ingère
A pénétrer l'objet de ce galant mystère.
Et ses sermens de prude! et sa sévérité!
Femmes! femmes! quelle est notre fragilité!
Quel écueil est pour nous la moindre fantaisie!...
Dieu nous fit de la sorte, et je l'en remercie:
Vivre plus sagement nous serait ennuyeux.

CÉLIA.

Je crains....

SPINETTE.

Ne craignez rien, les choses vont au mieux.

SCÈNE IX.

CÉLIA, seule.

Elle a, je crois, raison : d'où naîtrait mon scrupule ?
L'amour de cette veuve est assez ridicule....
D'ailleurs, m'arrêterai-je au point où me voilà ?
Non, non : courage !...

SCÈNE X.

ALBINI, CÉLIA.

ALBINI

Eh quoi ! je te retrouve là !
Tout seul, quand je t'attends, tu rêves en silence !...
Tu ne songes donc plus à mon impatience ?
Consent-on à m'entendre ?

CÉLIA.

On ne veut pas vous voir.

ALBINI.

Et ma lettre ?

CÉLIA.

On n'a pas voulu la recevoir.

ALBINI.

Mes vers si tendres ?...

CÉLIA.

Rien ; ni les vers, ni la prose.

ALBINI.

Oh! l'ingrate!... Sais-tu ce que je me propose?

CÉLIA.

Daignez m'instruire....

ALBINI.

Eh bien! de la fuir à jamais.
Je crois la détester autant que je l'aimais.
Cette triste vertu, dont elle semble éprise,
N'est que prétention de faire l'Artémise:
Quittons-là; tournons-nous vers quelque autre beauté.
Bientôt, à me ravoir son orgueil excité,
Y mettra son étude et sa coquetterie,
Et fera dans son cœur repasser ma furie.

CÉLIA.

Vous vous jurez donc bien de la fuir en effet?

ALBINI.

Oui, dès qu'elle aura su le mal qu'elle m'a fait,
Je vais forcer sa porte, et lui redire encore
Que j'en deviendrai fou, qu'en un mot, je l'adore.

CÉLIA.

Ah! bon Dieu! Monseigneur.... m'en croirez-vous un peu?
Dans un reproche en face éclate trop de feu....
Attendez que d'abord votre fureur s'arrête,
Et souffrez que je sois encor votre interprète.
Je lui présenterai, pour la mieux attendrir,
Les tourmens qu'une femme aurait lieu de souffrir,
Si, vous aimant d'un cœur ardent comme le vôtre,
Elle vous trouvait froid ou brûlant pour une autre.

ALBINI.

Les femmes, mon ami, réglant leurs sentimens,
N'ont pas de nos transports les accès véhémens:

La puissance d'aimer est en elles bornée.
La nôtre est sans limite, et sa fougue effrénée
Par leurs faibles esprits ne peut se concevoir.

CÉLIA.

Mon père eut une fille attachée au devoir;
Qui, pourtant, s'est éprise avec autant de flamme,
Que j'en aurais pour vous... si j'étais une femme.

ALBINI.

Quelle est son aventure?

CÉLIA.

Elle a caché ses feux,
Langui pour un ingrat, sans lui faire d'aveux.
En souffrait-elle moins? Toujours, nous autres hommes:
Nos discours exaltés disent ce que nous sommes:
Mais les femmes à peine expriment leurs tourmens:
Leur sexe a plus d'amour, et fait moins de sermens.

ALBINI.

Si de Plangine au moins j'eusse obtenu l'image!

CÉLIA, à part.

Sans cesse il y revient.

ALBINI.

J'implorais ce doux gage
Du retour qu'elle doit à tout mon dévoûment:
Ma lettre demandait son portrait seulement.

CÉLIA.

De peindre, Monseigneur, j'ai fait jadis l'étude:
Mais, en ayant perdu quelque tems l'habitude,
Pour vous servir, s'il faut, laissez-moi sur vos traits

Essayer mon talent à tracer les portraits.

ALBINI.

On t'a donc tout appris, et peinture et musique !
De grâces, de talens, quel assemblage unique !

CÉLIA.

Trop heureux de vous plaire et de vous attacher...

ALBINI.

Que ne t'essayais-tu sur l'objet qui t'est cher ?

CÉLIA.

Je n'ai pas même osé le demander encore.
Que mon œil se plaira sur les traits qu'il adore !
Et que le sentiment doit bien être exprimé,
Quand le pinceau de l'art trace un modèle aimé !

ALBINI.

Tu m'enchantes !... rentrons ; je meurs d'impatience
De t'accorder déjà ta première séance.

CÉLIA, seule.

Et moi je n'y tiens plus !... au moins je le peindrai,
J'en garderai l'image, et puis je m'enfuirai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VIRAGUE, CÉLIO.

VIRAGUE.

J'ai payé votre chambre en cette auberge-ci.

CÉLIO.

Ne marche que le soir dans Rome où nous voici :
Y rentrer tous les deux n'est déjà pas trop sage :
Nous y sommes proscrits, et tout votre courage
Ne nous défendrait pas, si nous étions surpris.

VIRAGUE.

Moi, de tous les dangers, par ma foi, je me ris.
Officier et marin, j'ai couru tant de chances,
Échappé tant de fois, après tant d'imprudences,
Que je ne songe plus qu'à me bien divertir;
Et de tous mauvais pas Dieu me fasse sortir!

CÉLIO.

De notre sûreté j'ai sujet d'être en peine;
Car, ne m'avez-vous pas conseillé, capitaine,
De venir en ces lieux sous le nom d'Angély?

VIRAGUE.

Je vous ai, Célio, par là désanobli,

Pour que votre beau nom ne servît pas d'indice
Aux recherches que fait la nouvelle milice;
Mais moi, je vais sans crainte et sans changer mon nom.
Ce n'est que pour autrui que je me sens poltron;
Me fiant pour mon compte à l'appui de cette arme,
C'est pour mes seuls amis que je suis en alarme :
Car en nombre d'assauts heureusement vainqueur,
Quoiqu'un peu dur soldat, mon enfant, j'ai bon cœur.
Je n'ai point hésité, dans le fort de l'orage,
Pour te tirer des flots, de sauter à la nage:
Un homme réfléchi, prompt à s'en effrayer,
T'aurait laissé dans l'eau de peur de s'y noyer :
Cet homme eût-il joui du plaisir délectable
D'avoir à la tempête arraché son semblable,
De te voir sain et sauf l'embrasser en pleurant?
Chacun a son destin : je me livre au courant.
En tout ce que je fais, je ne raisonne guère:
Je cède à mon instinct dans la paix, dans la guerre.
Vois que de gens soigneux de leurs jours, de leur bien,
Qui prennent garde à tout, et qui n'évitent rien!
A leur exemple aussi vivrai-je à la torture,
Pour écarter la mort, fin de toute aventure?
Est-il plus de danger par là que par ici?
Ma foi, je ne le sais, et n'en prends nul souci :
Je vais droit en aveugle où mon désir me pousse;
Le sort m'a fatigué de plus d'une secousse.
Tantôt dans les palais, tantôt dans les cachots;
Toujours battu des mers, je reviens sur les flots,
Et pense que s'il reste une planche, un cordage,
C'est pour sauver ma vie et me rendre au rivage.
Imite-moi, jeune homme, et sans réflexion
Aux cheveux, comme on dit, prenant l'occasion

Ne médite pas trop sur ce qui se présente,
Saisis les bons hasards, et suis ce qui te tente.

CÉLIO.

Hélas! dans l'infortune où je me vois réduit,
Qu'ai-je à faire de mieux? mon bonheur est détruit;
Orphelin, je n'ai plus ni d'espoir, ni d'asile :
J'ignore si ma sœur existe en cette ville :
Le projet de savoir ce que devient son sort,
Seul me ramène aux lieux où notre père est mort.
Tendre fille! toujours je pleure quand j'y pense :
De nos cœurs, de nos traits la douce ressemblance
Nous charmait l'un et l'autre, et nos parens heureux
Sous nos déguisemens nous confondaient tous deux.

VIRAGUE.

Je vais rôder dans Rome, et sur votre jumelle
Tâcher de découvrir.... Elle était demoiselle

CÉLIO.

Prête à se marier au prince d'Albini.

VIRAGUE.

C'est par ce Seigneur là que je serais puni
D'avoir à son parti fait tant de résistance,
Si mon mauvais démon m'offrait en sa présence...
Mais votre sœur? peut-être elle a changé d'état?

CÉLIO.

Comment?...

VIRAGUE.

Votre maison fut en proie au soldat...
Je crains...

CÉLIO.

Que dites-vous?

VIRAGUE.

C'est que le soldat pille...
Plus d'une prétendue, aujourd'hui, n'est plus fille.
Mais passons : qu'elle vive, on oublira cela.
Ça, mon cher, vous n'avez point d'argent ? en voilà !

CÉLIO

Votre offre généreuse...

VIRAGUE

Allons, gardez ma bourse,
Qui peut dans un besoin vous servir de ressource.
A tout ce qu'il vous faut si je ne subviens pas,
Mieux valait vous laisser vous noyer dans ce cas.
Vous êtes orphelin, victime de la guerre ;
Vous me devez vos jours, et je vous sers de père.

CÉLIO.

Qui pourra m'acquitter envers vos sentimens!
Que de noblesse...

VIRAGUE.

Adieu ! trève aux remercimens
Tout ce beau verbiage, à moi, me paraît vague :
Je fais le bien pour moi : tel est l'ami Virague.

SCÈNE II.

CÉLIO.

Le brave cœur ! jamais fut-on meilleur que lui ?
Il semble n'exister que pour aider autrui.
S'il me trouvait, ma sœur, j'oublirais ma ruine.
Me voilà seul : Tâchons sur notre mandoline

De répéter cet air par elle si chéri !
C'était, je m'en souviens, notre chant favori.

(Il chante.)

De la raison la voix suprême
Calme dans nos cœurs mille maux ;
(Plangine paraît.)
L'amour seul ôte le repos ;
On n'est troublé que lorsqu'on aime.

SCÈNE III.

PLANGINE, CÉLIO.

PLANGINE, à part.

Oui, c'est Ambrosio.... Quelle voix douce et tendre !
Faut-il que pour son maître il me la fasse entendre !

CÉLIO, poursuivant sans la voir.

Ni la grandeur, ni Plutus même,
Ne donnent le bonheur aux rois ;
Les plaisirs de l'orgueil sont froids,
On n'est heureux que lorsqu'on aime.

PLANGINE, à Célio.

Oui !... mon cœur me le dit comme vos vers charmans !..
(Célio se lève frappé de surprise.)
Il n'est plus tems de feindre, et mes ravissemens
Trahissent le secret que je n'oseis vous dire.
Je devine aisément le soin qui vous attire :
De votre voix à peine ai-je entendu le son,
Qu'ayant bien reconnu votre douce chanson ;

J'ai compris qu'à mes vœux répondant de la sorte,
Pour m'appeler ici vous chantiez à ma porte.
Le désir, qui sitôt vous ramène vers moi,
De mon cœur inquiet a rassuré l'effroi....
Mais quel morne examen! et pourquoi ce silence?

CÉLIO, interdit.

Madame... excusez-moi... ces mots... votre présence...
Tout remplit mon esprit d'un tel étonnement...

PLANGINE.

Mon langage doit-il vous surprendre?

CÉLIO.

Comment?

PLANGINE.

Eh! ne m'avez-vous pas trop bien interprétée
En recevant ma bague, après m'avoir quittée?
Cet envoi d'un anneau que je portais toujours,
Ne vous parla-t-il pas plus clair que mes discours?
Après un tel oubli de ma réserve austère,
Dois-je de mon penchant faire encore un mystère?
Vous m'avez pu juger en tous nos entretiens:
Croyez, si vos aveux sont devancés des miens,
Que je n'en ai pas moins de droits à votre estime:
Veuve et libre en mon choix, vous aimer est-ce un crime?
On prise un amour vrai qu'achète un long effort;
Mais l'amour qui se donne est de tous le plus fort.

CÉLIO, à part.

Je ne puis rien comprendre à ce qui la transporte:
Mais soit ruse, ou méprise, elle est belle... n'importe!
De ma bonne fortune il faut aveuglément
Suivre le cours près d'elle à tout événement.

PLANGINE.

Eh bien ! hésitez-vous à me jurer encore ?...

CÉLIO.

Que je vous aime, moi !... non, car je vous adore ;
Vous devez présumer que mon seul embarras
Retenait cet aveu que je n'exprimais pas.
Comme un enchantement vous m'êtes apparue :
Tout en vous m'a frappé, votre charmante vue,
Vos grâces ; vos attraits... et surtout vos discours ;
Mais puisque vous m'aimez, aimons-nous pour toujours !
Du moment où je parle, à jamais je m'engage.

PLANGINE, souriant.

Au nom du prince encor tenez-vous ce langage ?

CÉLIO.

De quel prince !

PLANGINE.

A merveille ! oubliez près de moi
Ce rival, si jaloux de s'enchaîner ma foi ;
Soyez mon écuyer, ne soyez plus son page,
Jusques au jour prochain de notre mariage.
Plangine vous promet et ses biens et son cœur ;
Mais trompons jusque-là sa jalouse fureur,
Pour vous je tremblerais....

CÉLIO.

Pour moi !... déjà, Madame ;
Il n'est aucun rival que ne brave ma flamme,
Et choisi désormais pour votre chevalier,
Prince, ni duc, ni rien, ne saurait m'effrayer.

PLANGINE.

Ah ! qu'en un cœur épris plaît ce bouillant courage !

Mais à le réprimer pourtant je vous engage.
La crainte d'un éclat me commande les soins,
Et si ce n'est pour vous, feignez pour moi du moins.
De peur qu'on ne vous trouve au seuil de ma demeure,
Séparons-nous.

CÉLIO.

Sitôt!

PLANGINE.

Il le faut, et sur l'heure.
Si pourtant vous aviez quelque risque à courir,
Pour m'en donner avis hâtez-vous d'accourir.
Sous ma fenêtre encor chantez votre air si tendre;
Plangine à ce signal vous promet de descendre:
Songez à moi, je vais rêver à notre amour.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CÉLIO.

Sommeillé-je?... Est-il nuit? Non, je veille, il fait jour.
Est-ce une illusion? Non, non, cette inconnue
Vers moi pour me charmer d'elle-même est venue:
Je l'ai vue, et j'ai bien entendu ses aveux,
Et sens bien que déjà je réponds à ses vœux.
Elle est veuve, dit-elle: on la nomme Plangine...
Une dame, en ces lieux, de très-haute origine,
Porte ce même nom... Je m'en souviens aussi...
Si c'est elle, tant mieux! fortune, grand merci!
Du malheur tout-à-coup ton secours me retire:
J'ai de l'étonnement, soit; mais non du délire...
Sans trop bien m'expliquer ce miracle imprévu,

Je puis, n'étant pas fou, croire à ce que j'ai vu :
Je penserais plutôt que la dame extravague...
Car, ses discours peu clairs... Ah! consultons Virague;
Tâchons de le rejoindre, et d'un pas ferme et sûr
Il saura me guider en ce dédale obscur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SPINETTE, appelant Célio qu'elle voit partir.

Hola! notre beau page!... où va-t-il donc si vite?
Il n'entend, ni ne voit; quelque trouble l'agite....
Bon! le voici déjà qui revient sur ses pas.

SCÈNE VI.

CÉLIA, SPINETTE.

CÉLIA.

Ah! je te cherchais...

SPINETTE.

Quoi! ne m'entendiez-vous pas?

CÉLIA.

Hélas! je perds l'esprit... Avertis ta maîtresse
Qu'ici de la revoir mon maître encor me presse :
Lui-même va me suivre, et c'est pour l'annoncer
Que son ordre chez vous me fait le devancer.

SPINETTE.

Qu'il n'espère plus rien des bontés de Madame :
J'avais deviné juste et vu clair en son ame :
Le prince est supplanté par un rival chéri :
Il est le soupirant; et vous le favori.

CÉLIA.

Ne raille plus, Spinette.

SPINETTE.

Eh non! mademoiselle,
Je ne vous raille point, et la chose est réelle.
Les portes vont bientôt s'ouvrir à votre nom :
Répétez seulement cette même chanson
Que vous avez chantée au bas de sa fenêtre ;
Madame, à votre appel, va soudain reparaître.
N'ai-je pas vu déjà comme, à cet air si doux,
Elle s'est empressée à descendre vers vous?

CÉLIA.

Sous sa fenêtre, moi j'ai chanté?

SPINETTE.

Pourquoi feindre?
De vous fier à moi, qu'avez-vous lieu de craindre?
Beau jeune homme, apprenez que des amans discrets
Les soubrettes toujours prennent les intérêts.
Chantez.

CÉLIA.

Explique-moi...

SPINETTE.

Rien : chantez, et je gage
Que Madame revient au refrain de son page.

CÉLIA.

Quel refrain?

SPINETTE.

Mais celui qui finit par ces mots,
« On n'est heureux que lorsqu'on aime. »

CÉLIA.

A quel propos?
Te moques-tu, Spinette? As-tu quelque vertige?

SPINETTE.

Non : vous voulez la voir, eh bien! chantez, vous dis-je.

CÉLIA

Allons! je t'obéis, sans trop savoir pourquoi;
Cet air, je m'en souviens, fut composé par moi,
Pour séduire Albini, promis à ma tendresse,
Et non pour appeler, ni charmer ta maîtresse.

(Elle chante.)

Ni la grandeur, ni Plutus même,
Ne donnent le bonheur aux rois;
Les plaisirs de l'orgueil sont froids,
On n'est heureux que lorsqu'on aime.

SPINETTE, malicieusement.

Là! me suis-je trompée? et ne voilà-t-il pas
Que pour vous écouter on vient à petits pas?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PLANGINE.

SPINETTE.

Vous l'entendez, Madame, et, par une romance,
Ce jeune troubadour implore une audience.

PLANGINE.

Par de si doux accords venir solliciter,
C'est prendre un moyen sûr de se faire écouter
Spinette, laisse-nous.

SPINETTE, bas à Célia.

Tirez-vous-en; courage!
(A part.)
Notre prude ne court nul risque avec ce page.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

PLANGINE, CÉLIA.

PLANGINE.

Quel nouvel incident vous ramène sitôt,
Mon ami?

CÉLIA, à part.

Son ami! Spinette a dit le mot.

PLANGINE.

Est-ce quelque péril qui vers moi vous renvoye?

CÉLIA.

Mon prince dédaigné dans les larmes se noye,
Et, saisi de transports qu'il ne peut gouverner,
Me force encor, Madame, à vous importuner.

PLANGINE.

Eh! Que m'importe à moi qu'il gronde, ou se déplore!
Sied-il encor pour lui que votre voix m'implore?
Mon cher Ambrosio, depuis nos doux aveux;
Le devoir me défend d'accueillir d'autres vœux.

Le don de mon anneau, gage heureux d'hyménée,
Vous a trop bien appris que je vous suis donnée.
Pourquoi me rappeler l'importun Albini?
Eh! de nos entretiens que son nom soit banni:
Parlez-moi de vos feux; tout autre objet me lasse.

CÉLIA.

Combien un tel discours m'étonne, m'embarrasse!...
L'amour que mon aspect semble vous inspirer,
Peut-il à d'Albini me faire préférer?

PLANGINE, avec dépit.

Est-ce délicatesse, ou froide indifférence,
Ou bien envers le prince est-ce reconnaissance
Qui vous porte soudain à ces réflexions?
Le prince est-il si cher à vos affections,
Que, craignant d'être ingrat en traversant sa flamme,
Vous consentiez à l'être aux bontés de mon ame?

CÉLIA.

Le prince, je l'avoue, est maître de mon cœur.

PLANGINE, outrée.

Ainsi donc votre esprit se fit un jeu moqueur
De.... D'un tel procédé que dois-je enfin conclure?

CÉLIA.

Rien qu'un juste respect, Madame; et je vous jure
Que de vous occuper, de lier votre foi,
L'ombre de votre époux est plus digne que moi.

PLANGINE.

M'auriez-vous déguisé qu'amant d'une autre femme?...

CÉLIA.

Non; je n'aime et ne puis aimer nulle autre dame.
Je ne vous trompe point.

PLANGINE.

Eh bien ! mes sentimens
Demeureront liés par mes premiers sermens :

(Le prince paraît.)

Je saurai découvrir quel scrupule timide
Fait flotter votre cœur quand le mien se décide.
Si de nos tendres nœuds votre maître est jaloux,
Mon crédit ravira son page à son courroux :
Cachons-nous dans ma terre....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALBINI.

ALBINI.

A merveille, Madame !
J'apprends à révérer la vertu de votre ame,
Et vois comme en leur deuil, loin de se désoler,
Les femmes noblement savent se consoler.
Mais pourquoi de regrets un si triste étalage,
Puisqu'à votre bonheur il suffit de mon page ?
Et toi, réponds, perfide ! et de ta trahison
Imagine un moyen de me rendre raison....

CÉLIA, effrayée.

Ah ciel !...

PLANGINE.

Votre fureur perd toute retenue.

ALBINI, à Célia.

Je ne sais qui me tient qu'ici je ne te tue....

CÉLIA.

Au secours !...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, VIRAGUE.

VIRAGUE, précipitamment.

(A d'Albini.)

M'y voici, mon fils !... Lâchez soudain,
Lâchez prise, Monsieur, vous voudriez en vain....

ALBINI.

Quel es-tu ? De quel droit retiens-tu ma colère ?
Sais-tu quel est mon rang ?

VIRAGUE.

Il ne m'importe guère !
Mais dans mon état, moi, je n'ai jamais permis
Que l'on violentât quelqu'un de mes amis.
Ce jeune homme est le mien ; je l'ai pris sous ma garde :
Si mon ton vous déplaît ; j'ai mon épée : en garde !

ALBINI.

Insolent !

VIRAGUE.

Croyez-vous, fussiez-vous grand seigneur,
Valoir mieux que Virague en affaire d'honneur ?

ALBINI.

Virague !... ce mutin qu'on décréta dans Rome !...

(A Célia.) (A ses gens.)

Holà, mes gens !... restez : qu'on entraîne cet homme

Devant le juge, au nom du prince d'Albini.

VIRAGUE.

Le seriez-vous ?

ALBINI.

Moi-même.

VIRAGUE.

Ainsi toujours puni
De mes élans de cœur et de ma fougue extrême,
Comme un fou je me nomme et me livre moi-même !
Veuille qu'un bon démon travaille encor pour nous !
Mais je me sens trop fier pour fléchir les genoux :
De mon sort, à son gré, que ce prince dispose !
(A Célia.)
Mon enfant, ton péril de ma perte est la cause :
C'est pour t'en délivrer que je me suis vendu,
Je ne regrette pas de t'avoir défendu.

CÉLIA.

Généreux officier, combien je vous rends grâce !

VIRAGUE.

Si l'on veut qu'en prison mon trimestre se passe,
J'aurai besoin d'argent ; rends-moi ma bourse.

CÉLIA.

Moi !

VIRAGUE.

Oui, celle que tantôt je t'ai remise.

CÉLIA.

Quoi ?...

VIRAGUE.

Quoi ? ma bourse !... d'où vient, quand je la redemande,
Que tu fais l'étonné ?

CÉLIA.

Ma surprise est fort grande.
Ne vous connaissant pas, je ne crois vous devoir
Que le secours qu'ici je viens de recevoir.
Vous m'êtes étranger, comment se peut-il faire
Que j'aie été jamais votre dépositaire ?

VIRAGUE, hors de lui.

Monstre ! de mes bienfaits est-ce là me payer !
Tu me vois en péril et m'oses renier !
Petit serpent !... C'est peu ; tu me voles encore !
Je m'admire, et ne suis qu'un sot, une pécore,
De m'être imaginé qu'un homme bienfesant
Trouve dans ce bas monde un cœur reconnaissant.
Si tu tombais dans l'eau, tiens, cette main est prête,
Au lieu de t'en tirer, à t'y plonger la tête.

(On l'emmène.)

SCÈNE XI.

PLANGINE, ALBINI, CÉLIA.

CÉLIA.

Le danger de cet homme égare son esprit.

ALBINI.

Sans doute, ainsi que moi, tu trompas ce proscrit :
Ta lâche ingratitude envers ma confiance
A mis ta perfidie assez en évidence ;
Mais d'un complot pervers justement châtié....

PLANGINE.

Réprimez les éclats de votre inimitié :

Je croirais m'avilir si, gardant le silence,
Prince, je n'embrassais contre vous sa défense.
De vous indépendante, et maîtresse de moi,
Je l'aime et hautement lui consacre ma foi.
C'est vous ôter sur lui tout pouvoir légitime :
Redoutez mon crédit, si votre joug l'opprime ;
Il n'est plus votre page, il sera mon époux.
Traitez donc cet amant, que je préfère à vous,
En rival généreux, qui, s'il n'a pu me plaire,
Sait d'une noble estime acquérir le salaire.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE XII.

ALBINI, CÉLIA.

ALBINI.

Sexe artificieux, de qui la vanité
Couvre même ses torts d'un air de dignité ;
Qui jusqu'au repentir jamais ne s'humilie,
Et nous prescrit l'honneur quand lui-même l'oublie !
O femmes! que je hais votre art et vos discours !
Et toi, qui me jouais par de plus cruels tours,
Prends, si tu peux, comme elle ; un imposant langage
Pour te justifier d'un amour qui m'outrage.
Mais avant de parler, méchant ! tombe à mes pieds,
Meurs de honte.

CÉLIA.

Mon prince, ah ! que vous m'effrayez !....
Et pourtant l'apparence à tel point vous abuse...

ALBINI.

M'abuse !... petit traître.

CÉLIA.

Écoutez mon excuse.

ALBINI.

Il n'en est point pour toi qui, trop effrontément,
Chez celle que j'aimais me trahis en l'aimant.

CÉLIA.

Moi, je ne l'aime point.

ALBINI.

Eh ! quel vœu de me nuire
T'as donc pu, sans l'aimer, pousser à la séduire ?
Dès l'âge adolescent, corrompre sans amour,
C'est être bien gâté par les vices du jour.

CÉLIA.

Je ne l'ai pas séduite, et n'ai, je vous l'atteste,
Employé nul talent pour l'attirer.

ALBINI.

Malpeste !
Jeune et froid Adonis, c'est donc sans le vouloir,
Que de gagner les cœurs vous avez le pouvoir !
C'est peu d'être menteur, et pétri d'artifice,
De plus, vous êtes fat ; c'est pourtant un sot vice !

CÉLIA.

Ah ! quelle ignominie !... en grâce, Monseigneur,
Persuadez-vous bien, je le jure en honneur,
Que je n'ai pas voulu vous ravir votre dame,
Que je n'ai pu l'aimer ni répondre à sa flamme ;
Et que, pour trancher net, sa déclaration
Me comblait d'embarras et de confusion.

Si le moindre profit me revient de mon rôle,
Ce n'est que d'avoir pu vous prouver qu'elle est folle.

ALBINI.

Croit-on que d'elle-même, et sans se respecter,
A la tête d'un page elle aille se jeter?
Pour te faire innocent, tu noircis cette veuve :
Ta calomnie est basse.

CÉLIA.

Il faut donc une preuve
Je vais, en rougissant, révéler un secret
Sur quoi je vous demande un silence discret.
Me le promettez-vous?

ALBINI.

Parle : que de mystère!

CÉLIA.

En loyal chevalier, jurez-moi de le taire,
Et quand j'aurai tout dit, avec sincérité,
Laissez-moi pour jamais fuir dans l'obscurité.

ALBINI.

Soit; finis.

CÉLIA.

Monseigneur, sans doute, se rappelle
Qu'avant de concevoir sa passion nouvelle,
Au seigneur Célio qu'il venait visiter,
Il demanda sa fille?

ALBINI.

A quoi bon me conter?...

CÉLIA.

Elle a su que, cherchant un amour véritable,
Vous vouliez le bonheur qu'assure un nœud durable,

Et de vos pas, dès lors, en secret s'informant,
Elle a connu l'objet de votre dévoûment.
Cette fille vous aime, et gardait l'espérance
De mériter l'honneur de votre préférence :
Tremblante, elle a suivi vos traces en tous lieux,
Et même à votre insu respire sous vos yeux.
A sa timidité jugez ce qu'il en coûte !
De l'amour le plus vif c'est le garant sans doute ;
Jugez quel intérêt eut son cœur malheureux
A montrer sa rivale indigne de vos feux !
Vous lui fûtes long-tems promis par sa famille.

ALBINI.

Vous seriez-vous chargé de servir cette fille ?

CÉLIA.

Cette fille, attachée à son premier amour,
Qui vous adorera jusqu'à son dernier jour,
Qui chez vous a changé de nom et de langage,
Qui rougit de son rôle....

ALBINI.

Eh bien ?

CÉLIA.

C'est votre page.

ALBINI.

Qu'entends-je ?... Est-il bien vrai ?... Mon jeune Ambrosio
Serait la fille, ô Dieu ! du noble Célio.

CÉLIA.

Oui, prince ; épargnez-la : le hasard a fait d'elle
Votre innocent rival auprès de votre belle.

ALBINI.

Oh ! j'ai peine à sortir de mon étonnement !
O d'un aimable objet stratagème charmant !

Comment, ô Célia! faudra-t-il que j'expie
Mes cruels traitemens, mon accès de furie?
Si durement par fois je me fis obéir....
Loin de m'aimer encor, vous devez me haïr :
Pardonnez une erreur, dont je me sens confondre!...

CÉLIA.

Nos pardons mutuels ont droit de se répondre :
Tous deux également, hélas! nous nous blessions :
Mais c'est sans le vouloir que nous nous offensions.
Entre Plangine et moi que votre esprit décide,
Sous son masque d'honneur elle n'est pas rigide;
Et moi, que travestit cet habit mensonger,
Je cache un amour vrai que rien n'a fait changer.
Mon premier sentiment, autorisé d'un père,
Rendit votre personne à mon cœur toujours chère :
L'abandon, votre oubli, que je n'ai pu souffrir,
M'ont inspiré la ruse où j'osai recourir.
Voilà de mon destin l'entière confidence :
N'en abusez donc pas, gardez-moi le silence.
Je ne dirai plus rien, et n'ai plus qu'à chercher
L'asile où ma pudeur doit à vous se cacher,
Heureuse au moins qu'ici mon amoureux courage
Ait pu vous détromper d'une femme volage.

(Elle se retire.)

SCÈNE XIII.

ALBINI.

Je demeure interdit.... L'étrange événement!
Mais pourquoi la laisser me fuir si promptement?...
Sous l'habit masculin que de grâces en elle!

Que son effort pour moi témoigne un cœur fidèle !
Mon honnête Comtesse est loin de la valoir....
Cette bégueule, un mois, m'a mis au désespoir....
Mais, à mon tour, enfin ! bonne revanche à prendre !
Le mal qu'elle m'a fait, j'ai de quoi le lui rendre.
Ah ! qu'elle sera sotte avec sa passion !
Je me veux réjouir de l'explication,
Et lui dire, en riant de sa vertu cruelle,
Que mon rival plus chaste est une demoiselle.
J'en ris.... Pauvres amans ! sommes-nous assez fous ?
Est-il rien, sous le ciel, de si changeant que nous ?
Entêté d'une femme, un feu jaloux me brûle ;
Il s'éteint, et déjà, la trouvant ridicule,
Me voilà consolé de sa vaine rigueur !
Je sens que Célia prend sa place en mon cœur,
Et qu'à tenir parole à ma noble orpheline,
Moins qu'un motif d'honneur, l'amour me détermine.
Rassurons-la : suivons un mouvement si doux,
Et courons oublier ma prude, à ses genoux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PLANGINE, DEUX LAQUAIS.

ALLEZ ; chez moi sur l'heure amenez mon notaire....
Non, attendez.... demain, je m'en vais à ma terre ;
(Un valet sort.)
Que mes chevaux soient prêts. Oui, tout est résolu ;
J'épouse Ambrosio, le destin l'a voulu.
Je dois par un hymen me soustraire au scandale,
Que tantôt a produit notre scène fatale....
Un tel éclat me perd si j'hésite un moment....
Je passerais bientôt pour avoir un amant ;
Le public, et surtout les femmes si malignes
Sèmeraient contre moi mille récits indignes....
L'affront de leur babil révolte mon orgueil.
J'ai par assez de pleurs satisfait à mon deuil :
Ma conscience a-t-elle un sujet de reproche ?
Non, l'époux que je prends... Ah ! c'est lui qui s'approche!
Avant de rien conclure, il convient que d'abord
Je sache si nos cœurs et nos vœux sont d'accord.

SCÈNE II.

CÉLIO, PLANGINE.

PLANGINE.

Que de votre retour j'avais d'impatience !
Le prince a-t-il enfin calmé sa violence ?

CÉLIO, à part.

Le prince !... Que dit-elle ?

PLANGINE.

Ah ! sa fureur, ses cris,
M'ont fait frémir pour vous, lorsqu'il nous a surpris.

CÉLIO, à part

Nous !... ceci me paraît encore énigmatique :
Écoutons prudemment, et soyons laconique.

PLANGINE.

Je vous aime, et l'osai déclarer devant lui,
Afin que ma faveur vous devînt un appui :
Même, pour arrêter sa poursuite jalouse,
Je jurai que bientôt je serais votre épouse :
Toutefois, sur ce point il faut nous expliquer.
Au nom de votre honneur que je dois invoquer,
Dites-moi si l'amour, qui vers moi vous attire,
N'est que ce goût léger que le caprice inspire,
Ce désir fugitif qui séduit quelques jours,
Ou ce feu véritable et qui dure toujours.
A cet amour lui seul je veux être asservie ;
A cet amour lui seul je veux donner ma vie.
Répondez : sauriez-vous porter ces doux liens ?

CÉLIO.

De pareils sentimens vous assurent des miens.
Pour juger des plaisirs que donnent les caprices,
Je suis trop jeune encor, et n'ai fait mes délices
Que de l'espoir flatteur, par vous-même exprimé,
D'aimer un seul objet, d'en être bien aimé,
Long-tems, toujours, enfin comme je crois qu'on aime!
Ce besoin d'être heureux par un autre soi-même,
De jouir des transports d'un amour mutuel,
De goûter de se voir le charme habituel,
Ces plaisirs-là, je crois, dont l'ame est énivrée,
Douceurs de l'amour vrai naissent de sa durée;
Et ne sont pas connus, si j'en peux bien juger,
Par les cœurs inconstans qui ne font que changer.

PLANGINE.

Il suffit. Dès ce jour nous vivons l'un pour l'autre:
Devenez mon mari, ma fortune est la vôtre.
La scène de tantôt et son fâcheux éclat
Commandent à mes soins de hâter mon contrat:
Conduit par ce valet, allez chez mon notaire.

CÉLIO.

Comment!

PLANGINE.

Oui désormais... agissons sans mystère.

CÉLIO.

Madame...

PLANGINE.

Eh! pourquoi non?... hésitez-vous?

CÉLIO, embarrassé.

En rien;
Mais mon devoir...

PLANGINE.

Eh, quoi?

CÉLIO, après un court silence.

Me connaissez-vous bien?

PLANGINE.

Le prince vous connaît pour fils de gentilhomme...
Mais quel doute?...

CÉLIO.

L'honneur prescrit que je me nomme;
Car, si par quelque erreur vous laissant emporter,
Votre cœur se méprend, en dois-je profiter?

PLANGINE.

De vos malheurs secrets vous fesiez un mystère;
Et je l'ai respecté.

CÉLIO.

Mais sied-il de me taire,
Quand vous daignez soudain me choisir pour époux?
Sous un nom supposé m'engagerais-je à vous!
La honte de tromper me serait importune.

PLANGINE.

Vous m'effrayez... Parlez.

CÉLIO.

Sachez mon infortune:
Un arrêt de la guerre a proscrit ma maison,
Le nom de Célio, Madame, est mon vrai nom:
C'est celui de mon père; orphelin dans la ville.
Moi, je vis déguisé, sans bien, sans domicile,
Et, si je vous cachais ma triste pauvreté,
Je croirais envers vous blesser la loyauté.

PLANGINE.

Hélas! de vos parens qui n'a su la détresse?
De leur beau sang en tout vous avez la noblesse:
Ce délicat aveu que de vous je reçoi,
Redouble mon désir de vous donner ma foi.
La richesse, si vaine, est un grand avantage,
Lorsqu'avec ce qu'on aime on en fait le partage.
Le malheur vous réduit à tenir tout de moi.
Allez.

CÉLIO.

J'obéis donc à cette tendre loi,
Et pour tant de bienfaits, dont mon esprit s'étonne
En amoureux esclave à vous je m'abandonne.

SCÈNE III.

PLANGINE.

Que de grâces, d'amour, et de sincérité!
Et combien je jouis de sa félicité!
Mais moi, l'aurais-je cru que, lasse du veuvage,
Je ferais mon bonheur d'un nouveau mariage?
Si long-tems à l'époux que la mort m'a ravi,
Mon cœur dans le tombeau semblait l'avoir suivi;
Je jurais de ne plus sentir nulle autre flamme:
Ne jurons plus de rien,... puisqu'enfin je suis femme.
Je vois le prince, et crains quelque jaloux transport.
Évitons-le.

SCÈNE IV.

ALBINI, PLANGINE.

ALBINI.

Pourquoi fuir ainsi mon abord ?
Je ne viens pas, Madame, éclater en injure :
On doit lorsqu'on déplaît s'éloigner sans murmure,
Bien loin d'être indiscret, et de vous tourmenter,
Je ne viens poliment que vous complimenter.
Mon page, noble veuve, est digne qu'on l'épouse,
Et l'ame du défunt n'en sera pas jalouse.

PLANGINE.

Ce n'est pas trop cacher son vif ressentiment
Que sur ce ton railleur faire un tel compliment :
Si le courroux sied mal, prince, le persiflage
Ne le trahit pas moins que la plainte et l'outrage.

ALBINI.

Eh ! qui ne vous plaindra, connaissant votre époux ?

PLANGINE.

Soit : exhalez donc seul votre dépit jaloux.

ALBINI.

Encore un mot. Je veux d'un ton grave et sincère
Vous convaincre qu'enfin je parle sans colère ;
Et vais par amitié vous donner un avis.
Dans ce page si beau, dont vos yeux sont ravis,
Qu'est-ce qui vous a plu ? ses dehors, sa figure ?
Ah ! rien n'est si trompeur, hélas ! dans la nature.
Et j'ai lieu d'assurer que, bien qu'il soit charmant,
Il ne fut pas formé pour être votre amant,

Qu'il ne vous fit la cour que par un stratagème,
Qu'il vous trompe, et qu'ici ce n'est pas vous qu'il aime.

PLANGINE.

L'intérêt d'un rival à le calomnier
Suffit à ma raison pour le justifier.

ALBINI.

Eh! Madame! il n'est point mon rival, je vous jure;
Et, s'il faut dissiper tout soupçon d'imposture;
Je vous déclarerai que ce page chéri
Peut devenir ma femme et non votre mari.

PLANGINE.

Qu'est-ce à-dire?

ALBINI.

Hélas! oui: l'amant qui vous enchante
N'est, sous de faux habits, qu'une fille charmante,
Dont l'amour emprunta ces dehors supposés
Pour m'offrir le bonheur que vous me refusez.
Madame, excusez-la de vous avoir séduite:
Un peu de jalousie égara sa conduite:
Elle a de vos rigueurs voulu me détromper.
Souriez d'avoir pu vous en trop occuper,
Et loin d'un importun tel qu'il faut qu'on me nomme,
Préférez désormais quelque amant... qui soit homme.

SCÈNE V.

PLANGINE.

A-t-on rien vu d'égal à cet horrible tour!
Une fille à mes pieds jouer ainsi l'amour!

SCÈNE VI.

PLANGINE, CÉLIO.

CÉLIO.

A vous remercier, Madame, je m'empresse.
Le notaire me suit; notre contrat se dresse :
Il a confidemment reçu mes noms secrets,
Et tous mes vœux bientôt sont comblés à jamais.

PLANGINE.

Peut-on pousser plus loin l'artifice et l'audace,

CÉLIO.

Qu'avez-vous?

PLANGINE.

Osez donc me regarder en face.

CÉLIO.

Madame, eh! quel effroi vos traits si gracieux
Peuvent-ils me causer?.... Quel courroux dans vos yeux?
Qu'est-ce? sur votre front quelle colère éclate?
Et d'où naît?...

PLANGINE.

Taisez-vous, petite scélérate!

CÉLIO.

Scélérate! qui? moi?...

PLANGINE.

Rougissez!

CÉLIO.

Eh! de quoi?

PLANGINE.

J'ai tout appris, vous dis-je.

CÉLIO, à part.

Elle est folle, je croi.

(Haut.)

Permettez....

PLANGINE.

A quoi sert que votre esprit babille,
Puisque je vous connais enfin pour une fille?
Convenez-en d'abord, et cessons les débats.

CÉLIO, impatiemment.

Je n'en puis convenir puisque cela n'est pas,
Et que je ne saurais, à moins d'être le diable,
Devenir fille, étant un garçon véritable.

PLANGINE.

A prolonger ce jeu, quoi! vous persévérez?

CÉLIO.

A me nier ce fait, quoi! vous persisterez?

PLANGINE.

Crédule que j'étais! quelle était mon ivresse!
D'enrichir mon amant j'occupais ma tendresse;
Et vous moquant ainsi de mon cœur abusé,
Mon désir généreux est ridiculisé!
Après un trait si noir vous méritez ma haine.
Adieu.

CÉLIO.

C'en est donc fait! vous brisez notre chaîne?
Et moi, qui n'entends rien à ce changement-ci,
Hélas! pour mon malheur, je vous ai vue ici!
De votre amour subit, il faut que je le dise,

La déclaration m'a frappé de surprise :
Non, je ne pénétrais ni comment, ni pourquoi,
Sans savoir qui j'étais, vous vous donniez à moi :
Tout franc, je vous jugeais, Madame, peu sensée ;
Mais pouvais-je, après tout, voir d'une ame glacée
La beauté la plus rare offerte à mes souhaits ?
Non, non, et maintenant je vous aime à jamais.

PLANGINE.

Une fille m'aimer !... un si vil badinage
Dure encore...

CÉLIO, vivement

Ah ! Madame, en vérité, j'enrage !
Ce soupçon qui vous reste est fâcheux à tel point
Que sans le mariage il ne finira point.
Interrogez l'ami qui devint ma ressource,
Qui m'a sauvé des flots, m'a nourri de sa bourse...
Je l'attends.

PLANGINE.

Sera-t-il par vous ainsi traité
Que le fut ce marin pour vous-même arrêté,
Qui, par vous renié, vous appelait un traître ?
Vous l'avez pu tromper autant que moi, peut-être...

CÉLIO.

Qui ?

PLANGINE.

Ce nommé Virague.

CÉLIO.

O ciel ! Virague ! lui !...

PLANGINE.

Contre d'Albini même il vous fut un appui ;
Et vous, lorsque ce prince ordonna de le prendre...

CÉLIO.

Virague !... oh! quel malheur venez-vous de m'apprendre!...

PLANGINE.

Je ne vous apprends rien qui vous doive étonner ;
Et vers le magistrat vous l'avez vu traîner,

CÉLIO.

Mon cher Virague !... Dieu !... Jusqu'ici je l'ignore...

PLANGINE.

A quel but ce mensonge ? et quelle ruse encore ?

CÉLIO.

Fussé-je mille fois à sa place puni !
Je cours le réclamer du prince d'Albini...
Où loge-t-il ?

PLANGINE.

Feignez de chercher son asile,
Vous, son page !

CÉLIO.

Madame, en un mot comme en mille,
Je ne sais quel mystère est caché là-dessous,
Et, sauf mal entendu, nos deux esprits sont fous.

PLANGINE.

Le prince vous dira qui de nous extravague.
Le voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, D'ALBINI, DEUX LAQUAIS.

CÉLIO.

MONSEIGNEUR! à l'ami de Virague
Pardonnez un transport que la douleur produit :
Sauvez cet officier dans les prisons conduit ;
Vous saurez les secrets de notre destinée !
Son appui conserva ma vie infortunée,
Et je serais ingrat envers ce bienfaiteur,
Si je ne lui payais son secours protecteur.

ALBINI, écrit un mot au crayon et le donne à un de ses gens.

Tenez, portez mon ordre, et que cet homme sorte.
(A Célio.)
Vous le voulez ; faut-il me prier de la sorte ?
Ne feignez plus, ma chère, il n'en est plus besoin :
Madame, par ma bouche, a su mon tendre soin ;
Vous n'êtes plus mon page, entrez dans ma famille.

(Spinette paraît au fond du théâtre.)

CÉLIO, avec emportement.

Mais je ne fus point page, et je ne suis pas fille.

PLANGINE.

Lequel croire des deux ?

ALBINI.

Ah! trève cette fois.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SPINETTE.

SPINETTE.

D'APRÈS ce que j'entends, on sait tout, je le vois :
Il me faut pour mon compte un pardon de Madame,
Et du prince le prix d'avoir servi sa flamme :
Ce travestissement est mon ouvrage à moi.
Mademoiselle peut le dire, en bonne foi.

CÉLIO.

Mademoiselle !... à l'autre !

SPINETTE.

Est-ce donc que de même
Vous me voulez nier l'honneur du stratagème ?
Chez ce noble Seigneur c'est moi qui vous plaçai,
Et qui, durant un mois, pour vous l'intéressai.

CÉLIO.

Nouveau fil qui s'embrouille, et surcroît de conteste !...
Mais mon ami revient, peu m'importe du reste.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VIRAGUE.

CÉLIO.

CE Prince à ma demande à rouvert ta prison.

VIRAGUE.

(A Albini.) (A Célio.)
Grand merci, Monseigneur ! Embrasse-moi, garçon ?

SPINETTE.

Ignorez-vous, Monsieur, que ce garçon est fille?

VIRAGUE.

Lui, fille! on le croirait à sa mine gentille.
Mais c'est un jouvenceau bien reconnu pour tel,
Et victime, sans moi, d'un naufrage mortel:
Oui, l'ayant repêché, je le jugeais un traître,
Lorsqu'il a fait semblant de ne plus me connaître,
Et que, de mon revers paraissant effrayé,
Pour ami devant vous il m'avait renié.

CÉLIO.

Je ne t'ai jamais fait un si sanglant outrage.

VIRAGUE.

Vous m'êtes tous témoins....

ALBINI.

Oui: mais d'aucun naufrage
Vous n'avez pu sauver sa personne, je crois....

PLANGINE.

Chez le Prince elle vit page depuis un mois.

SPINETTE.

Répondez à cela.

VIRAGUE.

Je réponds qu'il me semble
Que, pour me railler tous, vous vous liguez ensemble.
Mais, tant qu'il vous plaira, riez à mes dépens:
Je suis hors des arrêts; j'aime les braves gens;
Et de ma délivrance ayant de l'allégresse,
Je ne suis pas fâché d'égayer votre Altesse.

ALBINI.

De cet autre côté, voyez, regardez bien:

Même habit, même port, même air, pareil maintien....
Vois-je double?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CÉLIA.

VIRAGUE.

En effet, ils sont deux!

PLANGINE.

Quel prodige!

CÉLIA.

Est-ce une illusion?

CÉLIO.

O ciel! est-ce un prestige?

CÉLIA.

Est-ce bien toi, mon frère?

CÉLIO.

Est-ce bien toi, ma sœur?

CÉLIA.

Ah! ton retour était pressenti de mon cœur!
Va, deux cœurs s'aimant bien, jugeons-en sur le nôtre,
Toujours par sympathie attirés l'un vers l'autre,
De leur rapprochement ont des avis certains!...
Conte-moi tes malheurs; tu sauras mes destins:
Spinette m'a ravie aux horreurs du carnage.

CÉLIO.

Sans ce brave, j'aurais péri dans un naufrage.

ALBINI.

Tout s'explique à présent, et découvre à nos yeux
De nos mal-entendus le fond mystérieux.

CÉLIA.

Mon frère, excuse-moi d'avoir sous ta figure
Pris d'un page galant le langage et l'allure :
Le malheur et l'amour m'ont contrainte à cela.

ALBINI.

N'en ayez pas regret : ce frère que voilà
A reçu les aveux qu'en ma douce espérance
J'adressais tout-à-l'heure à votre ressemblance :
Lui-même vous dira que, vous offrant ma main,
Je voudrais à l'autel vous mener dès demain.

CÉLIA, avec tendresse.

Et demain Célia sera prête à vous suivre.

CÉLIO, à Plangine.

Et Célio, sans vous, Madame, ne peut vivre.

SPINETTE.

Il est homme, Madame : eh bien ! avec douceur
Traitez ce frère ainsi que vous traitiez la sœur.

PLANGINE, émue.

Ah ! je sens qu'en effet, d'un penchant bien sincère,
Sous les traits de la sœur je n'aimais que le frère.

CÉLIO.

Suis-je assez fortuné !

ALBINI.

Plus de dépits jaloux,
Madame ; en leur faveur réconcilions-nous.
Mais quels portraits vivans que la sœur et le frère !

CÉLIA, à Célio.

Que notre ressemblance à mes regrets fut chère !
Oui, pour me consoler, cherchant à te revoir,
Je m'allais très-souvent regarder au miroir.

PLANGINE, à Célia.

Amant cher à mon cœur....

CÉLIA.

Ce n'est pas moi, Madame ;
C'est lui.

ALBINI, à Célio.

Ma digne épouse !...

CÉLIO.

Est-ce que je suis femme ?
C'est elle, Monseigneur.

SPINETTE, au Prince et à la Comtesse.

Vous vous y tromperez,
Si, de peur d'accident, vous ne les séparez.
On les distinguait mal même dans leur famille.
Vous, prenez le garçon, et vous, prenez la fille ;
Et rentrez avec eux, les tenant par le bras,
Au logis où se vont dresser les deux contrats.

VIRAGUE, à Célio.

Ne t'avais-je pas dit qu'il faut à toute chance
Se livrer, mon enfant, avec insouciance ?
On se tire de tout. Tu tombas dans les flots,
Mon aide t'a sauvé : j'étais dans les cachots,
Tu vois qu'en ta faveur le Prince me délivre ;
Fions-nous donc au sort ; c'est ainsi qu'il faut vivre ;

Tous les soins que l'esprit concerte avec tant d'art
N'auraient pas fait pour nous ce qu'a fait le hasard,
Et l'aventure, un peu sentant la comédie,
Aurait par le public besoin d'être applaudie.

FIN DU FRÈRE ET DE LA SŒUR JUMEAUX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.
AVERTISSEMENT de l'Éditeur 3
LE TOUR DE FAVEUR 5
Prologue de Plaute. 79
PLAUTE, comédie en trois actes, par M. Lemercier. 89
CHRISTOPHE COLOMB, comédie-historique, en trois actes par M. Lemercier. 444
LE FRÈRE ET LA SŒUR JUMEAUX, comédie en trois actes, par le même 259

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 082
301959